

Pierre Gripari

**L'EVANGILE
DU RIEN**



L'Age d'Homme

DU MEME AUTEUR

Aux éditions de la Table ronde :

Pierrot la lune.
L'incroyable équipée de Phosphore Noloc.
Diable, Dieu et autres contes de menterie.
Contes de la rue Broca.
La vie la mort et la résurrection de Socrate-Marie Gripotard.

Aux éditions Grasset-jeunesse :

Histoire du Prince Pipo.
Nanasse et Gigantet.
Pirlipipi, deux sirops, une sorcière.

Aux éditions L'Age d'homme :

L'arrière-monde.
Gucule d'Aminche.
Le Solillesse, poèmes en vers.
Frère Gaucher ou le voyage en Chine.
Rêveries d'un Martien en exil.
Pedigree du vampire.
THEATRE I : Pièces enfantines.
THEATRE II : Café-théâtre.
Vies parallèles de Roman Branchu.
Le conte de Paris.

PIERRE GRIPARI

L'EVANGILE
DU RIEN

LECTURES COMMENTEES

L'AGE D'HOMME

Ce livre est dédié

à mes amis Claude Clergé, Guy Rachet et Michel Peltier,
ainsi qu'à leur famille ;
à Lucile et à Philippe Prince ;
à ma cousine Eugénie Battis, qui appartient, elle aussi, à la
race des « pessimistes solaires » ;
à mon cher, à mon bien-aimé frère en néant, Ivan
Fiodorovitch Karamazov.

PREMIERE PARTIE

LA QUESTION DU MALHEUR
EST POSEE

« De tout ce qui respire et se meut sur la
terre, il n'est rien de plus lamentable que
l'homme. »

HOMERE : *Iliade*, chant XVII.

PREAMBULE

1 - *Pour quoi et pour qui*

Ce livre, j'ai envie de l'écrire depuis des années.

Il n'est pas de moi, pourtant. Comme le *Pedigree du vampire*, précédemment paru, c'est un recueil de textes littéraires que j'aime, choisis pour illustrer quelques thèmes qui me sont chers.

Le thème principal, cette fois, n'est plus la mort vue de l'extérieur, avec les superstitions qui s'y rattachent. C'est la mort véritable, la destruction de l'individu, avec les conséquences que l'on peut en tirer, c'est-à-dire la sagesse. Car je soutiens que la sagesse est par nature nihiliste, sans illusion comme sans espérance ; qu'elle n'est jamais si bien fondée que sur l'acceptation du néant, et le refus de tout mythe consolateur.

De tels propos peuvent surprendre. Nous les verrons cependant confirmés, dans les pages qui suivent, par quelques-unes des plus hautes autorités morales, philosophiques et religieuses de tous les temps - à commencer par la Bible !

Dès lors, il est bien évident que ce livre ne s'adresse pas à tous. Aucun livre, d'ailleurs, ne s'adresse à tous.

Il y a des gens, je le sais, que le néant panique ; que la simple pensée du sommeil éternel suffit à plonger dans l'angoisse ; qui préfèrent mille fois (et ils n'y peuvent rien) croire en n'importe

L'EVANGILE DU RIEN

quoi, envisager une très improbable résurrection des corps, craindre un Jugement dernier ni plus ni moins inique, ni plus ni moins absurde que les jugements des tribunaux de ce monde, tout, plutôt que d'accepter cette simple évidence : la dissolution de leur Moi.

Pour d'autres, dont je suis, le néant a quelque chose d'amical, de souriant, de fraternel. Il est le repos bien gagné, le suprême refuge, la grande Réconciliation, la Vérité... il est même la Justice.

C'est pour eux que ceci est écrit.

2 - *Les préjugés des philosophes - et les miens*

Une fois de plus se vérifie la parole de Nietzsche, d'après laquelle les philosophes, quand ils prétendent décrire le monde, ne font en vérité que tirer leur propre portrait ; le but de ces Messieurs n'étant pas de découvrir le Vrai, mais de tracer, avec plus ou moins de bonne foi subjective, un itinéraire spirituel qui permette d'aboutir, nécessairement en apparence, à leur vérité personnelle, celle qu'exigent leur corps, leurs humeurs, leur métabolisme, celle qu'ils ont choisie dès le début, à laquelle ils avaient décidé d'arriver coûte que coûte.

C'est ainsi que certains ont la tripe moniste, et d'autres l'ont dualiste. Les premiers veulent que la Réalité suprême soit immanente : ils sont, par caractère, panthéistes, matérialistes, taoïstes. Leurs adversaires, eux, ne peuvent s'accommoder que d'un monde à deux étages, dûment coiffé d'un Dieu créateur, ou chapeauté d'un Esprit universel, ou encore paré d'un royaume d'idées pures. Soyez certains qu'ils refuseront tout autre.

Maintenant, mettez-les en présence : faites discuter, pour voir, un spinoziste avec un platonicien... Vous n'en tirerez rien qui vaille, car il s'agit, dans les deux cas, d'options fondamentales, rigoureusement instinctives et irrationnelles.

Un autre exemple, tout aussi typique : les discussions sur la structure de la matière. Certains, comme Descartes, exigeaient qu'elle fût continue et professaient l'horreur de la Nature (en

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

fait il s'agissait de leur propre et personnelle horreur) pour le vide. D'autres, comme Démocrite ou Epicure, ne supportaient pas cette pensée, et voulaient à toute force que la matière soit composée d'atomes. Il se trouve que la science leur a donné raison, mais faut-il en conclure que Démocrite était plus intelligent que Descartes ? Nullement. L'un comme l'autre suivait sa pente.

C'est sans doute pour cela qu'il n'y a pas de progrès en philosophie, comme il y en a un, par exemple, en paléontologie ou en physique. Alors que les savants se continuent les uns les autres et apportent chacun sa pierre à l'édifice commun, les philosophes, eux, se détruisent mutuellement, chacun jetant à bas tous les systèmes de ses prédécesseurs pour jouer ensuite au petit démiurge et construire son monde à lui, le seul vrai pour lui — mais uniquement pour lui !

N'ayant pas, pour ma part, de système à proposer, et ne me souciant pas d'en édifier un de plus, j'espère échapper à cette critique. Je reconnais pourtant que, dans mon athéisme, il entre une bonne part d'affectivité. J'ai vu, certes, des gens mourir, j'ai vu leurs âmes se défaire avant leurs corps ; j'ai vu mon propre Moi se former peu à peu, et je le sens qui, peu à peu, se dégrade ; de plus, j'en sais un peu trop long sur le Dieu de Moïse pour y croire et (je ne parle pas de l'adorer) pour lui porter la moindre estime. Mais il est vrai aussi que je ne suis pas un agnostique. Je ne doute pas de la vie éternelle, je la nie. Je ne discute pas Dieu, je le méprise. Et si je prêche le néant, c'est en fin de compte parce que je l'aime.

Ce qui fait la force de ma position, c'est qu'en matière philosophique on a toujours raison en niant, jamais en affirmant. Considérez l'immensité des ères géologiques, les dimensions de l'univers connu, ce gouffre autour de nous du temps et de l'espace, et après cela essayez donc de prendre au sérieux ce petit dieu mesquin, tout occupé de nos histoires de cul, que nous aurions, dit-on, le pouvoir d'offenser rien qu'en doutant du pucelage de la Vierge ou en éjaculant dans le mauvais trou... Non, décidément, le nihilisme n'est pas un système : c'est l'absence de système au contraire, c'est le simple refus de se faire du cinéma.

3 - *Nécessité de la sagesse*

Qu'on n'aille pas croire maintenant que je ne crains pas la mort. Je la crains, comme tout le monde, j'ai une peur affreuse de l'étouffement, de l'agonie, de la douleur physique. Le fait que j'ose m'ériger en maître (ou plutôt en répétiteur) de sagesse n'implique pas que je sois un sage. Au contraire : si je cultive la sagesse, si je m'efforce de la communiquer, c'est justement parce que j'ai besoin d'elle, parce qu'elle fait partie de ma petite pharmacie portative, parce qu'elle est le remède quotidien dont j'use habituellement pour contenir une émotivité, une inquiétude, une tendance à l'anxiété qui constituent le fond de mon caractère. Ainsi le fameux flegme anglais n'est qu'un moyen de lutter contre la redoutable irritabilité britannique ; l'hospitalité orientale est un tempérament apporté au racisme naturel des Orientaux ; et la célèbre galanterie française est une autodéfense contre la goujaterie de même nationalité...

Ce qui me console, c'est que, là encore, je suis en bonne compagnie. Ainsi Socrate, auquel un physionomiste contemporain disait trouver sur son visage la trace de tous les vices, avouait en riant qu'il les avait aussi. Lorsque les saints les plus illustres évoquent le fumier dans lequel ils se vautraient avant leur conversion, ils savent apparemment de quoi ils parlent, et il est permis d'espérer que leurs propos ne leur sont pas dictés par une coquetterie indigne d'eux, ni par un vulgaire souci de propagande. Enfin Jésus lui-même, comme le savent très bien tous les lecteurs de l'Evangile, était mauvais fils, mauvais frère, foncièrement raciste (sa première réponse à la femme chananéenne, *c'est-à-dire palestinienne* !), plus que suspect de sodomie (sa façon de se tenir à table avec le petit saint Jean), et par surcroît violent, coléreux, agressif en diable ! Qu'était-ce donc après tout que ces affreux marchands du Temple ? D'honnêtes commerçants, qui avaient pour métier de fournir aux fidèles tout ce qui était nécessaire à leurs dévotions, purifications et sacrifices... Imaginez le Fils de Dieu agressant les vendeurs de Bibles, saccageant les boutiques d'objets de piété, rouant de coups les vendeurs de chapelets et de cierges... Et puis étonnez-vous, après cela, de la colère des scribes et des

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

sadducéens ! Il y a vraiment des gens qui appellent leur propre mort !

Lui-même, d'ailleurs, n'avait-il pas dit, dans un moment de lucidité : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » ? Il aurait pu ajouter que les anciens malades font les meilleurs médecins.

4 - *Aujourd'hui plus que jamais...*

Une cure de sagesse nous est donc nécessaire, à moi comme à tout le monde, et plus que jamais aujourd'hui.

Il y a des époques, il y a des pays où les valeurs établies sont solides, où le pouvoir est ferme, où les classes dominantes sont sûres de leurs droits, le peuple sûr de ses devoirs. La recherche d'une sagesse personnelle est alors inutile, car les vertus de renoncement, de dévouement, d'obéissance, de non-attachement pour tout dire, sont directement inculquées à chacun, à la fois par la peur du gendarme et par la crainte de l'opinion collective.

Pour prendre un exemple révoltant, mais d'autant plus caractéristique, il me paraît évident que le communisme de la grande époque (la stalinienne bien sûr) était, du fait de sa tyrannie même, infiniment plus salubre, pour les masses populaires, que celui d'aujourd'hui. Les gens qui voyageaient alors au-delà du rideau de fer parlaient de l'enthousiasme, de l'abnégation du peuple russe, de son amour pour ses dirigeants... Aujourd'hui, après vingt ans de déstalinisation, ce même peuple nous paraît taciturne, renfrogné, râleur, et cache à peine son ennui de vivre.

Dans un admirable roman, intitulé *Incognito*, l'écrivain roumain Petru Dimitriu ne nous montre-t-il pas comment l'inquisition marxiste-léniniste arrive à faire d'un simple intellectuel une sorte de sage, de mystique, de saint ?

La démocratie, au contraire, excite les convoitises, l'avidité, l'envie, la rage de posséder, de jouir, tout ce que Céline appelle « la prétention au bonheur ». Si les libertés individuelles peuvent paraître à bon droit souhaitables, c'est pour les artisans,

les créateurs, les petits commerçants, les artistes, bref pour les gens qui aiment ce qu'ils font, et sont capables, en conséquence, de s'imposer une discipline. Les autres citoyens sont condamnés à devenir, de jour en jour, plus resquilleurs, plus revendicateurs, plus mécontents, moins gouvernables ; ils sont conduits à exiger de plus en plus de l'Etat et d'autrui, de moins en moins d'eux-mêmes, ce qui amène fatalement le déséquilibre économique, la faillite collective, le désarroi dans les consciences, et finalement la dictature.

C'est que l'attitude jouisseuse, en effet, n'est pas saine. Les hommes s'épanouissent, non en fonction de ce qu'ils prennent, mais au contraire à proportion de ce qu'ils donnent. Si le plaisir consiste à prendre, la joie, elle, consiste à donner.

Quand au « bonheur », je ne suis pas très sûr que ce mot ait un sens. Je le soupçonne de n'être que le petit nom d'amitié que l'on donne à l'ennui. Les gens qui se disent heureux sont des gens qui s'ennuient, et en compagnie de qui l'on s'ennuie.

5 - *Le rien et le bien*

Je parlerai donc du néant. J'annoncerai la bonne nouvelle. l'Evangile au sens propre du mot : qu'il n'y a rien après la mort, et que nos petits problèmes, nos petites angoisses et nos petits regrets sont appelés à disparaître, en même temps, bien entendu, que nos petites fiertés, nos petites certitudes et nos petites vénération ; que tout cela, d'ailleurs, n'est pas une raison pour nous croiser les bras et nous mettre à gémir, ce qui de toute façon ne pourrait durer longtemps, mais que c'est une raison, au contraire, pour nous donner de la joie, pour faire ce que nous avons envie de faire, et le mieux possible.

Il en résulte, évidemment, que la morale n'a pas de fondement métaphysique, ce dont nous commençons d'ailleurs à nous douter. Dostoïevski disait : « Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis. » Tout est permis, c'est vrai, mais aussi tout se paie. L'ordre du monde n'interdit pas à un individu de tuer, de se prostituer ou de voler — mais malheur à lui si, devenu cocotte, gigolo, souteneur, voleur ou assassin, il s'aperçoit qu'il n'était pas fait pour cette vie-là !

Aussi bien n'est-ce pas par crainte de Dieu que Raskolnikov se dénonce, à la fin de *Crime et châtiment* : c'est simplement parce qu'il s'est mis « au-dessus des lois » sans avoir la trempe nécessaire.

La morale n'est donc pas une question de Foi, mais une question de vocation personnelle, de risques calculés. En fait, il n'y a pas une morale, il y en a plusieurs, suivant les âges, les classes sociales, les divers types d'individus, les métiers, les carrières... Et il est presque aussi dangereux d'adopter une vertu qui ne vous va pas qu'un vice qui vous va trop bien.

L'histoire et la géographie nous prouvent d'ailleurs que les croyants, s'ils sont plus puritains, ne sont pas plus moraux, bien au contraire, que les infidèles. Les gens qui mettent leur moralité dans leur culotte, se dispensent trop souvent de la mettre dans leurs actions... Le peuple français, qui est libertin et agnostique depuis deux cents ans bien comptés, se conduit, dans sa masse, d'une façon beaucoup plus correcte que bien des peuples orientaux, dont la foi est encore vivante, mais chez qui la corruption, la prévarication et l'abus de pouvoir sont devenus, non seulement des fléaux, mais des fléaux traditionnels, qui ne choquent même plus personne.

6 - *Le néant après la mort*

Mon lecteur étant supposé consentant, je me contente de rappeler, sans trop y insister, les arguments classiques du nihilisme philosophique :

Ce que nous appelons l'âme, ou l'esprit, ou le Moi d'un individu, n'est rien d'autre que l'ensemble des phénomènes psychiques dont il est le sujet. Cette vie psychique est loin, très loin de posséder les caractères d'unité, de permanence et de solidité que les spiritualistes lui prêtent.

C'est déjà bien après la naissance que l'enfant prend conscience de soi. Ensuite seulement le caractère s'affirme, en fonction d'éléments héréditaires, donc biologiques ; après quoi la personnalité se structure, s'enrichit, acquiert des connaissances, la faculté de s'exprimer, de communiquer avec autrui.

L'EVANGILE DU RIEN

Tout cela est long, très long. L'homme est déjà mûr sexuellement qu'il ne se connaît pas encore, qu'il ne sait pas de quoi il est capable, et qu'il ignore totalement ce qu'il sera plus tard.

L'âme n'est vraiment achevée que vers l'âge de trente ans, et elle commence à décliner presque aussitôt. La mémoire devient paresseuse, l'adaptativité diminue, le caractère se sclérose. Pendant que le corps devient frileux, craintif, de plus en plus sensible aux changements de temps et aux écarts de régime, l'esprit devient prudent, conservateur, sournoisement égoïste, parfois méfiant, dur et avare. Plusieurs semaines avant la mort, il n'est pas rare qu'on voie le Moi se défaire, tomber littéralement en morceaux. Des pulsions jusque-là maîtrisées se font jour, d'une façon parfois gênante : le sujet se révèle capricieux, exigeant, futile, abusif, coléreux, geignard et malveillant. Il retrouve quelque dignité lorsque la dispersion est assez avancée pour le rendre incapable de vouloir. Et l'âme meurt, enfin, souvent bien avant le corps, d'une façon si évidente qu'il faut vraiment beaucoup de bonne volonté pour ne pas voir qu'elle est, non pas délivrée, non pas occultée, mais bel et bien détruite.

Tels sont les faits. Quiconque a vu mourir un être cher, quiconque se sent trahi, jour après jour, par ses facultés les plus nobles, quiconque vit et vieillit sait fort bien, au fond de lui-même, que je dis la vérité.

On m'objectera que l'âme n'est pas le Moi, mais la substance dont le Moi est fait, comme la matière est la substance dont est fait notre corps. J'y consens, mais alors l'âme est immortelle comme le corps, pas plus. Au moral comme au physique, même si les composants continuent d'exister, la personne, elle, se dissout.

Par ailleurs, il est pour le moins bizarre que l'on doive faire appel à des arguments abstraits pour nous persuader d'une immortalité personnelle qui devrait tomber sous le sens. De même que, si Dieu existait, il n'y aurait pas besoin d'Eglise, et le Père tout-puissant serait assez grand garçon pour faire ses commissions lui-même, ainsi le Moi humain, s'il était éternel, en serait le premier informé. Nous nous rappellerions alors nos

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

vies antérieures, et les âmes désincarnées se manifesteraient à nous d'une manière évidente. Autrement dit, le spiritisme serait vrai.

Car ce qui rend les spirites ridicules, ce n'est pas tant leur théorie, qui après tout en vaut bien d'autres ! Si l'âme fait mouvoir le corps, elle peut tout aussi bien remuer une table, une corbeille, un crayon, voire la main d'un médium. Ce qu'il est impossible d'admettre, c'est le contenu des messages recueillis ; c'est la platitude bourgeoise et bégueule du *Livre des esprits* d'Allan Kardec, ce sont les professions de foi radicales et laïques de Shakespeare et de Jésus-Christ dans *Les tables tournantes de Jersey*, pour ne rien dire du style cabaret 1900 des ectoplasmes photographiés sous contrôle scientifique... Les spirites sont bien faits du même bois que tous les visionnaires de l'histoire, depuis Moïse jusqu'à Idi Amine Dada, en passant par Jésus, Mohammed et Jeanne d'Arc : ils savent un peu trop bien se faire dire, par les messagers de l'au-delà, ce qu'ils ont envie d'entendre...

Procédons maintenant par l'absurde, en essayant d'imaginer l'existence d'une âme désincarnée dans un Séjour quelconque. Soyons même généreux, accordons-lui le don de voir sans yeux, d'entendre sans oreilles et de se déplacer sans réacteur individuel... Cette perspective n'a, en fin de compte, rien de bien ragoûtant. Car ou bien la « vie éternelle » est une mise en conserve de nos chers disparus tels que nous les connaissions, mais alors l'au-delà est peuplé de spectres immodifiables, pas plus vivants que des figures de cire ou des instantanés photographiques – ou bien alors il s'agit d'une vraie vie, et dans ce cas, quand nous mourrons nous mêmes, nous retrouverons papa-maman, non point tels que nous les avons connus, mais complètement différents, ayant vécu loin de nous toutes les années depuis leur mort jusqu'à la nôtre.

Le même genre d'argument vaut aussi contre Dieu. Ou bien Dieu est « parfait », c'est-à-dire infini, éternel et immodifiable, mais alors toutes les religions sont fausses, car un tel être ne peut en aucun cas s'intéresser à nos petites affaires ; ou bien Dieu est « vivant », c'est-à-dire limité, changeant, influençable, mais alors qui nous dit qu'il est bon ? qui nous prouve qu'il

L'EVANGILE DU RIEN

tient ses promesses ? et qui nous garantit qu'il ne mentira plus, s'il a déjà menti à Moïse à Jésus et à Mohammed ? Si les Saintes Ecritures, qu'elles soient juives, musulmanes ou chrétiennes, s'accordent sur un point, c'est bien pour dénoncer la versatilité de l'Etre suprême, sa vanité féroce, son infantilisme affligeant.

7. — *Le néant avant la mort*

Tout cela nous conduit à une deuxième constatation, plus subtilement amère et, en fin de compte, plus radicalement désespérante encore que la perspective de mourir : celle de l'impermanence de tout ce qui existe, y compris nous-mêmes. Non seulement nous mourrons un jour, mais nous mourons chaque jour, à chaque minute, à chaque seconde. De même nos parents, nos amis, nos proches. A chaque instant quelque chose d'eux s'efface, qui ne reviendra plus. Si l'on peut, à l'extrême rigueur, imaginer la résurrection d'un cadavre, quel Dieu ressuscitera l'enfant qui a grandi, l'adolescent qui est devenu un homme ou le jeune homme qui est devenu vieux ? Ils ont vraiment disparu sans remède, et ce sont eux, eux-mêmes qui se sont tués, par leur entêtement à vivre.

Ainsi de tout le reste : nations, cultures, civilisations, l'humanité même. La France de 1900 ne sera jamais plus, et si nos grands-parents revenaient au monde, ils refuseraient de reconnaître leur patrie. Et nos livres, nos statues, notre musique ? Qu'en restera-t-il dans un million d'années ? Pourtant, c'est peu de chose qu'un million d'années, dans l'histoire de cette planète !

Résignons-nous : non seulement les morts sont bien morts, mais les vivants, justement parce qu'ils vivent, sont des morts, eux aussi, des morts qui se souviennent. *Le vrai rongeur*, comme dit Paul Valéry, celui qui nous dévore sur pied, ce n'est pas le ver du tombeau, c'est la vie elle-même :

Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche
A ce vivant je vis d'appartenir !

(Le cimetière marin.)

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

On peut tirer, c'est vrai, une consolation relative de l'idée qu'il existe une totalité de l'Etre, une Energie souveraine, impersonnelle mais omniprésente, une Unité cosmique, à la fois changeante et immortelle, dont la matière, les astres, les animaux, les hommes, les sociétés ne sont que des condensations, des grumeaux, des combinaisons transitoires, destinées à se faire et à se défaire sans cesse, chacun de ces agrégats retournant à la fonte après sa courte vie pour produire des structures nouvelles... Cette conception ne manque, ni de justesse, ni de grandeur, et nous verrons plus loin le parti qui en a été tiré. Mais, en fin de compte, qu'est-ce que cela change ? La Vie universelle ayant eu la désastreuse idée de se diviser en individus périssables, et mon destin étant de me trouver dans la peau de l'un d'eux, toute consolation de ce genre ne peut être que verbale. C'est moi, c'est bien moi seul qui veux, qui désire et qui souffre, c'est moi qui suis conscient de cette trahison permanente, de ce jeu imbécile où tout le monde est assuré de perdre. Aucune vision mystique, si poétique soit-elle, ne peut me venir en aide en cas d'épreuve tant soit peu sérieuse. Comme dit Henri Michaux : « Celui qui a reçu une écharde dans l'œil, l'avenir de la marine à voile ne l'intéresse plus du tout. »

En somme, nos certitudes sont bien toutes négatives, et nous n'avons le choix qu'entre la Foi et le Désespoir.

8. — *Vanité de la foi*

La Foi, on s'en doute, je suis contre. Et je trouve pour le moins bizarre qu'elle passe, aujourd'hui encore, pour une sorte de vertu, même auprès de certains athées. Il est admis, risiblement, qu'il ne faut pas « scandaliser ces petits qui croient »...

C'est à de tels propos que l'on peut mesurer à quel point nous sommes encore intoxiqués par la propagande chrétienne. Car enfin les chrétiens, du temps de leur ferveur, ont-ils jamais hésité à « scandaliser » les petits païens qui croyaient, obligeant les enfants à renier la foi de leurs pères, détruisant leurs

L'EVANGILE DU RIEN

temples, brisant les objets sacrés de leur culte, bafouant, terrorisant, torturant et massacrant sans vergogne, à seule fin d'imposer un dogme tellement absurde et tellement barbare qu'ils n'osent même plus s'en réclamer aujourd'hui ? Mais eux, apparemment, avaient le droit de forcer les consciences, de pécher contre l'Esprit, de contraindre les peuples et d'assassiner leur culture...

On juge l'arbre à ses fruits, disait le sophiste nazaréen ; et c'est à de tels fruits, justement, qu'on reconnaît l'erreur et le mensonge. Et quand ces mêmes chrétiens pleurnichent aujourd'hui sur les persécutions qu'ils endurent dans les pays communistes, on ne peut que leur rappeler cette autre parole de leur prophète : *Qui frappe de l'épée périra par l'épée*.

Pourtant je ne suis pas anticlérical. Non seulement les curés ne me gênent pas, mais je les trouve même franchement sympathiques. Presque tous ceux que j'ai approchés étaient des hommes ouverts, intelligents, compréhensifs et généreux. J'aime beaucoup mieux les voir garder leurs positions que les voir remplacer par ces nouveaux jésuites que sont les psychanalystes, les professeurs de yoga, les maîtres d'hindouisme, les fondateurs de sectes, sans parler de la flicaille marxiste ! Mieux vaut encore une vieille superstition, bien rodée, bien humanisée, patinée par les ans, qu'une bigoterie toute neuve, dans toute sa virulence...

De plus il faut bien se dire que, si les croyants croient, c'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement que de croire. Otez-leur un mensonge, ils s'en inventeront un autre, car c'est la Vérité qui les blesse. Et ce n'est pas sans raison que l'essayiste catholique anglais Chesterton se gausse de ces « esprits libres » qui, dit-il, ont cessé de craindre Dieu pour se mettre à trembler devant leur valet de chambre... Les communistes ont réussi, on le sait, à déchristianiser l'Empire russe. Qu'en est-il advenu ? Ils ont fait du marxisme, philosophie en principe rationaliste, une religion d'Etat, avec son dogme inattaquable, sa casuistique, son sectarisme... Tout y est, jusqu'au puritanisme sexuel, jusqu'à la chasse aux hérétiques, jusqu'à l'adoration des reliques de Saint-Lénine !

Je n'ai donc pas le moindre intérêt à convertir. Mais rien ne

m'obligera non plus à « respecter » une croyance. Qu'elle soit juive, chrétienne ou islamique, la Foi n'a rien de respectable : elle est un mensonge consenti, un aveu de faiblesse.

Qu'est-ce que croire, en effet, sinon considérer arbitrairement comme vrai ce qu'on sait bien être douteux ? On n'a pas besoin de croire à l'existence du soleil : on la constate. Si les croyants étaient honnêtes, ils avoueraient que leur foi est en même temps leur doute... Mais la religion, alors, ne les consolerait plus ! Il faut qu'ils se trompent eux-mêmes, et fassent passer leur croyance, à leurs propres yeux, pour connaissance et certitude. Le sage devient alors pour eux un témoin gênant, qu'il importe de réduire, de convertir ou de supprimer, car sa seule existence est une insulte permanente à leur mensonge vital.

9. — *La vérité inaccessible aux masses*

Résumons-nous : le nihilisme est vrai, mais les hommes, dans leur majorité, sont incapables de le supporter. Contre l'éternelle évidence du Rien, l'humanité ne cesse, depuis les origines, de sécréter sa carapace d'erreurs, de construire et de reconstruire obstinément l'édifice toujours croulant de ses religions, de ses philosophies, de ses idéologies politiques. Et à chaque fois c'est le même refrain : Eine feste Burg ist unser Gott...

Voilà pourquoi l'Evangile du Néant, toujours prêché, à toujours été calomnié. En tous lieux, de tout temps, des hommes ont dit la vérité, mais ces hommes-là sont voués à demeurer minoritaires, demain comme autrefois. Dans cent ans, dans mille ans, il ne sera ni plus ni moins facile qu'aujourd'hui d'accéder à la sagesse.

Ne nous en plaignons pas ! Le jour où la Vérité sera proclamée doctrine d'Etat, elle se transmuera en mensonge, en moyen d'oppression. Karl Marx disait que l'Idée devient une force quand elle pénètre les masses populaires. Mais il n'ajoutait pas, et il avait grand tort, qu'elle devient du même coup stupidité, obscurantisme et crétinisation.

L'EVANGILE DU RIEN

Reconnaissons honnêtement que les corps constitués ont raison de se défendre. Ce n'est pas uniquement par vice ou par perversité que les Eglises se méfient des mystiques, et les Etats des nihilistes. Entre les mains des imbéciles, qui sont et resteront, quoi qu'on fasse, la majorité, l'émancipation morale et spirituelle ne tarde pas à devenir prétexte à toutes les démissions. Sitôt qu'un Sage ou un Mystique arrive à convertir le peuple, c'est tout de suite le règne de l'Esprit-Saint, la Pentecôte perpétuelle, avec tout ce que cela comporte : dispersion, convulsions, avachissement, délire sexuel, violences, irresponsabilité. Nous savons, par l'histoire, à quels excès ont pu conduire le christianisme primitif, les cultes à mystères, le taoïsme, le hassidisme, le soufisme. La vérité libère les individus, mais elle livre les foules à leurs instincts les plus dangereux. D'où l'éternelle querelle entre Apollon et Dionysos, entre Juda et Chanaan, entre puritains et quakers, entre Rome et Harlem.

Mais l'homme réellement libéré, lui, ne se disperse pas en vaines manifestations de non-conformisme. Aussi ne puis-je qu'approuver saint Paul lorsqu'au chapitre 14 de la première Epître aux Corinthiens il dit à peu près ceci : « C'est très joli de prêcher en langues (c'est-à-dire en pur charabia lettriste) mais il vaut encore mieux parler comme tout le monde ; et si c'est Dieu qui vous inspire, eh bien il vous inspirera, non pas tous à la fois, mais chacun à son tour : car Dieu ne fout pas le bordel... » Tout cela, par parenthèse, en dit long sur le côté « hippy » de l'Eglise primitive !

On trouve le même mélange de bon sens et d'humour dans la réponse que fit sainte Thérèse d'Avila à une petite sœur qui, en servant à table, avait laissé tomber une omelette à terre. Comme la coupable disait, pour s'excuser :

– J'ai eu une extase, ma mère...

Sainte-Thérèse répondit, sans l'ombre d'une hésitation :

– Cette extase-là venait du diable, mon enfant : les extases qui viennent de Dieu ne font pas tomber les omelettes !

Les plus grands sages de tous les temps sont parfaitement d'accord sur la nécessité de « jouer le jeu », d'être correct avec la société. *Rendez à César ce qui est à César*, disait déjà cet

affreux réactionnaire de Jésus-Christ. Autrement dit : payez vos impôts, faites votre service militaire, gardez votre ville propre et ne compliquez pas la besogne aux gens qui ont pour métier de maintenir l'ordre, si vous voulez qu'à leur tour ils vous ficient une paix relative... Surtout, ne prêchez pas le désespoir aux esprits faibles.

10. — *Désespérer d'abord*

Car il n'y a pas de doute : la Vérité, c'est d'abord le Désespoir. Le fameux vers de Dante : *Laissez toute espérance, vous qui entrez*, n'est pas écrit sur la porte de l'Enfer, mais bien sur celle de la Sagesse. Si cette dernière n'est pas une façon de se crever les yeux pour ne pas voir, ou de déguiser le monde en l'affublant d'un au-delà postiche, ou de maquiller l'histoire en lui attribuant un progrès, un sens, une finalité qu'elle n'a pas ; si le Sage est celui qui apprend à vivre, et à bien vivre, ici et maintenant, dans cet univers et non dans un autre, alors le refus de croire et le refus d'espérer sont les deux vertus cardinales. Elles seules peuvent conduire au détachement, qui est à la base de toutes les grandes mystiques.

Sainte Thérèse d'Avila (encore elle) disait, paraît-il :

— Je garantis le salut de quiconque pense à Dieu un quart d'heure par jour.

Personne ne pense à « Dieu », qui est par définition impen-sable. Mais quiconque pense au Rien un quart d'heure par jour est déjà sur la bonne voie. Cette seule pratique suffit à tout remettre en place. Elle nous permet d'attribuer à chaque chose, à chaque événement, l'importance qu'il a, et pas davantage. Elle nous aide à distinguer l'accessoire de l'essentiel. Elle nous prémunit enfin contre la panique et l'angoisse, qui sont les maux absolus, comme aussi contre l'agressivité morbide, les remords inutiles, les passions sans espoir, l'excessive dépendance de l'opinion d'autrui.

Parions donc pour le néant, mes frères. Si nous perdons, nous ne perdons rien, puisque de toute manière nous aurons appris la sagesse, qui est un bien dans tous les mondes

L'EVANGILE DU RIEN

possibles ; et si nous gagnons, nous gagnons tout, ayant accepté de tout perdre.

Mais nous n'en sommes pas encore là !

Au départ, je l'avoue, il y a un sale moment à passer. L'homme est le seul animal qui ait conscience d'être mortel, et cette découverte ne le réjouit guère. C'est un coup dur, pour un enfant, quand on lui dit pour la première fois que ses parents mourront, et qu'il devra mourir lui-même. Se faire à cette idée ne va pas de soi pour un petit être avide, turbulent, possessif...

Ainsi, dès l'enfance de l'humanité, le tragique de notre condition a été ressenti avec amertume, écœurement, scandale. Les quatre textes que nous allons lire se font l'écho de cette réaction. On ne peut qu'être touché par ces banalités éternelles, si violemment et si simplement exprimées par des gens depuis longtemps morts, souvent très différents de nous, mais qui, sur ce point-là du moins, ressentaient exactement ce que nous ressentons.

PREMIERE LECTURE :

LES LARMES DE XERXES

INTRODUCTION

Peu de lectures sont aussi captivantes que celle d'Hérodote. Infatigable voyageur, curieux de tout, passionné collecteur d'anecdotes, journaliste génial et charmant écrivain, c'est à la fois le premier en date et le plus populaire des grands historiens de l'Antiquité.

Son sujet, c'est les guerres médiques. On pourrait s'attendre, dès lors, à ce qu'il maltraite quelque peu le Perse envahisseur, et surtout Xerxès, le Grand Roi, principal responsable de l'invasion. Or non seulement l'œuvre échappe à tout esprit de propagande, mais l'empereur des Perses y apparaît comme un homme sensible, naïf, presque enfantin ; non dépourvu de défauts, bien sûr, têtu et vaniteux, mais en revanche profondément humain et, tout compte fait, très sympathique, avec une fraîcheur d'âme, une délicatesse et un don de l'émerveillement qui, par moments, le rendent vraiment touchant. On peut en juger par les lignes qui suivent, extraites du chapitre 31 du septième livre :

L'EVANGILE DU RIEN

Xerxès prit cette route et vit en chemin un platane si beau qu'il lui octroya, pour sa beauté, une parure d'or, et commit à sa garde un de ses Immortels.

Le célèbre Largo de Haendel, un des airs les plus connus de l'opéra baroque, n'est pas autre chose que la déclaration d'amour de Xerxès au platane.

L'extrait qu'on va lire maintenant, pour être moins original, n'en est que plus profond. Tout commentaire ne saurait que l'affaiblir : après vingt-cinq siècles, les larmes de Xerxès sont encore les nôtres ; et la consolation, très relative, que lui apporte son oncle peut servir, elle aussi, à nous consoler — très relativement.

TEXTE

Quand l'armée fut dans Abydos, Xerxès voulut l'avoir tout entière sous les yeux. Une tribune de marbre blanc l'attendait, bâtie sur un tertre à son intention (c'était l'œuvre des Abydédiens, auxquels le roi l'avait commandée à l'avance). Il s'y installa et vit à ses pieds, sur le rivage, son armée de terre et ses navires. En les contemplant, il souhaita voir ses vaisseaux lutter entre eux ; la joute eut lieu, les Phéniciens de Sidon furent vainqueurs, et Xerxès fut enchanté du spectacle et de ses troupes.

Sous ses yeux, l'Hellespont tout entier disparaissait sous les vaisseaux, la rive tout entière et les plaines d'Abydos étaient couvertes de soldats. Alors Xerxès se félicita de son bonheur, puis il se prit à pleurer.

Son oncle Artabane s'en aperçut (c'est lui qui tout d'abord avait parlé franchement et détourné Xerxès d'attaquer la Grèce). Il vit les larmes de Xerxès et lui dit :

— Seigneur, quelle différence entre cette attitude et celle que tu avais tout à l'heure ! Tu te félicitais de ton bonheur, et tu pleures maintenant !

— Oui, répondit Xerxès, car la pitié m'a saisi lorsque j'ai pensé au temps si court de la vie des hommes, puisque, de

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

cette multitude sous nos yeux, pas un homme ne sera encore en vie dans cent ans.

Artabane lui répondit :

— Il est d'autres peines dans l'existence, et plus cruelles encore. Si brève que soit la vie, il n'est pas un homme, ici comme ailleurs, qui naisse assez heureux pour ne pas souhaiter plus d'une fois être mort plutôt que vivant. Les malheurs qui nous frappent, les maladies qui nous torturent font paraître trop longue cette vie si courte. Alors, quand l'existence est un trop lourd fardeau, la mort devient pour l'homme le plus désirable des refuges. Et si le ciel nous laisse goûter un instant la douceur de la vie, c'est par là qu'il montre bien sa jalousie !

HERODOTE : *L'enquête*, VII, 44 à 46.
Traduction A. Barguet (Edition de la Pléiade).

DEUXIEME LECTURE

CHANSON BABYLONIENNE

INTRODUCTION

En 1970 parut, dans la collection « Le trésor spirituel de l'humanité » (Éditions Fayard-Denoël) un livre passionnant intitulé Les religions du Proche-Orient, textes et traditions sacrés. C'est là qu'on trouve la seule traduction tant soit peu sérieuse en français de l'Epopée de Gilgamesh.

On y trouve également cet étonnant petit texte, qui pourrait servir à illustrer les pages que Michel Tournier consacre (dans Le vent paraclet) à ce qu'il appelle « l'humour blanc ». Sous forme de chanson populaire, c'est une revue de toutes les activités humaines, chacune d'elles débouchant sur le Rien. On rit à chaque strophe, mais à la fin de la lecture, on se sent pris de vertige, et légèrement débousolé...

On ne connaîtra jamais l'auteur de ce chef-d'œuvre : sans doute un Georges Brassens ou un Jacques Brel de Babylone... Un génie, à coup sûr !

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

TEXTE

- Viens ici, mon esclave ! - Oui, mon maître, oui !
- Fais atteler un char, que j'aille au palais !
- Va, mon maître, va ! Il y aura profit pour toi !
- Le roi, en te voyant, relèvera ta face !
- Eh bien non, mon esclave, je n'irai pas au palais !
- N'y va pas, mon maître, n'y va pas !
- Le roi t'enverrait là où tu ne veux pas aller,
il te ferait prendre une route inconnue
et, jour et nuit, te ferait mille misères !

- Viens ici, mon esclave ! - Oui, mon maître, oui !
- Va me chercher de l'eau pour mes mains, que je dîne !
- Dîne, mon maître, dîne ! Un repas bien réglé réjouit le
cœur,
et se laver les mains fait passer le temps !
- Eh bien non, mon esclave, je ne dînerai pas !
- Ne dîne pas, mon maître, ne dîne pas !
- Il ne faut pas manger sans faim, ni boire sans soif !

- Viens ici, mon esclave ! - Oui, mon maître, oui !
- Fais atteler un char, que je parte en campagne !
- Va, mon maître, va ! En campagne on se remplit le ventre,
Chien qui chasse trouve des os à briser,
le corbeau qui bat la campagne bâtit son nid
et l'onagre qui court broute à sa faim dans la steppe !
- Eh bien non, mon esclave, je ne veux pas partir en
campagne !
- N'y va pas, mon maître, n'y va pas !
- De l'homme qui court la campagne l'esprit se dérange,
du chien qui chasse les dents se brisent,
le corbeau qui erre n'habite qu'un trou de mur
et l'âne qui galope a le désert pour gîte !

- Viens ici, mon esclave ! - Oui, mon maître, oui !
- Je vais faire la révolution ! - Fais-la, mon maître, fais !

Si tu ne te révoltes pas, comment t'habilleras-tu ?

et qui te donnera de quoi te remplir le ventre ?

– Eh bien non, mon esclave, je ne ferai pas de révolution !

– N'en fais pas, mon maître, n'en fais pas !

Le révolutionnaire, on le tue, on l'écorche,

on lui crève les yeux, on l'arrête, on le jette en prison !

– Viens ici, mon esclave ! – Oui, mon maître, oui !

– Je veux aimer une femme ! – Aime, mon maître, aime !

L'homme qui aime une femme oublie inquiétude et soucis !

– Eh bien non, mon esclave, je n'aimerai pas une femme !

– N'aime pas, mon maître, n'aime pas !

La femme est un puits, un vrai puits, une citerne, une fosse,

la femme est un poignard aigu qui te tranche la gorge !

– Viens ici, mon esclave ! – Oui, mon maître, oui !

– Va me chercher de l'eau pour mes mains, que je sacrifie !

– Sacrifie, mon maître, sacrifie !

Qui offre un sacrifice a le cœur content

et se prépare pour l'avenir profit sur profit !

– Eh bien non, mon esclave, je ne sacrifierai pas !

– Ne le fais pas, mon maître, ne le fais pas !

Tu habitueras ton dieu a te suivre partout comme un chien,

à réclamer : « Mes rites ! » ou bien : « et mon oracle ? »

ou quelque autre chose encore !

– Viens ici, mon esclave ! – Oui, mon maître, oui !

– Je veux placer de l'argent ! – Place, mon maître, place !

Tu garderas ton capital et tu multiplieras tes intérêts !

– Eh bien non, mon esclave, je ne placerai pas d'argent !

– N'en place pas, mon maître, n'en place pas !

Prêter de l'argent, c'est aussi bon que d'aimer une femme ;

mais se le faire rendre, c'est aussi dur que d'accoucher !

On mangera ton capital, tu perdras aussi l'intérêt,

et avec cela tu n'en seras pas moins maudit !

– Viens ici, mon esclave ! – Oui, mon maître, oui !

– Je veux faire du bien à mon pays ! – Fais-le, mon maître,
fais !

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

Celui qui fait du bien à son pays,
cela lui sera compté par le dieu Mardouk !

— Eh bien non, mon esclave, je ne ferai pas de bien à mon pays !

— N'en fais pas, mon maître, n'en fais pas !
monte sur les tumuli, parcours les vieilles ruines,
vois les crânes mélangés des pauvres et des nobles :
Lequel a fait le mal ? Lequel a fait le bien ?

— Viens ici, mon esclave ! — Oui, mon maître, oui !

— Que faut-il faire alors ? Briser ma nuque et la tienne ?
Se jeter dans le fleuve ? C'est cela qui est bon ?

— Qui donc a assez d'envergure pour atteindre le ciel ?
Qui, le bras assez long pour étreindre la terre ?

— Alors, mon esclave, je vais te tuer et t'envoyer devant moi !

— Si tu veux, mais mon maître ne me survivra pas trois jours !

TROISIEME LECTURE

LA CONDITION HUMAINE D'APRES JOB

INTRODUCTION

Pour ceux (et c'est, hélas, le plus grand nombre) qui n'ont lu du livre de Job que les trois premiers chapitres, Job n'est pas autre chose que le Juste souffrant, qui se lamente, certes, mais s'abstient soigneusement de « pécher par les lèvres ».

Rien n'est plus faux que cette image. Job est aussi un blasphémateur et un révolté. Accusé par ses amis de cacher quelque crime secret dont ses malheurs seraient le châtiment, il ne peut se défendre qu'en mettant en cause la justice divine — ce qu'il fait, à deux ou trois reprises, avec une singulière véhémence et une amertume inoubliable.

Voici les versets 7 à 22 du chapitre 14, dans la traduction de Louis Segond.

LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE

TEXTE

Un arbre a de l'espérance :
quand on le coupe, il repousse,
il produit encore des rejetons ;
Quand sa racine a vieilli dans la terre,
quand son tronc meurt dans la poussière,
il reverdit à l'approche de l'eau,
il pousse des branches comme une jeune plante.
Mais l'homme meurt, et il perd sa force :
L'homme expire, et où est-il ?
Les eaux des lacs s'évanouissent,
les fleuves tarissent et se dessèchent :
ainsi l'homme se couche et ne se relèvera plus,
il ne se réveillera pas tant que les cieux subsisteront,
il ne sortira pas de son sommeil.

Oh ! si tu voulais me cacher dans le séjour des morts,
m'y tenir à couvert jusqu'à ce que ta colère fût passée
et me fixer un terme auquel tu te souviendrais de moi !
Si l'homme une fois mort pouvait revivre,
j'aurais de l'espoir tout le temps de mes souffrances,
jusqu'à ce que mon état vint à changer.
Tu appellerais alors, et je te répondrais,
tu languirais après l'ouvrage de tes mains.
Mais aujourd'hui tu comptes mes pas,
tu as l'œil sur mes péchés :
mes transgressions sont liées en un faisceau,
et tu imagines des iniquités à ma charge

La montagne s'écroule et périt,
le rocher disparaît de sa place,
la pierre est broyée par les eaux
et la terre emportée par leur courant ;
Ainsi tu détruis l'espérance de l'homme.
Tu es sans cesse à l'assaillir, et il s'en va ;
tu le défigures, puis tu le renvoies.

L'EVANGILE DU RIEN

Que ses fils soient honorés, il n'en sait rien :
qu'ils soient dans l'abaissement, il l'ignore.
C'est pour lui seul qu'il éprouve la douleur dans son corps,
c'est pour lui seul qu'il ressent la tristesse dans son âme.

QUATRIEME LECTURE

Oraison Funèbre de Lady Macbeth

INTRODUCTION

Les grands athées sont rares, je veux dire ceux qui ne pensent pas du tout à Dieu, qui ne se donnent même pas la peine de nier son existence.

Dans la littérature moderne, je n'en vois guère que deux : Céline et Colette. Parmi les grands anciens, je n'en vois qu'un, mais quel ! Car il s'agit de Shakespeare.

Il est en effet difficile d'imaginer une œuvre d'où Dieu soit plus radicalement absent que celle de l'auteur du Roi Lear ! Tolstoï, qui le détestait, relève avec raison cette absence totale de religiosité. Même le Shakespeare pacifié des dernières comédies, celui de La tempête par exemple, même celui-là, qui a trouvé la sagesse, ne fait pas la moindre référence à une religion révélée. Quant à ses pièces noires, le

L'EVANGILE DU RIEN

nihilisme le plus violent s'y rencontre à chaque pas, et sous toutes ses formes : mépris de la femme dans Hamlet, mépris de la vie dans Lear, mépris de l'homme dans Timon d'Athènes, mépris du peuple dans Coriolan, dénonciation de l'absurdité de l'existence dans Comme il vous plaira (le monologue de Jacques), et surtout, dans Macbeth, les quelques lignes que voici, avec raison archicélebres.

Je les ai traduites moi-même, en respectant, de parti pris, la volontaire audace de la métaphore, parfois surchargée jusqu'à l'incohérence, mais d'une puissance et d'une grandeur qui font penser à Eschyle.

TEXTE

SEYTON

— Seigneur, la reine est morte.

MACBETH

— Elle devait mourir tôt ou tard ;
Le temps devait venir pour une telle parole.
Demain, et puis demain, et puis demain
progresses à petits pas, de jour en jour,
jusqu'à la dernière syllabe du temps marqué ;
et tous nos hiers ont éclairé pour des sots
le chemin de la mort poussiéreuse. Eteins-toi, éteins-toi, brève
lumière !

La vie n'est qu'une ombre qui marche ; un pauvre comédien
qui se pavane et se démène pendant son heure sur scène
et qu'ensuite on n'entend jamais plus ; c'est une histoire
dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur,
qui ne signifie rien.

DEUXIEME PARTIE

LES AMOUREUX DU NEANT

« ...que l'univers n'est qu'un défaut dans la
pureté du Non-être ! »

Paul VALÉRY : Ebauche d'un serpent.

PREAMBULE

La question du malheur étant ainsi posée, reste à examiner les différentes réponses possibles.

La plus naturelle, celle qui vient tout de suite à l'esprit, est en même temps la plus stérile : c'est la révolte, c'est le mépris, c'est la haine. « On » se moque de nous, « on » nous traite d'une façon indigne, « on » n'avait pas le droit de nous faire cela. Nous n'avions pas demandé à naître, nous n'avions pas demandé à être, encore moins à penser. Et pourtant nous voici embarqués dans ce jeu imbécile, promis à la souffrance, à l'agonie et à la mort, avec la certitude que, sur le plan cosmique, rien de tout cela ne sert à rien. En vain donc nos travaux, nos efforts, nos sacrifices. La vie est une dérision, l'univers un cachot, l'histoire une macabre farce. L'homme est un condamné au pouvoir d'un destin inique. Heureuses les bêtes brutes, heureux les enfants mort-nés, mais heureux avant tout ceux qui n'ont jamais vu le jour : le néant est mille fois préférable à l'existence.

Il va de soi qu'une telle attitude est fort éloignée de la sagesse et de la mystique, même « négatives ». Gardons-nous cependant de la mépriser. Encore une fois, c'est un réflexe naturel, nous sommes tous passés par là, et c'est de là, bon gré mal gré, qu'il nous faut partir. Qu'il jette le premier la pierre aux amoureux du néant, celui qui n'a jamais montré le poing au ciel, ni blasphémé le Dieu absent (« Le salaud, il n'existe pas ! », comme dit Samuel Beckett). Cette haine de la vie, ce refus de se laisser consoler par les mots, c'est en fin de compte une réaction virile, et qui ne manque pas d'une certaine dignité.

On me dira que tout cela débouche sur le suicide, et je pense que c'est vrai, malgré les pieuses dénégations de Schopenhauer et les arguties de Jean-Paul Sartre. C'est vrai, mais disons-le bravement : du point de vue philosophique, il n'y a pas l'ombre d'une objection sérieuse contre la mort volontaire.

C'est une lâcheté, disent certains. Vraiment ? Eh bien, qu'ils essaient : Ils verront si c'est facile ! C'est une désertion, disent les autres. Mais désertir de cette façon, quand on est condamné à mort, c'est devancer l'appel. Désertir, quand on est en prison, cela veut dire s'évader. On a toujours le droit de s'évader, à la seule condition de ne pas se faire reprendre... Et comme, d'autre part, il n'y a pas d'exemple qu'un suicidé soit jamais revenu pour dire qu'il regrettait son geste, la cause est entendue ! Se tuer n'est pas seulement un acte libre, et le seul vraiment libre, c'est aussi l'acte raisonnable par excellence. On n'a rien à répondre à celui qui a dit :

— Les petits gars, votre jeu ne m'amuse plus. Continuez sans moi, je range mes outils et je m'en vais.

Le malheur, pour nous autres qui restons, c'est que justement ce sont les meilleurs qui se tuent. Car il y a aussi les suicidés à la petite semaine, ceux qui, faute de cran, trainent une existence minable, sans énergie ni volonté ni passion d'aucune sorte, dans l'ennui, dans l'alcool, dans la drogue, dans le parasitisme, la délinquance chronique et le mépris de soi. Ceux-là sont à coup sûr beaucoup plus encombrants, et nous démoralisent bien davantage ! Ils tiennent à la vie, oui, comme une putain à son maquereau, ou comme un vieux micheton à la cocotte qui l'exploite.

Laissons maintenant parler les textes : beaucoup d'entre eux sont bien connus, quelques-uns le sont moins. Mais tous ont en commun la grandeur toute nue, le naturel et la justesse du ton, la beauté de la forme. C'est à cela qu'on reconnaît les propos bien sentis.

CINQUIEME LECTURE

LE CHANT DU DESESPERE

INTRODUCTION

Cette lecture est extraite d'un magnifique texte égyptien : le Dialogue de l'homme fatigué de la vie avec son âme. Il date, sans nul doute, de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ. C'est l'époque de l'écroulement de l'Ancien Empire, de la première « révolte des masses » de l'histoire écrite. C'est aussi, pour une population jusque-là fortement tenue en main, la découverte du néant, du vertige métaphysique, de la vanité de l'existence, de l'absurde. Ne cherchons pas ici l'expression d'une pensée, pas même l'ébauche d'une argumentation. Ce n'est que la plainte, à l'état pur, d'un homme qui en a vraiment trop vu !

L'EVANGILE DU RIEN

TEXTE

La mort est aujourd'hui devant moi
comme la santé pour le malade,
comme la première sortie d'un convalescent.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme le parfum de la myrrhe,
comme s'asseoir sous la toile un jour de vent.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme l'odeur du lotus,
comme s'asseoir au rivage de l'ivresse.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme la fin de la pluie,
comme le retour du guerrier dans sa maison.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme le ciel qui se découvre,
comme celui qui trouve ce qu'il ignorait.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme l'envie qu'on a de revoir sa maison
après de longues années de captivité.

SIXIEME LECTURE

MALEDICTIONS DE JOB

INTRODUCTION

Nous avons déjà cité, en première partie, un passage bien intéressant du livre biblique de Job. Voici maintenant la page peut-être la plus célèbre de ce chef-d'œuvre : la grande malédiction du chapitre III (versets 3 à 26). Ici encore, inutile de commenter : dès les premières lignes, nous sommes en pays de connaissance !

TEXTE

Périsset le jour où je suis né,
et la nuit qui dit : un enfant mâle est conçu !
Ce jour, qu'il se change en ténèbres,
que Dieu n'en ait point souci dans le ciel

L'EVANGILE DU RIEN

et que la lumière ne rayonne plus sur lui !

Que l'obscurité et l'ombre de la mort s'en emparent,
que les nuées s'établissent à demeure au-dessus de lui
et que de noirs phénomènes l'épouvantent !

Cette nuit, que les ténèbres en fassent leur proie,
qu'elle disparaisse de l'année,

qu'elle ne soit plus comptée parmi les mois !

Que cette nuit devienne stérile,

que l'allégresse en soit bannie !

Qu'elle soit maudite par ceux qui maudissent les jours,
par ceux qui savent exciter le léviathan !

Que les étoiles de son crépuscule s'obscurcissent,
qu'elle attende en vain la lumière,

et qu'elle ne voie point les paupières de l'aurore !

Car elle n'a pas fermé le sein qui me conçut
ni dérobé la souffrance à mes regards.

Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma mère ?

Pourquoi n'ai-je pas expiré au sortir de ses entrailles ?

Pourquoi ai-je trouvé un giron pour me recevoir
et des mamelles pour m'allaiter ?

Je serais couché, maintenant, je serais tranquille,
je dormirais, je reposerais,

avec les rois et les grands de la terre

qui se bâtirent des mausolées,

avec les princes qui avaient de l'or,

et qui remplirent d'argent leurs demeures.

Ou bien je n'existerais pas, je serais comme l'avorton caché,
comme les enfants qui n'ont pas vu la lumière.

Là, les méchants ne s'agitent plus,

là, se reposent ceux qui sont las et sans force ;

les captifs sont tous en paix,

ils n'entendent plus la voix de l'oppresseur ;

le petit et le grand sont là,

et l'esclave n'est plus soumis à son maître.

Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui souffre
et la vie à ceux qui ont l'amertume dans l'âme,

LES AMOUREUX DU NEANT

qui espèrent en vain la mort,
qui la convoitent plus qu'un trésor
et qui seraient transportés de joie
et saisis d'allégresse s'ils trouvaient leur tombeau ?
à l'homme qui ne sait où aller
et que Dieu cerne de toutes parts ?
Mes soupirs sont ma nourriture
et mes cris se répandent comme l'eau.
Ce que je crains, c'est cela justement qui m'arrive ;
ce que je redoute, c'est cela qui m'atteint.
Je n'ai ni tranquillité, ni paix, ni repos,
et le trouble s'est emparé de moi.

*(Ce thème est repris un peu plus loin, à la fin du chapitre X,
versets 18 à 22 :)*

Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de ma mère ?
Je serais mort, et aucun œil ne m'aurait vu ;
Je serais comme celui qui n'a pas existé,
j'aurais passé du ventre de ma mère au sépulcre.
Mes jours ne sont-ils pas en petit nombre ? Qu'il me laisse,
qu'il se retire de moi, que je respire un peu,
avant que je m'en aille, pour ne plus revenir,
dans le pays des ténèbres et de l'ombre de la mort,
pays d'une obscurité profonde,
où règnent l'ombre de la mort et la confusion,
et où la lumière est semblable aux ténèbres.

SEPTIEME LECTURE

MEPHISTO SE PRESENTE

INTRODUCTION

Voici maintenant qui va plus loin : l'apologie de la destruction, de la mort et du néant, par le diable en personne.

Notons cependant que pour Gœthe, qui est panthéiste, le Mal n'est pas un absolu. Sa pensée, foncièrement dialectique, au sens moderne du mot, c'est que les forces de mort sont nécessaires, au même titre que les forces de vie. Le diable n'est donc pas à proprement parler l'ennemi du Créateur : il le complète, il l'équilibre. N'empêche qu'ici-bas, c'est la guerre : la tâche éternelle de Méphistophélès, c'est de détruire, toute son activité se tourne vers le néant et, s'il ne tenait qu'à lui, la terre serait stérile.

Gœthe, qui est un romancier de valeur et un admirable poète, n'est pas un grand génie de la scène. Comparées à celles de Schiller, ses pièces manquent souvent d'intérêt dramatique, à l'exception, justement, du premier et du second Faust. Il a su, en particulier, donner au personnage de Méphistophélès, une allure, un humour et un ton de voix inoubliables. Ce champion du non-être

est un grand seigneur, une sorte d'aristocrate, qui se définit lui-même avec un étonnant mélange de hauteur et de sarcasme. Un vers comme celui-ci :

Das Etwas, diese plumpe Welt

contient, en allemand, toute l'amertume et tout le mépris du monde : rien de plus expressif que le rictus de dégoût qui accompagne l'attaque du mot Etwas, sinon le crachement dédaigneux du plumpe Welt...

Voici donc Mephisto, présenté par lui-même, lors de sa première scène avec le Faust de Goethe. La traduction, cette fois-ci, est de moi.

TEXTE

FAUST

Alors, qui es-tu donc ?

MÉPHISTOPHÈLES

Une partie de cette force
qui veut toujours le mal et accomplit toujours le bien.

FAUST

Que veut dire cette énigme ?

MÉPHISTOPHÈLES

Je suis l'esprit qui nie toujours,
et avec raison : car tout ce qui naît
mérite de disparaître.
Il vaudrait donc bien mieux que rien ne naisse.
Ainsi, tout ce que vous appelez péché,
destruction, le mal en un mot,
est mon élément propre.

L'EVANGILE DU RIEN

FAUST

Tu te dis une partie, et pourtant
te voici devant moi tout entier ?

MÉPHISTOPHÈLES

Je te dis la simple vérité.
Alors que l'homme, ce petit monde de folie,
se considère habituellement comme un tout,
je suis, moi, une partie de la partie
qui était tout à l'origine ;
une partie de l'obscurité qui enfanta la lumière,
cette fière lumière qui, aujourd'hui, dispute
à sa mère la Nuit son rang et sa place,
sans y réussir cependant car, malgré ses efforts,
elle colle étroitement aux objets,
elle émane des objets, elle les embellit,
un objet suffit à lui barrer la route,
et quand il n'y aura plus d'objets elle disparaîtra.

FAUST

Je connais à présent tes hautes fonctions !
Ne pouvant rien anéantir en gros,
tu te contentes de le faire en détail !

MÉPHISTOPHÈLES

Et c'est bien peu, en vérité !
Ce qui s'oppose au Rien,
le Quelque chose, ce monde épais,
après tout ce que j'ai entrepris,
je n'ai jamais pu en venir à bout :
inondations, tempêtes, séismes, incendies...
terre et mer à la fin demeurent imperturbables !
Quand à la race maudite des bêtes et des hommes,
il n'y a rien à faire contre elle :
combien n'en ai-je pas déjà portés en terre !

LES AMOUREUX DU NEANT

mais toujours un sang frais se remet à circuler.
Et cela continue ! Il y a de quoi devenir fou !
De l'air, de l'eau comme de la terre
des milliers de germes se dégagent
dans le sec et l'humide, dans le chaud et le froid...
Si je ne m'étais pas réservé la flamme,
je n'aurais rien qui soit à moi.

HUITIEME LECTURE

LEOPARDI A SOI-MEME

INTRODUCTION

Voici maintenant, tiré des Canti de Leopardi (n° XXVIII) le poème intitulé : A moi-même. La traduction est de Claude Clergé.

Bien connu des romantiques français, le poète italien Leopardi est aujourd'hui fort injustement ignoré de ce côté des Alpes. Musset, qui l'admirait profondément, disait de lui qu'il était un amant de la mort. Ce ne sont pas les vers suivants qui le contrediront.

TEXTE

A présent tu vas te reposer pour toujours,
mon cœur fatigué. Elle a péri, l'illusion extrême
que j'ai crue éternelle. Elle a péri. Je le sens bien,
en nous des douces illusions
non seulement l'espoir, mais jusqu'au désir s'est éteint.
Repose pour toujours. Bien assez

LES AMOUREUX DU NEANT

tu as palpit . Rien au monde ne vaut
que tu t'agites ; elle n'est pas digne de tes soupirs,
la terre. Amertume et ennui,
telle est la vie, rien d'autre ; et le monde n'est que fange.
Sois calme désormais. D sesp re
pour la dernière fois. A notre race le destin
n'a fait qu'un don : la mort. Méprise désormais
toi-même, la nature, le malfaisant
pouvoir qui, en cachette, régit le mal commun,
et l'infinie vanité du Tout.

NEUVIEME LECTURE

LA STROPHE DU SILENCE

INTRODUCTION

Ne quittons pas l'époque romantique sans citer au passage la fameuse strophe du Silence, qui clôt le poème d'Alfred de Vigny intitulé le mont des oliviers — « la strophe que tout candidat au baccalauréat doit savoir par cœur », disait-on à l'époque où je préparais moi-même cet examen. Hélas ! On n'a plus aujourd'hui, vis-à-vis des futurs bacheliers, d'exigences aussi folles, ou aussi sages... Mais chacun jugera.

Rappelons que le poème auquel ces quelques vers servent de conclusion retrace, d'après les Evangiles, la dernière nuit de liberté de Jésus, et son agonie anticipée, dans la parfaite conscience qu'il a d'être abandonné de Dieu aussi bien que des hommes. La conclusion du poète n'est pas sans analogie avec ce que sera l'attitude d'Ivan Karamazov.

LES AMOUREUX DU NEANT

TEXTE

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Ecritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le Juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

DIXIEME LECTURE

SOLVET SECLUM

INTRODUCTION

Après le dédain, la fureur. Après les Destinées, les Poèmes barbares.

L'épithète de « parnassien » a beaucoup nui à Leconte de Lisle. Il passe, bien à tort, pour un poète formaliste et froid, impassible et marmoréen (on a fait la même réputation à Saint-Saëns, et tout aussi injustement). C'est en réalité un grand sensuel, et le plus violent de nos pessimistes. Son nihilisme est encore plus radical que celui de Schopenhauer, de Flaubert ou de Baudelaire, et des vers comme ceux qu'on va lire ne font nullement exception dans son œuvre.

De plus, c'est un antichrétien d'une virulence toute nietzschéenne. Il faut lire, dans cet ordre d'idée, un autre des poèmes barbares, ce petit chef-d'œuvre d'humour noir qui s'intitule Le corbeau.

TEXTE

Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !

Blasphèmes furieux qui roulez par les vents,
 Cris d'épouvante, cris de haine, cris de rage,
 Effroyables clameurs de l'éternel naufrage,
 Tourments, crimes, remords, sanglots désespérés,
 Esprit et chair de l'homme, un jour vous vous tairez !
 Tout se taira : dieux, rois, forçats et foules viles,
 Le rauque grondement des bagnes et des villes,
 Les bêtes des forêts, des monts et de la mer,
 Ce qui vole et bondit et rampe en cet enfer,
 Tout ce qui tremble et fuit, tout ce qui tue et mange,
 Depuis le ver de terre écrasé dans la fange
 Jusqu'à la foudre errant dans l'épaisseur des nuits !
 D'un seul coup la nature interrompra ses bruits,
 Et ce ne sera point, sous les cieus magnifiques,
 Le bonheur reconquis des paradis antiques
 Ni l'entretien d'Adam et d'Eve sur les fleurs,
 Ni le divin sommeil après tant de douleurs ;
 Ce sera quand le Globe et tout ce qui l'habite,
 Bloc stérile arraché de son immense orbite,
 Stupide, aveugle, plein d'un dernier hurlement,
 Plus lourd, plus éperdu de moment en moment,
 Contre quelque univers immobile en sa force
 Défoncera sa vieille et misérable écorce,
 Et, laissant ruisseler, par mille trous béants,
 Sa flamme intérieure avec ses océans,
 Ira fertiliser de ses restes immondes
 Les sillons de l'espace où fermentent les mondes.

ONZIEME LECTURE

KIRILLOV OU LE SUICIDE PHILOSOPHIQUE

INTRODUCTION

J'ai parlé, ci-dessus, d'Ivan Karamazov, et je pourrais présenter ici la discussion qui l'oppose à son frère Aliocha, discussion qui couvre deux chapitres (La révolte et Le grand inquisiteur) du roman consacré à cette intéressante famille. Mais il m'a paru préférable de citer, comme plus audacieuse encore, la profession de foi de l'ingénieur Kirillov, extraite d'un autre roman de Dostoïevski : Les possédés, ou plutôt Les démons. J'ai traduit ce passage moi-même (1^{re} partie, chapitre III, 8), avec l'aide de Claude Clergé.

Un proverbe oriental prétend que « se suicider, c'est gifler sa mère ». Kirillov, lui, veut se tuer pour tuer Dieu-le-père ! Bien que l'auteur soit, en principe, en désaccord avec son personnage, on ne peut s'empêcher d'éprouver pour celui-ci une sympathie réelle, qui n'est pas seulement due à son intelligence, à l'audace de sa pensée, à la force de ses sentiments, mais qu'il mérite aussi par sa simplicité et par sa qualité humaine.

TEXTE

- ... Mais moi, je cherche seulement ce qui fait que les gens n'osent pas se tuer. C'est tout. Et c'est sans importance.

- Comment cela, ils n'osent pas ? Il n'y a pas assez de suicides ?

- Il y en a très peu.

- Vraiment, vous trouvez ?

Il ne répondit pas, et se mit à marcher, tout pensif, de long en large.

- Qu'est-ce qui retient les gens de se suicider, selon vous ? demandai-je.

Il me regarda d'un air distrait, comme s'il se rappelait à l'instant de quoi nous parlions.

- Je... je ne vois pas encore très bien... Il y a deux préjugés qui les retiennent, deux choses, seulement deux ; l'une est très petite, l'autre très grande. Mais la petite aussi est très grande.

- Quelle est donc la petite ?

- La douleur.

- La douleur ? Est-ce que c'est tellement important... dans un cas pareil ?

- C'est capital. Il y a deux sortes de gens : ceux qui se tuent, ou par grande tristesse, ou par méchanceté, ou les fous, ou parce que tout leur est égal... Ceux-là, c'est tout de suite. Ils pensent peu à la douleur, c'est tout de suite. Mais ceux qui se tuent par raison, ceux-là y pensent beaucoup.

- Il y en a donc qui se tuent par raison ?

- Beaucoup. Sans les préjugés, il y en aurait encore plus. Enormément. Tous.

- Tous, vraiment ?

Il garda le silence.

- N'y a-t-il pas moyen de mourir sans douleur ?

- Imaginez (il s'arrêta devant moi), imaginez une pierre de la taille d'une grande maison. Elle est suspendue, et vous êtes dessous. Si elle vous tombe dessus, sur la tête, est-ce que vous aurez mal ?

- Une pierre comme une maison ? Bien sûr, j'aurais peur.

L'EVANGILE DU RIEN

- Je ne parle pas de peur : est-ce que vous aurez mal ?
- Une pierre comme une montagne, des millions de livres... je ne souffrirais pas, c'est évident.
- Mais soyez-y pour de bon, avec elle au-dessus, et vous aurez très peur de souffrir. Le plus savant du monde, le plus grand professeur, tous, tous auront très peur. Ils sauront tous qu'ils ne souffriront pas, mais tous auront très peur de souffrir.
- Bon, c'est la première raison. Et l'autre, la grande ?
- L'au-delà.
- Vous voulez dire le châtimeut ?
- C'est égal. L'autre monde. Simplement l'autre monde.
- Mais n'y a-t-il pas des athées, qui ne croient nullement en l'au-delà ?
- Il se tut de nouveau.
- Vous jugez peut-être d'après vous-même ?
- On ne peut juger que d'après soi-même, affirma-t-il en rougissant. Il n'y aura de vraie liberté que lorsqu'il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre. C'est là le but de tout.
- Le but ? Mais alors plus personne, peut-être, ne voudra vivre ?
- Plus personne ! prononça-t-il avec décision.
- L'homme craint la mort parce qu'il aime la vie, voilà comment je comprends la chose, remarquai-je. C'est ainsi que la nature l'a ordonné.
- C'est de la vulgarité, et c'est là toute la tromperie ! (Ses yeux étincelèrent.) La vie, c'est la douleur ; la vie, c'est la peur, et l'homme est malheureux. A présent, tout est douleur et peur. A présent l'homme aime la vie parce qu'il aime la douleur et la peur. C'est comme ça que les choses sont faites. La vie est donnée en échange de la douleur et de la peur, et c'est là toute la tromperie ! A présent l'homme n'est pas encore l'homme. Il y aura un homme nouveau, heureux et fier. Celui à qui il sera indifférent de vivre ou de ne pas vivre, celui-là sera l'homme nouveau. Celui qui vaincra la douleur et la peur, celui-là deviendra Dieu lui-même. Et l'autre Dieu n'existera plus.
- Mais alors il existe, d'après vous ?
- Il n'existe pas, mais il est. Il n'y a pas de souffrance dans la pierre, mais dans la peur de la pierre il y a souffrance. Dieu,

LES AMOUREUX DU NEANT

c'est la souffrance causée par la peur de la mort. Celui qui vaincra la douleur et la peur deviendra lui-même Dieu. Alors il y aura une nouvelle vie, un nouvel homme, tout sera nouveau... Alors on divisera l'histoire en deux parties : du gorille à l'anéantissement de Dieu, et de l'anéantissement de Dieu...

— ... au gorille ?

— ... à la transformation de la terre et de l'homme, physiquement. L'homme deviendra Dieu et se transformera physiquement. Le monde changera, les actes changeront, les pensées et tous les sentiments. Qu'en pensez-vous : est-ce que l'homme changera physiquement, alors ?

— S'il est indifférent de vivre ou de ne pas vivre, tout le monde se tuera ; voilà en quoi, peut-être, il y aura changement.

— Peu importe. On tuera l'imposture. Quiconque veut la liberté suprême doit oser se tuer. Quiconque ose se tuer a compris le secret du mensonge. Il n'y a pas d'autre liberté. Tout est là, rien de plus. Qui ose se tuer est Dieu. Dès maintenant, chacun peut faire qu'il n'y ait plus de Dieu, et qu'il n'y ait plus rien. Mais personne encore ne l'a fait une seule fois.

— Il y a eu des millions de suicidés...

— Mais jamais pour cela, toujours avec peur et pas dans cette intention. Pas dans l'intention de tuer la peur. Celui qui se tuera seulement pour tuer la peur, celui-là deviendra immédiatement Dieu.

— Il n'en aura pas le temps, peut-être, remarquai-je.

— Aucune importance, répondit-il doucement, avec une fierté calme, pas tout à fait avec mépris. Je regrette que vous ayez l'air de rire, ajouta-t-il au bout d'une demi-minute.

DOUZIEME LECTURE

LE DEGOUT D'EXISTER

INTRODUCTION

Je n'ai pas la moindre sympathie pour Jean-Paul Sartre, et je déteste cordialement tout ce qu'il représente dans le monde actuel. Force m'est, cependant, de constater que La nausée reste un des grands romans du siècle. Jamais encore, même dans l'antiquité, le nihilisme philosophique n'était allé aussi loin, ne s'était exprimé d'une façon aussi crue, provocante, convaincante et concrète. En fait, ce roman développe, avec un prodigieux déploiement d'images et dans un style d'une solidité exemplaire, les propos, que nous avons déjà lus, du Méphistophélès de Goethe.

Antoine Roquentin, le héros du livre, souffre d'une étrange maladie : la nausée métaphysique. Ce n'est pas seulement l'humanité qui le dégoûte, ni la condition humaine, ni la vie, c'est l'existence, même celle de la matière inerte. Tout ce qui existe est « en trop », gratuit, incohérent, vaguement obscène, injustifiable. Et ce qui est vrai de la matière l'est aussi des événements : la vie, la vraie vie est molle, informe, sans histoires, sans commencements ni conclusions. Quand on se la raconte, on essaie bien, frauduleusement, d'y introduire des structures logiques ou dialectiques, une nécessité... mais alors on triche, on ment, on se ment. Quiconque est de bonne foi doit

LES AMOUREUX DU NEANT

admettre que rien, absolument rien ne le justifie d'être ce qu'il est, ni de faire ce qu'il fait. Son existence et son activité ne sont même pas coupables : ce serait trop beau ! Elles sont abusives, improbables, quelque peu dégoûtantes...

Seuls les Salauds, les gens en place, les soutiens de la société s'imaginent qu'ils ont le droit d'être là. Ils sont à l'aise dans leur peau, dans leur rôle, dans leur fonction sociale. Conclusion : quiconque ose prétendre n'être pas écœuré de l'univers et de soi-même est un salaud. Quiconque est en bonne santé morale avoue être un Salaud. Quant à l'engagement, c'est-à-dire à la solution qui consisterait à se choisir une tâche et à s'y consacrer, même sans illusion, il est d'avance dénoncé comme une imposture.

Que faire alors ? se tuer ? Non, dit Sartre, car le sang, le cadavre seraient, eux aussi, « de trop ». L'argument, il faut le dire, est faible : si moi, je n'y suis plus, qu'est-ce que ça peut me foutre ? Notre auteur cède ici beaucoup plus à un scrupule de pédagogue qu'à une nécessité philosophique.

De toute manière, sa position, à l'époque de La nausée, est une position limite. Non seulement Sartre ne s'est pas tué, mais il s'est engagé, il a succombé à cette forme particulièrement désolante de l'aveuglement consenti qu'est le militantisme révolutionnaire. Il est devenu un Salaud de gauche...

Concluons que le nihilisme intégral ressemble à ces métaux récemment découverts, qui sont tellement radio-actifs qu'on n'arrive à les faire exister qu'une fraction de seconde, car chacun de leurs atomes, à peine formé, se désintègre...

Voici deux extraits de La nausée, choisis volontairement parmi les pages les plus retenues. Il en est de plus brillantes, mais non de plus profondes. De toute façon, ce livre est à lire en entier.

TEXTE

1 - ETRE

J'existe. C'est doux, si doux, si lent. Et léger : on dirait que ça tient en l'air tout seul. Ça remue. Ce sont des effleurements

partout qui fondent et s'évanouissent. Tout doux, tout doux. Il y a de l'eau mousseuse dans ma bouche. Je l'avale, elle glisse dans ma gorge, elle me caresse — et la voilà qui renaît dans ma bouche, j'ai dans la bouche à perpétuité une petite mare d'eau blanchâtre — discrète — qui frôle ma langue. Et cette mare, c'est encore moi. Et la langue. Et la gorge, c'est moi.

Je vois ma main, qui s'épanouit sur la table. Elle vit — c'est moi. Elle s'ouvre, les doigts se déploient et pointent. Elle est sur le dos. Elle me montre son ventre gras. Elle a l'air d'une bête à la renverse. Les doigts, ce sont les pattes. Je m'amuse à les faire remuer, très vite, comme les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos. Le crabe est mort : les pattes se recroquevillent, se ramènent sur le ventre de la main. Je vois les ongles — la seule chose en moi qui ne vit pas. Et encore. Ma main se retourne, s'étale à plat ventre, elle m'offre à présent son dos. Un dos argenté, un peu brillant — on dirait un poisson, s'il n'y avait pas les poils roux à la naissance des phalanges. Je sens ma main. C'est moi, ces deux bêtes qui s'agitent au bout de mes bras. Ma main gratte une de ses pattes avec l'ongle d'une autre patte ; je sens son poids sur la table qui n'est pas moi. C'est long, long, cette impression de poids, ça ne passe pas. Il n'y a pas de raison pour que ça passe. A la longue c'est intolérable... Je retire ma main, je la mets dans ma poche. Mais je sens, tout de suite, à travers l'étoffe, la chaleur de ma cuisse. Aussitôt je fais sauter ma main de ma poche ; je la laisse pendre contre le dossier de la chaise. Maintenant je sens son poids au bout de mon bras. Elle tire un peu, à peine, mollement, moelleusement, elle existe. Je n'insiste pas : où que je la mette, elle continuera d'exister et je continuerai à sentir qu'elle existe ; je ne peux pas la supprimer, ni supprimer le reste de mon corps, la chaleur humide qui salit ma chemise, ni toute cette graisse chaude qui tourne paresseusement comme si on la remuait à la cuiller, ni toutes les sensations qui se promènent là-dedans, qui vont et viennent, remontent de mon flanc à mon aisselle, ou bien qui végètent doucement, du matin jusqu'au soir, dans leur coin habituel.

Je me lève en sursaut : si seulement je pouvais m'arrêter de penser, ça irait déjà mieux. Les pensées, c'est ce qu'il y a de

LES AMOUREUX DU NEANT

plus fade. Plus fade encore que la chair. Ça s'étire à n'en plus finir et ça laisse un drôle de goût. Et puis il y a les mots, au-dedans des pensées, les mots inachevés, les ébauches de phrases qui reviennent tout le temps : « Il faut que je fini... J'ex... Mort... M. de Roll est mort... Je ne suis pas... J'ex... » Ça va, ça va... et ça ne se finit jamais. C'est pis que le reste parce que je me sens responsable et complice. Par exemple, cette espèce de rumination douloureuse : *j'existe*, c'est moi qui l'entretiens. Moi. Le corps, ça vit tout seul, une fois que ça a commencé. Mais la pensée, c'est *moi* qui la continue, qui la déroule. J'existe. Je pense que j'existe. Oh ! le long serpent, ce sentiment d'exister — et je le déroule, tout doucement... Si je pouvais m'empêcher de penser ! J'essaie, je réussis : il me semble que ma tête s'emplit de fumée... et voilà que ça recommence : « Fumée... ne pas penser... Je ne veux pas penser... Je pense que je ne veux pas penser... Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée. » On n'en finira donc jamais ?

Ma pensée, c'est *moi* : voilà pourquoi je ne peux pas m'arrêter. J'existe par ce que je pense... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même — c'est affreux — si j'existe, c'est *parce que* j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est *moi* qui me tire du néant auquel j'aspire : la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de *me faire* exister, de m'enfoncer dans l'existence. Les pensées naissent par-derrière moi comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... si je cède, elles vont venir là-devant, entre mes yeux — et je cède toujours, la pensée grossit, grossit, et la voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence.

2 — FAIRE

Je parcours la salle des yeux. C'est une farce ! Tous ces gens sont assis avec des airs sérieux ; ils mangent. Non, ils ne mangent pas : ils réparent leurs forces pour mener à bien la tâche qui leur incombe. Ils ont chacun leur petit entêtement

personnel qui les empêche de s'apercevoir qu'ils existent ; il n'en est pas un qui ne se croie indispensable à quelqu'un ou à quelque chose. N'est-ce pas l'Autodidacte qui me disait l'autre jour : « Nul n'était mieux qualifié que Nouçapié pour entreprendre cette vaste synthèse » ? Chacun d'eux fait une petite chose et nul n'est mieux qualifié que lui pour la faire. Nul n'est mieux qualifié que le commis voyageur, là-bas, pour placer la pâte dentifrice Swan. Nul n'est mieux qualifié que cet intéressant jeune homme pour fouiller sous les jupes de sa voisine. Et moi je suis parmi eux et, s'ils me regardent, ils doivent penser que nul n'est mieux qualifié que moi pour faire ce que je fais. Mais moi *je sais*. Je n'ai l'air de rien, mais je sais que j'existe et qu'ils existent. Et si je connaissais l'art de persuader, j'irais m'asseoir auprès du beau monsieur à cheveux blancs et je lui expliquerais ce que c'est que l'existence. A l'idée de la tête qu'il ferait, j'éclate de rire. L'Autodidacte me regarde avec surprise. Je voudrais bien m'arrêter, mais je ne peux pas : je ris aux larmes.

— Vous êtes gai, monsieur, me dit l'Autodidacte d'un air circonspect.

— C'est que je pense, lui dis-je en riant, que nous voilà, tous tant que nous sommes, à manger et à boire pour conserver notre précieuse existence et qu'il n'y a rien, rien, aucune raison d'exister.

L'Autodidacte est devenu grave. Il fait effort pour me comprendre. J'ai ri trop fort : j'ai vu plusieurs têtes qui se tournaient vers moi. Et puis je regrette d'en avoir tant dit. Après tout, cela ne regarde personne.

Il répète lentement :

— Aucune raison d'exister... Vous voulez sans doute dire, monsieur, que la vie est sans but ? N'est-ce pas ce qu'on appelle le pessimisme ?

Il réfléchit encore un instant, puis il dit, avec douceur :

— J'ai lu, il y a quelques années, un livre d'un auteur américain, il s'appelait *La vie vaut-elle d'être vécue* ? N'est-ce pas la question que vous vous posez ?

Evidemment non, ce n'est pas la question que je me pose. Mais je ne veux rien expliquer.

LES AMOUREUX DU NEANT

— Il concluait, me dit l'Autodidacte d'un ton consolant, en faveur de l'optimisme volontaire. La vie a un sens si l'on veut bien lui en donner un. Il faut d'abord agir, se jeter dans une entreprise. Si ensuite l'on réfléchit le sort en est jeté, on est engagé. Je ne sais ce que vous en pensez, monsieur ?

— Rien, dis-je.

Ou plutôt je pense que c'est précisément l'espèce de mensonge que se font perpétuellement le commis voyageur, les deux jeunes gens et le monsieur aux cheveux blancs.

L'Autodidacte sourit avec un peu de malice et beaucoup de solennité :

— Aussi n'est-ce pas mon avis. Je pense que nous n'avons pas à chercher si loin le sens de notre vie.

— Ah ?

— Il y a un but, monsieur, il y a un but... il y a les hommes.

C'est juste ! J'oubliais qu'il est humaniste. Il reste une seconde silencieux, le temps de faire disparaître, proprement, inexorablement, la moitié de son bœuf en daube et toute une tranche de pain. « Il y a les hommes... » Il vient de se peindre tout entier, ce tendre. — Oui, mais il ne sait pas bien dire ça. Il a de l'âme plein les yeux, c'est indiscutable, l'âme ne suffit pas. J'ai fréquenté autrefois des humanistes parisiens, cent fois je les ai entendus dire « il y a les hommes », et c'était autre chose ! Virgan était inégalable. Il ôtait ses lunettes, comme pour se montrer nu, dans sa chair d'homme, il me fixait de ses yeux émouvants, d'un lourd regard fatigué, qui semblait me déshabiller pour saisir mon essence humaine, puis il murmurait, mélodieusement : « Il y a les hommes, mon vieux, il y a les hommes », en donnant au « Il y a » une sorte de puissance gauche, comme si son amour des hommes, perpétuellement neuf et étonné, s'embarrassait dans ses ailes géantes.

Les mimiques de l'Autodidacte n'ont pas acquis ce velouté ; son amour des hommes est naïf et barbare : un humaniste de province.

TREIZIEME LECTURE

LE TESTAMENT DE CHAVAL

INTRODUCTION

Terminons en beauté cette seconde partie par le testament philosophique de Chaval, qui fut publié dans le numéro 2 de la revue Carton, Editions Jacques Glénat, à Grenoble ; dépôt légal 1^{er} trimestre 1975.

Dessinateur et caricaturiste d'un immense talent, auteur en particulier de l'admirable série intitulée Les oiseaux sont des cons, Chaval fut en effet un nihiliste, et l'un des plus sincères, puisqu'il mourut de sa propre main, en 1968, âgé de cinquante-trois ans. Cette fin confirmait ce qu'on savait de lui par ses interviews, ses dessins et ses petits contes express, remplis d'une gentillesse funèbre et d'une touchante agressivité.

Le texte que voici est un texte classique, dans le grand sens du mot, que la crudité toute moderne de certains termes ne doit pas faire sous-estimer. Il soutient la comparaison avec de nombreuses pages similaires que l'on n'aurait aucune peine à trouver chez les grands penseurs de l'antiquité, les philosophes modernes, voire même chez les prédicateurs ou les théologiens de l'Eglise chrétienne.

LES AMOUREUX DU NEANT

TEXTE

VIVE LA MORT

J'ai la conviction que les morts sont les gagnants. Certaines morts sont douloureuses et longues, mais cela vaut la peine.

Je crois au néant, à l'inexistence comme d'autres croient en un dieu.

Essayez de vous suicider : si vous avez la malchance de ne pas vous réussir sur le coup, ces cons de vivants mettront tout en œuvre pour vous refoutre en vie et vous forcer à partager leur merde.

Je sais que dans la vie certains moments paraissent heureux, c'est une question d'humeur, comme le désespoir, et ni l'un ni l'autre ne reposent sur rien de solide. Tout cela est d'un provisoire dégueulasse. L'instinct de conservation est une saloperie.

On a du mal à imaginer que ceux qui ne sont pas encore au monde ont une existence terrestre. Alors pourquoi ceux qui quittent la vie en auraient-ils une ? Certains vous diront que les nouveau-nés gueulent parce que l'oxygène brûle leurs poumons. Il me semble plus raisonnable de penser que ces petits cons ont conscience qu'on va les faire chier.

Les signes de l'au-delà, etc., sont certainement des conneries imaginées par les vivants qui ne peuvent pas concevoir que la mort est la seule solution, tout le reste ce sont des jeux de cons, j'en suis sûr.

Aimer la vie me semble aussi stupide que d'être patriote.

Vive la putréfaction, premier degré vers la sagesse, vive la mort.

TROISIEME PARTIE

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

« Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même. »

Ch. BAUDELAIRE : *Mon cœur mis à nu.*

PREAMBULE

Pour qui a décidé de vivre quand même, la question se pose à présent de choisir entre deux attitudes : la passive et l'active. A la première correspondent ce que j'appellerai les doctrines de l'abstention ; à la seconde, les doctrines de l'engagement.

Les doctrines de l'abstention se fondent sur un raisonnement très simple : la règle du jeu étant ce qu'elle est, il faut éviter la souffrance inutile. Or nous souffrons de deux manières : ou bien parce que nous sommes privés de ce que nous désirons, ou bien parce que nous subissons ce que nous détestons.

La voie, dès lors, est toute tracée : abstenons-nous d'avoir des désirs ou des répugnances trop prononcées. Efforçons-nous, à la limite, de ne rien posséder, de ne tenir à rien et de tout accepter, même la maladie, même la douleur, même la mort. Le Sage parfait, le Moine accompli, le Mystique supérieur n'a pas d'antipathies, pas de préférences non plus. Il accueille d'un cœur égal tout ce que Dieu, ou le destin, ou le monde lui apporte. Le simple *Ami de la sagesse* (c'est le sens premier du mot *philosophe*) évite, plus modestement, de faire dépendre sa joie d'événements extérieurs ou de la bonne volonté d'autrui. Il exige moins de l'univers, davantage de lui-même, il se garde d'entreprendre au-delà de ses possibilités, de désirer plus qu'il ne peut obtenir. Il s'efforce, en un mot, de devenir parfaitement adaptable.

Cette attitude est noble chez les natures nobles, vulgaire chez les gens vulgaires. Elle est basse ou elle est héroïque. Elle est, suivant les caractères, dure ou sentimentale, souriante et

indulgente ou, au contraire, méprisante, agressive. Elle peut conduire, chez certains, à l'égoïsme le plus monstrueux, voire à l'opportunisme le plus cynique. Talleyrand et Fouché étaient, à leur manière, des sages. Car le Sage, s'il subit sans murmure ce qu'il ne peut éviter, refuse également de se mettre martel en tête pour quelque cause que ce soit. Si l'Eglise ou le Parti exigent de lui une attitude plus coopérative, il n'hésitera pas à recourir à l'hypocrisie simple ou au double jeu, tel qu'il se pratique dans les pays socialistes, où les peuples ont été rendus philosophes... à force de mesures policières !

La Mystique, la vraie, n'est pas autre chose, car elle est fondée, elle aussi, sur le renoncement à toute exigence propre, conformément aux règles les plus évidentes de l'hygiène mentale. Tout le reste : extases, lévitation, visions et prophéties, ce ne sont que des à-côtés – quand il ne s'agit pas de cabotinage pur et simple.

La sagesse, faut-il le dire, est éternelle. Elle se retrouve à toutes les époques, en tous lieux, dans toutes les traditions culturelles, sous tous les régimes politiques. Elle s'exprime, au besoin, dans des langues différentes, au moyen de symboles très divers, à travers des structures doctrinales souvent contradictoires. Mais, qu'il s'agisse du Feu d'Héraclite, de l'ataraxie stoïcienne, de la chère volonté divine de Maître Eckhart, du Nirvana, du Zen ou du Tao, l'expérience, en fin de compte, est la même, toujours et partout.

QUATORZIEME LECTURE

LE CHANT DU HARPISTE

INTRODUCTION

La sagesse négative s'exprime, une des toutes premières fois dans la littérature écrite, sous le stylet d'un scribe égyptien anonyme, vers la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque de l'auteur du Dialogue cité plus haut (cinquième lecture). Le titre complet de ce court poème est : Chant qui se trouve devant le harpiste dans la maison du roi Antef. On suppose que le texte original devait figurer sur une peinture murale, dans une sépulture disparue.

Ici s'expriment, sous la forme la plus ingénue, quelques-unes de ces banalités sublimes, éternellement répétées de génération en génération, mais toujours ressenties à neuf, devant le spectacle de la mort.

TEXTE

Testament de cet excellent roi au destin merveilleux.
Depuis longtemps des hommes vivent, d'autres meurent.

L'EVANGILE DU RIEN

Les dieux anciens reposent dans leurs sanctuaires,
les rois anciens reposent dans leurs pyramides ;
ils se sont bâti des maisons dont on a oublié l'emplacement.
Qu'en est-il advenu ?
J'ai entendu les paroles d'Imhotep et de Hardjedef.
On les répète encore, mais où est leur tombeau ?
Les murs en sont détruits, la place a disparu,
comme si rien de tout cela n'avait jamais existé.
Nul ne revient de là-bas pour nous dire comment ils sont,
ni de quoi ils ont besoin, pour rassurer nos cœurs
avant que nous allions les rejoindre nous aussi.
Réjouis ton cœur, pour que ton cœur oublie.
Obéis à ton cœur, tant que tu vivras.
Parfume ta tête, habille-toi de lin fin,
use des merveilleux parfums que l'on offre aux dieux.
Multiplie ton bonheur, que ton cœur ne languisse jamais.
Suis ton désir, et fais ce que tu veux de ta destinée.
Ne contrains pas ton cœur.
Il viendra pour toi, le temps des lamentations !
Le dieu impassible ne les entend pas,
et jamais les cris n'ont ressuscité personne !
Fais de ce jour un jour de joie, sans te lasser,
car nul n'emporte ses biens avec lui
et nul n'est revenu de ceux qui sont partis.

QUINZIEME LECTURE

GILGAMESH ET LA CABARETIERE

INTRODUCTION

L'hédonisme sans illusions, qui animait le chant égyptien du harpiste, se retrouve dans les propos par lesquels Sidouri, la cabaretière du bout du monde, essaie de remonter le moral du héros Gilgamesh.

Nous citons deux versions différentes de cet admirable dialogue : la première est extraite des tablettes retrouvées dans la bibliothèque du roi assyrien Assurbanipal, tablettes qui constituent pour nous le texte le plus complet du poème ; la seconde est un fragment d'une version akkadienne plus ancienne, moins complète, mais qui, pour cet épisode-ci du moins, nous a fourni le texte le plus intense et, littérairement parlant, le plus fort.

TEXTE

I

Gilgamesh dit à la cabaretière :

« Je suis Gilgamesh, qui a tué le Taureau descendu du ciel ;

J'ai tué le gardien de la forêt,
j'ai abattu Houmbaba, qui habitait la forêt des Cèdres ;
j'ai tué des lions dans les passes de la montagne ! »

La cabaretière dit à Gilgamesh :

« Si tu es Gilgamesh, qui a tué le gardien de la forêt,
si tu as abattu Houmbaba, qui habitait la forêt des Cèdres,
si tu as tué des lions dans les passes de la montagne,
si tu as tué le Taureau descendu du ciel,
pourquoi tes joues sont-elles creuses, ton visage penché,
pourquoi ton cœur est-il en peine, tes traits exténués,
pourquoi l'angoisse est-elle dans ton cœur ?
pourquoi ton visage est-il celui
de qui a parcouru une très longue route ?
pourquoi ta face est-elle brûlée par le soleil ?
pourquoi vas-tu, errant, dans le désert ? »

Gilgamesh dit à la cabaretière :

« Cabaretière, si mes joues sont creuses, mon visage penché,
si j'ai le cœur en peine, les traits exténués,
si l'angoisse est dans mon cœur,
si j'ai le visage de qui a parcouru une très longue route,
si ma face est brûlée par le soleil
et si je vais, errant, dans le désert,
c'est par peur de la mort.

Le destin de mon ami pèse sur moi.

Ce qui est arrivé à Enkidou pèse sur moi.

Comment me taire ? Comment garder le silence ?

Mon ami que j'aimais est devenu comme de l'argile,

Enkidou que j'aimais est devenu comme de l'argile !

Ne vais-je pas me coucher à mon tour
pour ne plus me relever jamais ? »

II

« ... Mon ami, que j'aimais tant,
qui avait, avec moi, subi toutes les épreuves,
Enkidou, que j'aimais tant,
qui avait, avec moi, subi toutes les épreuves,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

s'en est allé au destin commun des hommes !

Jour et nuit, sur lui j'ai pleuré,

je n'ai pas permis qu'on l'enterre,

pour voir si mon ami se lèverait à mes cris !

Sept jours et sept nuits j'ai veillé

jusqu'à ce que les vers lui tombent du nez !

Après sa mort, je n'ai plus vu la vie,

j'ai marché sans cesse, comme un pillard, par le désert !

Maintenant, cabaretière, que j'ai vu ton visage,

je souhaite ne pas voir la mort, que je redoute sans cesse ! »

La cabaretière dit à Gilgamesh :

« Gilgamesh, où donc cours-tu ?

La vie que tu poursuis, tu ne la trouveras pas.

Lorsque les Dieux firent l'humanité,

ils lui ont fait don de la mort ;

la vie éternelle, ils l'ont gardée pour eux !

Toi, Gilgamesh, remplis ton ventre,

jour et nuit livre-toi à la joie,

fais de chaque jour un jour de fête,

nuit et jour, danse et joue de la musique.

Que tes vêtements soient immaculés,

ta tête bien lavée, toi-même bien baigné.

Regarde le jeune enfant qui te tient par la main,

que ta bien-aimée, sur ton sein, se réjouisse,

voilà tout ce que peut faire l'humanité ! »

SEIZIEME LECTURE

L'ENQUETE DE SOCRATE

INTRODUCTION

Je m'excuse de ne pas citer ici les présocratiques. Il est bien évident que Xénophane de Colophon, Héraclite d'Ephèse et Démocrite d'Abdère figureraient de plein droit dans cette anthologie, si seulement nous avions d'eux un texte continu. Mais nous ne les connaissons que par de courts fragments cités, avec plus ou moins d'exactitude, par d'autres auteurs. Je me contente donc, en ce qui les concerne, de renvoyer le lecteur au passionnant petit livre publié par les Editions Garnier-Flammarion sous le titre : Les penseurs grecs avant Socrate.

Nous passons maintenant, non à Socrate lui-même, qui n'a rien écrit, mais à Platon, son disciple le plus brillant.

Disons-le tout de suite, les idées de Platon sont extrêmement discutables, son raisonnement est verbeux, son argumentation formaliste et même sophistique... Ce qu'il est impossible de nier, en revanche, c'est son talent d'écrivain, le naturel de son dialogue, l'humour et l'habileté avec lesquels il campe ses personnages. Criton,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Phédon, Phèdre, Le banquet, Protagoras, Euthydème et Gorgias se lisent comme de petites comédies.

L'Apologie de Socrate, qui est peut-être son chef-d'œuvre, est une extraordinaire tentative de restitution du discours que Socrate aurait prononcé s'il avait voulu, pour se justifier devant la justice populaire — mais justement il ne l'a pas voulu...

Quant au fond, il peut se résumer ainsi : « Si je vous dis, ô Athéniens, que vous êtes des imbéciles, ce n'est pas pour vous contrarier, au contraire, c'est pour vous rendre service ! Parce que c'est la vérité ! Au lieu de m'attaquer en justice, vous devriez m'entretenir aux frais de l'Etat, comme un bienfaiteur du peuple ! De toute façon, vous ne pouvez rien contre moi, même pas me condamner à mort, puisque la nature, avant vous, m'a condamné dès le jour de ma naissance... Tout ce que vous pouvez faire, c'est vous déshonorer vous-mêmes. » L'œuvre, d'un bout à l'autre, respire le détachement, un détachement total, sincère, souriant, indulgent, insolent, amusé, presque tendre, unique dans toute la littérature connue.

Le passage ci-après, qui est un des plus célèbres (chapitres V à IX, traduction E. Chambry, Garnier éditeur), insiste particulièrement sur une des grandes recettes de la sagesse pratique : ne pas s'imaginer savoir alors qu'on ne sait pas.

TEXTE

Vous connaissez sans doute Chéréphon. C'était mon camarade d'enfance et un ami du peuple, qui partagea votre récent exil et revint avec vous. Vous savez aussi quel genre d'homme c'était, et combien il était ardent dans tout ce qu'il entreprenait. Or, un jour qu'il était allé à Delphes, il osa poser à l'oracle la question que voici (je vous en prie encore une fois, juges, n'allez pas vous récrier) : il demanda s'il y avait au monde un homme plus sage que moi. Or la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun. Et cette réponse, son frère, qui est ici, l'attestera devant vous, puisque Chéréphon est mort.

Considérez maintenant pourquoi je vous en parle. C'est que j'ai à vous expliquer l'origine de la calomnie dont je suis victime. Lorsque j'eus appris cette réponse de l'oracle, je me mis à réfléchir en moi-même :

— Que veut dire le dieu et quel est le sens de ses paroles ? Car moi, j'ai conscience de n'être sage ni peu ni prou. Que veut-il donc dire quand il affirme que je suis le plus sage ? Car il ne ment certainement pas : cela ne lui est pas permis.

Pendant longtemps je me demandai quelle était son idée. Enfin je me décidai, quoique à grand-peine, à m'en éclaircir de la façon suivante : je me rendis chez un de ceux qui passent pour sages, pensant que c'était là que je pouvais le mieux éprouver l'oracle et lui déclarer : « Cet homme-ci est plus sage que moi, et toi tu m'as proclamé le plus sage. » J'examinai donc cet homme à fond ; je n'ai pas besoin de dire son nom, mais c'était un de nos hommes d'Etat qui, à l'épreuve, me fit l'impression dont je vais vous parler. Il me parut en effet, en causant avec lui, que cet homme semblait sage à beaucoup, et surtout à lui-même, mais qu'il ne l'était point. J'essayai alors de lui montrer qu'il n'avait pas la sagesse qu'il croyait avoir. Par là je me fis des ennemis de lui et de plusieurs personnes présentes. En m'en allant, je me dis en moi-même :

— Je suis plus sage que cet homme-là. Il se peut qu'aucun de nous ne sache rien de beau ni de bon, mais lui croit savoir quelque chose alors qu'il ne sait rien, alors que moi, si je ne sais pas, je ne crois pas non plus savoir. Il me semble donc que je suis un peu plus sage que lui, du fait que je ne pense pas savoir ce que je ne sais pas.

Après celui-là, j'en fus trouver un autre, un de ceux qui passaient pour plus sages encore que le premier, et mon impression fut la même, et là aussi je me fis des ennemis de lui et de plusieurs personnes.

Je n'en poursuivis pas moins mon enquête. Je sentais bien, c'est vrai, que je me faisais des ennemis, j'en éprouvais de l'ennui et de l'appréhension, mais je me croyais obligé de mettre le service du dieu au-dessus de tout. Il me fallait donc, pour éclaircir le sens de l'oracle, aller trouver tous ceux qui passaient pour posséder quelque savoir. Or, par le chien,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Athéniens, car je vous dois la vérité, voici à peu près ce qui arriva : Les plus réputés pour leur sagesse me parurent, sauf quelques exceptions, ceux qui en manquaient le plus, en les examinant selon la pensée du dieu ; tandis que d'autres, qui passaient pour inférieurs, me semblèrent plus sensés. Il faut que je vous raconte mes courses, comme autant de travaux que j'accomplissais pour m'assurer que l'oracle était irréfutable.

Après les hommes d'Etat, j'allai trouver les poètes, auteurs de tragédies, de dithyrambes et autres, comptant bien que cette fois je constaterais l'infériorité de ma sagesse par rapport à la leur. Je pris donc avec moi leurs ouvrages qui me parurent les mieux travaillés, et je leur demandai ce qu'ils voulaient dire, afin de m'instruire en même temps auprès d'eux.

J'ai honte, Athéniens, de vous dire la vérité, et pourtant il le faut ! Eh bien, tous ceux qui étaient présents, ou presque, auraient mieux parlé de leurs poèmes que ceux qui les avaient faits ! Je reconnus bien vite que les poètes non plus ne sont point guidés dans leurs créations par une science, mais par une sorte d'instinct et par une inspiration divine, comme les devins et les prophètes qui, eux aussi, disent beaucoup de belles choses, mais sans savoir ce qu'ils disent. Les poètes me parurent à peu près dans le même cas. Et je m'aperçus en même temps qu'à cause de leur talent poétique ils se croyaient, sur tout le reste, les plus savants des hommes, ce qu'ils n'étaient pas du tout. Je les quittai donc avec l'idée que j'avais sur eux le même genre de supériorité que sur les hommes d'Etat.

Enfin, je me rendis chez les artisans ; car si moi, j'avais conscience de ne savoir à peu près rien, j'étais sûr de trouver du moins chez eux des gens qui savaient beaucoup de belles choses. En cela je ne fus pas déçu : ils savaient en effet des choses que j'ignorais, en quoi ils étaient plus savants que moi. Seulement, Athéniens, ces bons artisans me parurent avoir le même défaut que les poètes : parce qu'ils faisaient bien leur métier, chacun d'eux se croyait très averti, même dans les choses les plus importantes, et cette illusion éclipait leur savoir professionnel. Si bien que, pour justifier l'oracle, quand je me demandai si je n'aimais pas mieux être tel que je suis, sans leur science ni leur ignorance, plutôt que d'avoir l'une et l'autre comme eux, je

répondis à l'oracle comme à moi-même qu'il valait mieux pour moi être tel que je suis.

Ce sont ces enquêtes, Athéniens, qui ont soulevé contre moi tant de haines si amères et si redoutables ; c'est de ces haines que sont venues tant de calomnies, et cette renommée de sage que l'on m'a faite. Car ceux qui m'entendent s'imaginent toujours que je sais les choses sur lesquelles je démasque l'ignorance des autres... Mais il y a bien des chances, juges, pour que le dieu soit réellement sage, et que par cet oracle il veuille dire que la sagesse humaine n'est pas grand-chose, ou même qu'elle n'est rien du tout. Et s'il a nommé Socrate, c'est, semble-t-il, qu'il a pris mon nom uniquement à titre d'exemple, comme pour dire :

— Le plus sage d'entre vous, hommes, c'est celui qui, tel Socrate, a reconnu que sa sagesse n'est rien.

Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, je vais partout, enquêtant et questionnant, citoyens ou étrangers, tous ceux qui me paraissent être des sages. Et quand je découvre qu'ils ne le sont pas, je me fais le champion du dieu en leur démontrant qu'ils n'ont pas la sagesse. Ainsi occupé, je n'ai jamais eu le temps de m'intéresser d'une façon sérieuse aux affaires de la Cité ni aux miennes, et je vis dans une pauvreté extrême, étant au service du dieu.

DIX-SEPTIEME LECTURE

LETTRE A MENECEE

(extraits)

INTRODUCTION

Epicure n'a certes pas inventé la sagesse, mais c'est chez lui qu'on la trouve toute nue, sans aucun mélange de dogmes religieux, d'humanisme sentimental ou de préoccupations idéologiques — chimiquement pure, si l'on ose dire. Lorsqu'un individu de culture occidentale a fini de faire le tour des doctrines hindouistes, chinoises et japonaises, il est vraiment réconfortant pour lui de constater qu'en fin de compte l'essentiel de tout cela avait été dit par un Grec, dans un langage parfaitement accessible, dans les termes les plus clairs, et sans aucune affectation d'ésotérisme.

Nul besoin, ici, de croire en l'au-delà, aux réincarnations ni à la magie ; aucune nécessité de cultiver des états paranormaux ni d'épater son monde. Encore moins s'agit-il d'adopter des attitudes séraphiques, reconnaissantes ou extasiées. Edifier autrui ne sert à rien : la réussite et la récompense sont purement intérieures, et l'erreur porte en elle-même sa propre punition.

L'EVANGILE DU RIEN

La Lettre à Ménécée, dont voici les passages les plus éclairants, nous a été transmise par Diogène Laërce (Traduction R. Genaille, Editions Garnier).

TEXTE

Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à philosopher, et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour prendre soin de son âme. Celui qui dit qu'il n'est pas encore ou qu'il n'est plus temps de philosopher ressemble à celui qui dit qu'il n'est pas encore ou qu'il n'est plus temps d'atteindre le bonheur. On doit philosopher, et quand on est jeune, et quand on est vieux ; dans le second cas pour rajeunir au contact du bien, par le souvenir des jours passés, et dans le premier cas afin d'être, quoique jeune, aussi ferme qu'un vieillard devant l'avenir. Il faut donc étudier les moyens d'acquérir le bonheur, puisque, quand il est là, nous avons tout, et quand il n'est pas là, nous faisons tout pour l'avoir.

... Pense d'abord que le dieu est un être immortel et bienheureux, comme l'indique la notion commune de divinité, et ne lui attribue jamais aucun caractère qui contredise son immortalité et sa béatitude. Crois au contraire à tout ce qui peut lui confirmer ces caractères. Les dieux existent, c'est sûr, mais leur nature n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Celui qui nie les dieux de la foule n'est pas impie : l'impie, c'est celui qui attribue aux dieux les caractères que leur prête la foule.

... Habitue-toi en second lieu à penser que la mort n'est rien pour nous, puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation. Une connaissance exacte de ce fait nous permet de jouir de cette vie mortelle en évitant d'y ajouter l'idée d'une durée éternelle et en nous ôtant le regret de l'immortalité. Il n'y a rien de redoutable dans la vie pour qui a compris qu'il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre.

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

... C'est une sottise de s'affliger parce qu'on attend la mort, puisque, une fois venue, elle ne fait pas de mal. Ainsi donc le plus effroyable de tous les maux, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous vivons, elle n'existe pas ; et lorsqu'elle est là, c'est nous qui ne sommes plus. La mort n'existe donc, ni pour les vivants, ni pour les morts, puisque pour les uns elle n'est pas et que les autres ne sont plus.

Mais la foule, tantôt craint la mort comme le pire des maux, et tantôt la désire comme le terme des maux de la vie. Le sage, lui, ne craint pas la mort : la vie ne lui est pas un fardeau, et il ne croit pas non plus que ce soit un mal de ne plus exister. De même que ce n'est pas l'abondance des mets, mais leur qualité qui nous plaît, ainsi ce n'est pas la longueur de la vie, mais son charme qui nous plaît.

Ceux qui conseillent au jeune homme de bien vivre et au vieillard de bien mourir sont des naïfs, non seulement parce que la vie a du charme aussi pour le vieillard, mais parce que le souci de bien vivre et le souci de bien mourir ne font qu'un. Bien plus naïf encore celui qui prétend que ne pas naître est un bien, ou « une fois né, franchir au plus tôt les portes de l'Hadès ». Car si l'on dit cela sérieusement, pourquoi ne pas se suicider ? C'est une solution toujours facile, pour qui la désire si violemment. Et si l'on dit cela par plaisanterie, on se montre frivole, sur une question qui ne l'est pas.

Il faut en troisième lieu comprendre que, parmi les désirs, les uns sont naturels et les autres vains ; que parmi les désirs naturels, les uns sont nécessaires et les autres simplement naturels ; enfin que, parmi les désirs nécessaires, les uns sont nécessaires à la tranquillité du corps, et les autres à la vie elle-même.

... Puisque le plaisir est le premier des biens naturels, il s'ensuit que nous n'acceptons pas le premier plaisir venu, mais qu'en certains cas nous méprisons de nombreux plaisirs quand ils ont pour conséquence une peine plus grande. D'autre part il y a bien des souffrances que nous préférons aux plaisirs quand elles entraînent pour nous un plaisir plus grand. Tout plaisir qui s'accorde avec notre nature est un bien, mais tout plaisir n'est

pas nécessairement souhaitable. De même toute douleur est un mal, mais toute douleur n'est pas nécessairement à fuir.

... Ne dépendre que de soi est, à notre avis, un grand bien, mais cela ne veut pas dire qu'il faille toujours se contenter de peu. Simplement, quand l'abondance nous fait défaut, nous devons aussi pouvoir nous contenter de peu, convaincus que ceux-là jouissent le mieux de la richesse qui en ont le moins besoin, que ce qui est naturel s'obtient facilement, tandis que ce qui ne l'est pas s'obtient difficilement. Les mets les plus simples font autant de plaisir que la table la plus richement servie, en l'absence de la souffrance causée par le besoin ; du pain et de l'eau procurent le plaisir le plus vif quand on les mange après une longue privation.

L'habitude d'une vie simple et modeste est donc une bonne façon de soigner sa santé, et rend de plus l'homme courageux pour affronter les tâches qu'il lui faut remplir dans la vie. Elle lui permet, à l'occasion, de mieux apprécier une vie opulente, et l'affermir contre les revers de fortune. Donc, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent en défigurant notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de trouble moral. Car ce ne sont ni les beuveries et les banquets continuels, ni la fréquentation des mignons et des femmes, ni les poissons et les viandes qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres, un esprit qui recherche les causes légitimes de choix ou d'aversion, et rejette les opinions susceptibles d'apporter le trouble dans l'âme.

Le principe de tout cela, et en même temps le bien suprême, c'est la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est source de toutes les vertus. L'une et l'autre nous apprennent qu'on ne peut parvenir à la vie heureuse sans la prudence, l'honnêteté et la justice, et que prudence, honnêteté, justice ne s'obtiennent que par le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle est à son tour inséparable des vertus.

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Y a-t-il quelqu'un que tu puisses mettre au-dessus du sage ?
Le sage a sur les dieux des opinions pieuses. Il ne craint la mort à aucun moment, il estime qu'elle est la fin normale de la nature, que le bien suprême est facile à obtenir et à posséder, qu'il y a une limite à la durée des maux et à leur gravité.

Attache-toi donc à ces idées et à celles du même genre, chaque jour et chaque nuit, en y pensant à part toi, ou avec un ami semblable à toi. Tu ne seras jamais troublé, ni dans tes songes ni dans tes veilles, et tu vivras parmi les hommes comme un dieu. Car l'homme qui vit au milieu de biens immortels n'a plus rien de commun avec les mortels.

DIX-HUITIEME LECTURE

LE MALHEUR D'AIMER

INTRODUCTION

Lucrèce, que nous abordons maintenant, est le grand disciple latin d'Epicure. Toutefois, s'il partage sans réserves les idées de son maître, il est d'un tempérament tout opposé : c'est un poète, un passionné, un visionnaire, un apôtre. Il veut convaincre, convertir, il veut extirper la peur de la mort, la crainte des Immortels, l'espoir d'une autre vie. Sans être athée (car la doctrine épicurienne dédaigne de mettre en doute l'existence des dieux), c'est sans doute l'esprit le plus délibérément antireligieux de toute l'Antiquité. Rappelons, après tant d'autres, ce passage archicélebre (*De natura rerum*, livre V, vers 1197 à 1202) :

« La pitié, ce n'est pas se montrer à tout instant la tête voilée devant une pierre, ce n'est pas s'approcher de tous les autels, ce n'est pas se prosterner sur le sol, les paumes ouvertes, en face des statues divines, ce n'est pas arroser les autels du sang des animaux, ni ajouter les prières aux prières ; c'est bien plutôt être capable de

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

considérer toutes choses d'un cœur pacifié (sed imago pacata posse omnia mente tueri). »

Il faut lire en entier le prodigieux livre III, éloquent et fougueux paraphrase de la Lettre à Ménécée d'Epicure. Nous préférons toutefois donner ici un passage moins connu, mais d'une vie surprenante, qui se place vers la fin du livre IV. Le thème en est le suivant, également très répandu dans les écrits sapientiaux : la mise en garde contre l'amour.

Précisons cependant qu'il n'y a pas une once de bégueulerie ni de puritanisme chez Lucrèce. L'objet de sa méfiance n'est pas tant la sensualité que cette redoutable névrose que nous avons idéalisée sous le nom d'amour fou ou d'amour unique ; il va jusqu'à nous conseiller, quand nous sommes sur le point de nous laisser piéger par un beau visage, d'aller voir les putains, pour couper court au processus de « cristallisation ».

Remarquons également l'intuition remarquable avec laquelle notre poète, psychologue averti quoique matérialiste, relève tout ce qu'il y a d'ambivalent, d'inguerissable et de presque haineux dans la rage amoureuse.

La traduction est d'Henri Clouard (Editions Garnier).

TEXTE

Ces images d'amour sont à fuir, il faut repousser tout ce qui peut nourrir la passion ; il faut distraire notre esprit, il vaut mieux jeter la sève amassée en nous dans les premiers corps venus, plutôt que de la réserver à un seul par une passion exclusive qui nous réserve soucis et tourments. L'amour est un abcès qui, à le nourrir, s'avive et s'envenime ; c'est une frénésie que chaque jour accroit, et le mal s'aggrave si de nouvelles blessures ne font pas diversion à la première, si tu ne te confies pas, encore sanglant, aux soins de Vénus vagabonde, et n'imprimes pas un nouveau cours aux transports de ta passion.

En se gardant de l'amour, on ne se prive pas des plaisirs de Vénus ; au contraire, on les prend sans risquer d'en payer la

rançon. La volupté véritable et pure est le privilège des âmes raisonnables, et non des malheureux égarés. Car dans l'ivresse même de la possession l'ardeur amoureuse flotte, incertaine, et se trompe. Les amants ne savent de quoi jouir d'abord, par les yeux, par les mains. Ils étouffent à lui faire mal l'objet de leur désir, ils le blessent, ils impriment leurs dents sur des lèvres qu'ils meurtrissent de baisers. C'est que leur plaisir n'est pas pur : des aiguillons secrets les animent contre l'être, quel qu'il soit, qui a mis en eux cette frénésie. Mais Vénus tempère la souffrance au sein de la passion, et la douce volupté apaise la fureur de mordre.

Car l'amour espère que l'ardeur peut être éteinte par le corps qui l'a allumée : il n'en est rien, la nature s'y oppose. Voilà en effet le seul cas où, plus nous possédons, plus notre cœur brûle de désirs furieux. Nourriture, boisson s'incorporent à notre organisme, elles y prennent leur place déterminée, elles satisfont aisément le désir de boire et de manger. Mais un beau visage, un teint éclatant, ne livrent aux joies du corps que de vains simulacres, et le vent emporte bientôt l'espoir des malheureux. Ainsi, pendant le sommeil, un homme que la soif dévore, mais qui n'a pas d'eau pour en éteindre l'ardeur, s'élance vers des simulacres de sources, peine en vain, et demeure altéré au milieu même du torrent où il s' imagine boire. En amour aussi Vénus fait des amants les jouets des simulacres : ils ne peuvent rassasier leurs yeux du corps qu'ils contemplent, leurs mains n'ont pas le pouvoir de détacher une parcelle des membres délicats, et elles errent, incertaines, sur tout le corps.

Enfin, voici deux jeunes corps enlacés qui jouissent de leur jeunesse en fleur ; déjà ils pressentent les joies de la volupté, et Vénus va ensementer le champ de la jeune femme. Les amants se pressent avidement, mêlent leur salive et confondent leur souffle en entrechoquant leurs dents. Vains efforts, puisqu'aucun des deux ne peut rien détacher du corps de l'autre, non plus qu'y pénétrer et s'y fondre tout entier. Car tel est quelquefois le but de leur lutte, on le voit à la passion qu'ils mettent à serrer étroitement les liens de Vénus, quand tout l'être se pâme de volupté. Enfin, quand le désir concentré dans les veines a fait éruption, un court moment d'apaisement

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

succède à l'ardeur violente. Puis c'est un nouvel accès de rage, une nouvelle frénésie. Car savent-ils ce qu'ils désirent, ces insensés ? Ils ne peuvent trouver le remède capable de vaincre leur mal, ils souffrent d'une blessure secrète et inconnaissable.

Car ce n'est pas tout : les forces s'épuisent et succombent à la peine. Ce n'est pas tout encore : la vie de l'amant est vouée à l'esclavage. Il voit son bien fondre, s'en aller en tapis de Babylone, il néglige ses devoirs ; sa réputation s'altère et chancelle. Tout cela pour des parfums, pour de belles chaussures de Sicyone qui rient aux pieds d'une maîtresse, pour d'énormes émeraudes transparentes enchâssées dans de l'or ; pour de la pourpre sans cesse pressée, qui boit sans répit la sueur de Vénus. L'héritage des pères se convertit en bandeaux, en diadèmes, en robes, en tissus d'Alindes et de Céos. Tout s'en va en étoffes rares, en festins, en jeux ; ce ne sont que coupes pleines, parfums, couronnes, guirlandes... Mais à quoi bon tout cela ? De la source même du plaisir on ne sait quelle amertume jaillit, qui verse l'angoisse à l'amant jusque parmi les fleurs. Tantôt c'est la conscience qui inspire le remords d'une oisiveté trainée dans la débauche ; tantôt c'est un mot équivoque lâché par la maîtresse au moment du départ, qui s'enfonce dans le cœur comme un feu qui le consumera ; tantôt encore c'est un jeu de regards qui fait soupçonner un rival, ou bien, sur le visage aimé, une trace de sourire.

Encore n'est-ce là que le triste spectacle d'un amour heureux ! Mais les maux d'un amour malheureux et sans espoir sont évidents, même aux aveugles ; ils sont innombrables. La sagesse veut donc qu'on se tienne sur ses gardes, comme je l'ai enseigné, pour échapper au piège. Car éviter les filets de l'amour est plus facile que d'en sortir une fois pris : et les nœuds puissants de Vénus tiennent bien leur proie.

DIX-NEUVIEME LECTURE

QUATRAINS D'OMAR KHAYYAM

INTRODUCTION

Avant de quitter l'épicurisme, je me permets de faire un saut dans le temps, pour citer quelques-uns des plus beaux quatrains du poète-mathématicien Omar Khayyam, dans la traduction de J.-B. et A.-L.-M. Nicolas (Editions Pierre Waleffe).

Contemporain des croisades et ami personnel du célèbre « Vieux de la montagne » (qui était le Yasser Arafat de l'époque), ce persan de culture musulmane est en effet l'épicurien le plus orthodoxe qui soit. Dans la mesure où il croit encore en Dieu, son Dieu est comme les dieux d'Epicure : inaltérablement heureux, et donc parfaitement indifférent aux misères comme aux péchés de la race humaine. Le mieux à faire est de l'imiter, de jouir avec prudence des agréments de cette vie, et surtout de ne pas se laisser attaquer le moral par des affaires qui ne nous concernent pas.

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

TEXTE

22 — Mon tour d'existence s'est écoulé en quelques jours. Il est passé comme passe le vent du désert. Aussi, jusqu'à mon dernier souffle, il y a deux jours dont je ne m'inquiéterai jamais, c'est le jour qui n'est pas encore et celui qui est passé.

38 — Qui croira jamais que celui qui a confectionné la coupe puisse songer à la détruire ? Toutes ces belles têtes, tous ces beaux bras, toutes ces mains charmantes, par quel amour ont-ils été créés ? Par quelle haine sont-ils détruits ?

129 — Au milieu de ce tourbillon du monde, empresse-toi de cueillir quelques fruits. Assieds-toi sur le trône de la gaité, et approche la coupe de tes lèvres. Dieu ne se soucie, ni de culte, ni de péché : jouis donc ici-bas de ce qui te fait plaisir.

157 — Ce monde n'a tiré aucun avantage de ma venue ici-bas. Sa gloire et sa dignité n'ont également rien gagné à mon départ. Mes deux oreilles n'ont jamais entendu dire à personne pourquoi l'on m'y a fait entrer, ni pourquoi l'on m'en fait sortir.

231 — Nous ne sommes ici-bas que des poupées dont la roue des cieux s'amuse, c'est une vérité, non une métaphore. Nous sommes en effet des figures sur l'échiquier des êtres, que nous quittons enfin pour entrer un à un dans la boîte du néant.

268 — Tu m'as formé d'eau et de terre : qu'y puis-je ? Cette laine ou cette soie, c'est toi qui l'as tissée, qu'y puis-je ? Le bien que je fais, le mal que je commets, c'est toi qui m'y as prédestiné, qu'y puis-je ?

334 — Oublie le jour qui a été retranché de ton existence ; ne t'inquiète pas de celui de demain, qui n'est pas encore venu ; ne te repose pas sur ce qui sera ou sur ce qui n'est plus ; vis un instant heureux et ne jette pas ainsi ta vie au vent.

336 — J'ai vu un homme qui vivait retiré dans un lieu aride. Il n'était ni hérétique ni musulman ; il avait ni richesse, ni

L'EVANGILE DU RIEN

religion, ni Dieu, ni vérité, ni loi, ni certitude. Qui, en ce monde ou dans l'autre, peut avoir un tel courage ?

363 - Ce ciel est comme une écuelle renversée sur nos têtes. Les hommes perspicaces y sont humiliés et sans force. Mais voyez l'amitié qui règne entre la coupe et le flacon. Ils sont lèvres contre lèvres, et entre eux coule le sang.

423 - Dans le monde, cette maison d'escamoteurs, inutile de compter sur un ami. Ecoute le conseil que je te donne et ne le répète à personne : supporte tes souffrances, n'y cherche aucun remède ; sois heureux dans tes chagrins, ne cherche pas à les faire partager.

431 - Je suis entré dans l'atelier d'un potier. J'y ai vu l'ouvrier auprès de sa roue, occupé à modeler des goulots et des anses de cruches, les uns de têtes de rois et les autres de pieds de mendiants.

444 - Parviendrais-tu à peupler la terre entière, que cette action ne vaudrait pas celle de réjouir une âme attristée. Mieux vaut pour toi faire ton esclave, par la douceur, d'un homme libre, que donner la liberté à mille esclaves.

VINGTIÈME LECTURE

LE MANUEL D'ÉPICTÈTE

(extraits)

INTRODUCTION

Les stoïciens furent, dit-on les ennemis des épicuriens. Cette inimitié-là me fait irrésistiblement penser à celle qui opposa jadis les partisans de Brahms aux partisans de Wagner. Je ne me sens pas tenu de choisir entre Wagner et Brahms et, sous prétexte que j'admire une des deux écoles, je ne vois pas pourquoi je devrais mépriser l'autre. Ce qui me frappe, au contraire, c'est ce qu'elles ont en commun.

Bien que rédigé en grec, le Manuel d'Épictète est une des expressions les plus parfaites du génie romain. C'est vraiment, comme son titre le suggère, le bréviaire du philosophe. Dédaigneux de toute espèce de verbiage, de toute métaphysique, de tout raisonnement abstrait, il s'attache à nous donner ce que Montherlant appellera plus tard les bonnes recettes : un ensemble de préceptes concrets, immédiatement utilisables, illustrés d'exemples frappants empruntés à la vie de tous les jours. Peu de livres, dans la littérature

L'EVANGILE DU RIEN

mondiale, donnent, autant que celui-ci, l'impression d'être universels. Ses conseils valent pour tous, pour toutes les races, pour tous les peuples, pour toutes les classes de la société, pour toutes les formes de vie... Les Martiens eux-mêmes, s'ils existaient, ne pourraient que faire leur profit de cette lecture...

Nous utilisons ici la traduction de Mario Meunier (Garnier, éditeur).

TEXTE

1 — Il y a deux sortes de choses : celles qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas...

3 — ... Si tu aimes une marmite, dis-toi : c'est une marmite que j'aime. Car si elle vient à se casser, tu n'en seras pas troublé. Si tu embrasses ton enfant ou ta femme, dis-toi que c'est un être humain que tu embrasses ; car, s'il meurt, tu n'en seras pas troublé.

5 — ... Accuser les autres de ses malheurs est le fait d'un ignorant ; s'en prendre à soi-même est d'un homme qui commence à s'instruire ; n'en accuser ni un autre ni soi-même est d'un homme parfaitement instruit.

6 — ... Si un cheval se vantait en disant : « Je suis beau ! » ce serait supportable. Mais toi, lorsque tu dis en te vantant : « J'ai un beau cheval ! » sache que tu te prévaux d'un avantage qui est à ton cheval...

7 — Au cours d'une traversée, si le navire a fait relâche et si tu vas puiser de l'eau, tu peux, en route, accessoirement, ramasser un coquillage ou un oignon. Mais il faut que ta pensée reste tendue vers le navire, que ton visage y soit sans cesse tourné, pour le cas où le pilote t'appellerait. Et s'il t'appelle, tu dois tout laisser là, afin de ne pas être attaché et jeté comme un mouton. Il en est de même aussi dans la vie. Si en effet, au lieu d'un coquillage ou d'un oignon, une femme ou un enfant te sont donnés, rien ne s'y oppose. Mais si le pilote t'appelle,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

cours au navire, laisse tout et ne te détourne pas. Et si tu es vieux, ne t'écarte pas trop du navire, de peur de manquer à l'appel.

8 — Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu le veux. Mais veuille que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu seras heureux.

11 — Ne dis jamais de quoi que ce soit : « Je l'ai perdu ! » mais : « Je l'ai rendu. » Ton enfant est mort ? il est rendu. Ta femme est morte ? elle est rendue. Mon bien m'a été volé ? Eh bien, il est rendu aussi. « Mais mon voleur est un bandit ! » Mais que t'importe au moyen de qui celui qui te l'avait donné te le reprend ? Tant qu'il te le laisse, jouis-en comme d'un bien étranger, comme les passants d'une hôtellerie.

12 — Si tu veux progresser, rejette de telles réflexions : « Si je néglige mes biens, je n'aurai plus de quoi vivre. Si je ne châtie pas mon esclave, il deviendra vicieux. » Mieux vaut mourir de faim, exempt de peine et de crainte, que vivre dans l'abondance avec le trouble dans l'âme. Mieux vaut aussi que ton esclave soit vicieux, que toi malheureux.

14 — Le maître d'un homme, c'est celui qui a puissance sur ce que veut ou ne veut pas cet homme, qui peut le lui donner ou le lui ôter. Que celui donc qui veut être libre n'ait ni attrait ni répulsion pour rien de ce qui dépend des autres. Sinon, il sera forcément malheureux.

17 — Souviens-toi que tu es comme un acteur dans un rôle que l'auteur a voulu te donner : court s'il l'a voulu court, long s'il l'a voulu long. S'il veut que tu joues le rôle d'un mendiant, joue-le encore convenablement. Fais de même pour un rôle de boiteux, de magistrat, de simple particulier. Car il dépend de toi de bien jouer le personnage ; mais il appartient à un autre de le choisir.

24 — « Mais ma patrie, dira quelqu'un, autant qu'il dépend de moi, je ne lui viendrai pas en aide ? — Elle ne te devra ni portiques ni bains. Et qu'est-ce que cela ? Ce ne sont pas les forgerons qui lui donnent des chaussures, ni les cordonniers des armes ; suffit que chacun fasse son travail. Mais si tu lui

L'EVANGILE DU RIEN

fournissais un citoyen modeste et honnête de plus, ne lui rendrais-tu pas service ? — Si. — Eh bien alors, toi non plus tu ne lui seras pas inutile. — Mais quelle place aurai-je donc dans l'Etat ? — Celle que tu peux avoir en te gardant modeste et honnête. Mais si, pour aider ta patrie, tu perds ces qualités, de quoi lui serviras-tu, une fois devenu impudent et déloyal ? »

25 — ... Combien se vendent les laitues ? Mettons que ce soit une obole. Quelqu'un donc verse son obole et emporte les laitues. Toi, tu n'as rien versé, ni rien emporté. Ne t'imagines pas avoir moins que cet acheteur. Car s'il a les laitues, tu as, toi, l'obole que tu n'as pas donnée.

De même ici. Untel ne t'a pas invité à un repas ? C'est que tu ne lui as pas donné le prix qu'il le vend. Il le vend contre des compliments, il le vend contre des prévenances. Paye ce prix, si tu le trouves avantageux. Mais si tu veux à la fois ne rien payer et recevoir, tu es un glouton et un sot.

N'as-tu rien à la place du repas ? Tu as de ne point avoir loué celui que tu ne voulais pas, et de ne pas avoir essuyé les insolences des portiers.

26 — ... Quand l'esclave d'un voisin casse une coupe, nous sommes aussitôt prêts à dire : « Ce sont des choses qui arrivent ! » Sache donc, lorsque ta coupe sera cassée, que tu devras être tel que tu étais, quand fut cassée celle d'un autre...

28 — Si quelqu'un livrait son corps au premier venu, tu serais indigné. Mais toi, quand tu livres ton âme au premier venu pour qu'il la trouble et la bouleverse s'il t'injurie, n'as-tu pas honte de cela ?

37 — Si tu prends un rôle au-dessus de tes forces, non seulement tu y fais pauvre figure, mais tu abandonnes celui que tu aurais pu remplir.

42 — ... Si quelqu'un tient pour fausse une proposition qui est vraie, ce n'est pas la proposition qui souffre, mais celui qui s'est trompé.

43 — Toute chose a deux anses : l'une par où on peut la porter, l'autre par où on ne peut pas. Si ton frère a des torts, ne prends pas la chose de ce côté : ce serait l'anse par où l'on ne

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

peut rien porter. Prends-la plutôt de l'autre, en te rappelant qu'il est ton frère, qu'il a été nourri avec toi, et tu la prendras par où l'on peut la porter.

44 — De tels raisonnements ne sont pas cohérents : Je suis plus riche que toi, donc je te suis supérieur ; je suis plus éloquent que toi, donc je te suis supérieur... Mais ceux-ci sont cohérents : je suis plus riche que toi, donc ma richesse est supérieure à la tienne ; je suis plus éloquent que toi, donc mon élocution est supérieure à la tienne... Mais tu n'es, par toi-même, ni richesse, ni éloquence.

46 — Ne te dis jamais philosophe, et garde-toi le plus souvent de parler de maximes à des gens vulgaires. Fais plutôt ce que prescrivent ces maximes. Ainsi, dans un banquet, ne dit pas comment il faut manger, mais mange comme il faut...

Si, entre gens vulgaires, la conversation tombe sur quelque maxime, garde le plus souvent le silence. Tu cours grand risque, en effet, de vomir tout de suite ce que tu n'as pas digéré. Et si quelqu'un te dit : « Tu ne sais rien ! » et que tu n'est pas mordu par ce propos, saches que tu commences à devenir philosophe. Ce n'est pas en vomissant devant le berger l'herbe qu'elles ont avalée que les brebis lui montrent combien elles ont mangé ; c'est, une fois qu'elles ont digéré leur pâture, en donnant de la laine et du lait. Ainsi toi, ne fais pas étalage de maximes devant les gens vulgaires, mais montre-leur les effets de ce que tu as digéré.

48 — Conduite et caractère de l'homme vulgaire : il n'attend jamais de lui-même profit ou dommage, mais toujours des choses extérieures. Conduite et caractère du philosophe : il n'attend tout profit et tout dommage que de lui-même...

52 — La première et la plus importante partie de la philosophie est de mettre les maximes en pratique, par exemple, qu'il ne faut pas mentir. La seconde est de démontrer ces maximes, par exemple : d'où vient qu'il ne faut pas mentir ? La troisième est celle qui confirme et explique ces démonstrations, par exemple : d'où vient que c'est une démonstration ? Qu'est-ce qu'une démonstration, une conséquence, une opposition, le vrai, le faux ?

L'EVANGILE DU RIEN

Ainsi donc la troisième partie est nécessaire à cause de la seconde, et la seconde à cause de la première. Mais la plus nécessaire, celle sur laquelle il faut s'appuyer, c'est la première. Nous, nous agissons à l'inverse. Nous nous attardons sur la troisième partie, tout notre soin est pour elle, et nous négligeons complètement la première. Nous mentons en fait, mais nous sommes prêts à démontrer qu'il ne faut pas mentir.

53 — « Anytos et Mélitos peuvent me tuer, mais non me nuire. » (SOCRATE.)

VINGT ET UNIEME LECTURE

INSTRUCTIONS SPIRITUELLES

INTRODUCTION

Maître Eckhart (1260-1328) était un dominicain, donc, en principe, un catholique romain, se réclamant d'une doctrine du salut, d'un dogme, d'une Eglise et d'un ensemble de rites. Sa présence dans un recueil consacré aux doctrines du néant peut paraître quelque peu surprenante. Il suffit cependant de lire avec attention les extraits qui suivent pour comprendre que ce mystique allemand fait en réalité partie de notre famille, et non de celle des dévôts ou des croyants, qui cherchent leur salut dans la Foi ou dans les œuvres...

Son idée de base, très simple, est celle-ci : la seule voie qui mène à Dieu est celle du renoncement absolu, de l'acceptation et de l'obéissance. L'ennemi à vaincre, c'est le désir, c'est l'exigence ou la préférence personnelle. Vouloir quelque chose pour soi, c'est refuser Dieu. Même vouloir Dieu, c'est refuser Dieu... Il est bien évident que le Dieu en question ressemble comme un frère au Tao de Lao-Tseu, au Nirvana des bouddhistes, à l'ataraxie des stoïciens, et qu'il

L'EVANGILE DU RIEN

n'a rien de commun avec le Père abusif, névrosé, tyrannique et vaniteux dont nous parle la Sainte Ecriture...

Violemment attaqué, de son vivant, par les franciscains, qui voulaient le faire brûler vif, défendu par les dominicains ses frères, condamné en fin de compte pour hérésie, mais après sa mort, Maître Eckhart est resté ignoré durant toute l'époque classique. C'est au XIX^e siècle seulement qu'on redécouvre ses traités et ses sermons en allemand — son œuvre théologique, rédigée en latin, ayant, elle, pratiquement disparu. Schopenhauer fait son éloge. Les nazis le considèrent, avec raison, comme un des plus grands penseurs nationaux. Enfin le professeur Suzuki, propagateur en Occident du bouddhisme Zen, n'hésite pas à le comparer aux plus grands maîtres chinois et japonais de cette doctrine.

On a douté que les Instructions spirituelles soient de lui, parce qu'elles sont moins brillantes, moins ingénieuses, moins originales que ses autres traités. Nous pourrions cependant constater que les pages qui suivent n'ont rien à envier, pour la force et la profondeur, aux plus hautes productions de la sagesse universelle, toutes cultures comprises.

Nous empruntons ces extraits à la traduction de Jeanne Ancelet-Hustache, publiée par les Editions du Seuil.

TEXTE

1. — ... Quand l'homme sort de lui-même dans l'obéissance et se renonce, Dieu est contraint de pénétrer en lui, car si cet homme ne veut rien pour lui-même, Dieu doit vouloir pour cet homme de la même manière que pour lui-même. Lorsque je me suis dépouillé de ma volonté pour me remettre dans la main de mon supérieur et que je ne veux rien pour moi-même, il faut que Dieu veuille pour moi, et s'il me néglige en cela, il se néglige lui-même...

... Dans la véritable obéissance, on ne doit pas trouver : je veux telle et telle chose, ceci ou cela, mais un total renoncement à ce qui t'est propre. Et c'est pourquoi la meilleure prière que puisse faire l'homme ne doit pas être : « Donne-moi cette vertu

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

ou cette manière d'être », ou encore : « Seigneur, donne-toi à moi, ou donne-moi la vie éternelle », mais bien : « Seigneur, donne-moi seulement ce que tu veux et fais, Seigneur, ce que tu veux, et de la manière que tu veux. » Cette prière surpasse l'autre autant que le ciel domine la terre. Et si l'on prie ainsi, on a bien prié.

2 — Qu'est-ce qu'un esprit renoncé ? Un esprit renoncé est celui qui n'est troublé par rien, ni lié à rien, qui n'a lié son bien suprême à aucun mode, qui ne considère en quoi que ce soit ce qui est sien, qui est complètement plongé dans la très chère volonté divine et sorti de lui-même...

3 — Les hommes disent : « Ah ! Seigneur, je voudrais être en aussi bons rapports avec Dieu et avoir autant de piété et être en paix avec Dieu comme d'autres gens le sont, et je voudrais qu'il en soit ainsi de moi, ou que je sois aussi pauvre. » Ou bien : « Je ne serai pas satisfait à moins d'être là ou là et de faire ceci ou cela, il me faut vivre à l'étranger, ou dans un ermitage, ou dans un cloître. »

En vérité tout cela est toi-même et absolument rien d'autre. C'est ta volonté propre, même si tu ne le sais pas ou ne le crois pas : jamais un mécontentement ne s'élève en toi qui ne vienne de ta volonté propre, qu'on le remarque ou non. Quand nous pensons que l'homme doit fuir ces choses-ci et chercher celles-là, ces biens et ces gens et ces manières d'être, cette foule ou ces œuvres, ce n'est pas pour cela que ce mode d'être ou ces choses t'entravent : c'est toi-même qui t'entraves dans les choses, car tu ne te comportes pas en ces choses comme il convient.

C'est pourquoi commence par toi-même et abandonne-toi. En vérité, à moins que tu ne te fuies d'abord toi-même, partout où tu fuiras, tu trouveras des entraves et de l'inquiétude, où que ce soit. Les gens qui cherchent la paix dans les choses extérieures, lieux ou modes, ou gens ou œuvres, ou les pays lointains, ou la pauvreté, ou l'abaissement, si grand que ce soit ou quoi que ce soit, tout cela n'est pourtant rien et ne leur donne pas la paix. Ils cherchent tout à fait mal, ceux qui cherchent ainsi : plus ils s'éloignent, moins ils trouvent ce qu'ils cherchent. Ils vont comme celui qui a perdu sa route : plus il

L'EVANGILE DU RIEN

s'éloigne, plus il s'égare. Alors, que doit-il faire ? Il doit d'abord s'abandonner lui-même, ainsi il aura abandonné toutes choses. En vérité, si un homme abandonnait un royaume et le monde entier et qu'il se garde lui-même, il n'aurait rien abandonné. Oui, et si un homme s'abandonnait lui-même, quoi qu'il garde, richesse, ou honneurs, ou quoi que ce soit, il aurait abandonné toutes choses...

4 - Les gens ne devraient pas tant penser à ce qu'ils font, ils devraient penser à ce qu'ils sont. Si les gens étaient bons ainsi que leur manière d'être, leurs œuvres pourraient vivement rayonner. Si tu es juste, tes œuvres aussi sont justes. Ne pense pas que la sainteté se fonde sur les actes, on doit fonder la sainteté sur l'être, car ce ne sont pas les œuvres qui sanctifient, c'est nous qui devons sanctifier les œuvres. Si saintes que soient les œuvres, elles ne nous sanctifient absolument pas en tant qu'œuvres, mais dans la mesure où sont saints notre être et notre nature ; dans cette mesure nous sanctifions toutes nos œuvres, que ce soit manger, dormir, veiller ou autre chose...

5 - Oui, en vérité, tu pourrais, dans une telle disposition d'esprit, marcher sur une pierre, ce serait une œuvre plus divine que si tu pensais à toi-même en recevant le corps de Notre-Seigneur et que ton intention soit moins détachée de toi. A celui qui s'est attaché à Dieu, Dieu et toutes les vertus s'attachent. Et ce que tu cherchais auparavant te cherche maintenant ; et ce que tu poursuivais auparavant te poursuit maintenant, et ce que tu voulais fuir auparavant te fuit maintenant...

6 - Celui qui est tel qu'il doit être, en vérité, se trouve bien en tous lieux et avec tous les autres. Mais celui qui n'est pas tel qu'il doit être ne se trouve bien en aucun lieu et parmi les autres. Mais celui qui est tel qu'il doit être a Dieu près de lui en vérité, et celui qui possède Dieu en vérité le possède en tous lieux, dans la rue et avec n'importe qui aussi bien qu'à l'église, dans la solitude ou dans sa cellule. S'il le possède véritablement, et lui seulement, nul ne peut lui être un obstacle...

10 - Je l'ai déjà dit bien des fois : si quelqu'un était dans un ravissement comme saint Paul et savait qu'un malade

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

attends qu'il lui porte un peu de soupe, je tiendrais pour bien préférable que, par amour, tu sortes de ton ravissement et serves le nécessaire dans un plus grand amour...

11 — Beaucoup de gens disent : « Nous avons la bonne volonté. » Mais ils n'ont pas la volonté de Dieu, ils veulent avoir leur volonté, et veulent enseigner à Notre-Seigneur qu'il doit agir de telle ou telle façon. Ce n'est pas là une bonne volonté...

12 — ... celui qui aurait pleinement accordé sa volonté à celle de Dieu ne devrait pas vouloir que le péché dans lequel il est tombé n'ait pas eu lieu, non pas certes parce qu'il était contre Dieu, mais dans la mesure où tu es par là obligé à plus d'amour, où tu es abaissé et humilié...

Quand l'homme se relève complètement de ses péchés et s'en détourne absolument, le Dieu fidèle fait comme si l'homme n'était jamais tombé dans le péché, et il ne veut pas un seul instant lui tenir rigueur de tous ses péchés. En eût-il commis autant que tous les hommes en ont jamais commis, Dieu ne lui en tiendrait pas rigueur. Il pourrait avoir avec cet homme toute l'intimité qu'il a jamais eue avec une créature. Quand il le trouve maintenant dans une autre disposition, il ne considère pas ce que cet homme a été auparavant. Dieu est le Dieu du présent. Tel il te trouve, tel il te prend et t'accueille, non pas ce que tu as été, mais ce que tu es maintenant...

16 — ... car l'homme est trop avide à qui Dieu ne suffit pas...

17 — L'homme ne doit aucunement se croire jamais loin de Dieu, ni à cause d'une faute ou d'une faiblesse, ni à cause de quoi que ce soit. Et même si tes grandes fautes t'avaient chassé si loin que tu ne puisses te considérer comme proche de Dieu, tu dois cependant admettre qu'il est près de toi. Car c'est un grand préjudice pour l'homme de se croire loin de Dieu ; que l'homme chemine loin ou près, Dieu n'est jamais loin ; il reste constamment proche et, s'il ne peut rester à l'intérieur, il ne va pas plus loin que devant la porte...

... Car Dieu n'a attaché le salut des hommes à aucune manière d'être particulière. Ce qui est propre à l'une n'est pas propre à l'autre ; Dieu a donné à toutes les bonnes manières

L'EVANGILE DU RIEN

d'être le pouvoir de réalisation qui n'est refusé à aucune. Car un bien n'est pas opposé à l'autre...

23 — ... Nous devons posséder toutes choses comme si elles nous étaient prêtées, non données, sans aucune propriété : corps ou âme, sens, facultés, biens extérieurs, honneurs, amis, parents, maisons et terres, et toutes choses...

... Car dans la mesure où tu es en Dieu, tu es en paix. Dans la mesure où tu es loin de Dieu, tu n'es pas en paix. Ce qui n'est qu'en Dieu a la paix. Autant en Dieu, autant en paix...

VINGT-DEUXIEME LECTURE

HASSIDIM ET SOUFIS

INTRODUCTION

Nous avons vu, par l'exemple de Maître Eckhart, que même une religion révélée, dogmatique, pouvait nourrir en son sein des mystiques négatifs, capables de dépasser le dogme et la morale, et d'entretenir avec « Dieu » des rapports qui sont, en réalité, ceux du Sage avec le Cosmos.

Ce qui est vrai du christianisme est aussi vrai du judaïsme et de l'islam, et c'est volontairement que je traite ici, dans le même chapitre, de ces deux religions, en vérité très proches l'une de l'autre.

Partant de la Thora, qui est certainement le livre le moins « spirituel » du monde, et du Koran, qui fait de la croyance en Dieu et au Prophète la première condition du salut, ce qui exclut en principe toute mystique et toute sagesse, il s'est trouvé des juifs et des musulmans qui ont réinventé, par leur méditation propre, la voie des Sages de toujours, et qui en ont parlé d'une manière singulièrement audacieuse, et profondément émouvante. Ce sont les Hassidim (les

L'EVANGILE DU RIEN

Justes) chez les juifs, et les Soufis (les habillés de laine) chez les musulmans.

Inutile d'ajouter que ces individus d'élite ont été accusés de toutes les turpitudes, calomniés, rejetés, haïs, parfois même sauvagement persécutés par leurs chefs religieux respectifs.

TEXTE

1 — SENTENCES DES HASSIDIM

Les rabbins empêcheront le Messie de venir !

L'homme qui se regarde ne peut que s'attrister. Mais s'il regarde en dehors de lui, il connaîtra la joie.

Dieu est l'ombre de l'homme : tel l'homme, tel son Dieu.

La tristesse est une faute.

Je désire ce que j'ai reçu.

Seigneur, je suis indigne de pleurer ou de prier devant toi. Alors je vais siffler pour toi.

Seigneur, sans mes péchés, que ferais-tu de ton pardon ?

Je préfère l'impie qui sait qu'il est impie au juste qui sait qu'il est juste.

Je renonce à mes biens. Celui qui me volera ne commettra pas de péché.

— Pourquoi remercier Dieu de ce qu'il vous envoie, puisque vous êtes pauvre ?

— C'est que j'ai besoin de la pauvreté.

Chaque homme doit sortir chaque jour du pays d'Egypte.

Il ne faut pas que le Messie vienne chez nous. C'est à nous d'aller à lui.

Il suffisait de dix justes pour sauver Sodome. Mais un sage ne saurait éclairer dix imbéciles. Ce sont eux, au contraire, qui feront de lui un onzième imbécile...

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Il était une fois un pays, qui était à lui tout seul tous les pays du monde ; dans ce pays, une ville, qui était à elle seule toutes les villes ; dans cette ville, une maison, qui était toutes les maisons ; et dans cette maison, un homme, qui était à lui seul tous les hommes de toutes les maisons de toutes les villes de tous les pays. Et cet homme riait, riait...

2 - SENTENCES DES SOUFIS

Agissez pour ce monde comme si vous deviez vivre mille ans, et pour l'autre monde comme si vous deviez mourir demain.

Dieu dit : « Ma terre ni mon ciel ne peuvent me contenir, mais le cœur du croyant me contient. »

Dieu dit : « Lorsque j'aime mon serviteur, je suis l'ouïe par laquelle il entend, la vue par laquelle il voit, la langue avec laquelle il parle, la main avec laquelle il prend, le pied avec lequel il marche. »

J'ai dit à mon Seigneur : « Qui es-tu ? » Il m'a répondu : « Toi. »

Je suis entré en me laissant dehors.

Dieu dit : « Qui entre dans ma forteresse est à l'abri de ma colère. Qui me demande protection contre moi devient mon protégé. »

Chaque matin, Satan me dit : « Que mangeras-tu ? De quoi te vêtiras-tu ? Où logeras-tu ? » Et je lui réponds : « Je mangerai la mort, je revêtirai mon linceul, j'habiterai la tombe. »

Ne dis pas « demain » ou « après-demain », car ceux qui ont péri ont péri justement parce qu'ils espéraient toujours.

Que le désespoir te suffise, c'est le plus grand de tous les biens.

Fais ton jeûne de ce monde, ton déjeuner de la mort, et fuis les hommes comme des bêtes sauvages.

L'EVANGILE DU RIEN

Dieu fait mourir l'homme à soi pour le faire vivre en Lui.

Etre content de son sort est un trésor inépuisable.

Quiconque se fie à Dieu, Dieu lui suffira.

Celui qui a perdu son chemin, celui-là a trouvé son chemin.

Donne le Paradis à qui tu veux.

Si je t'adore par crainte de l'Enfer, brûle-moi en Enfer. Si je t'adore pour gagner le Paradis, prive-moi du Paradis. Mais si je t'adore pour toi-même, ne me prive pas de toi.

Gloire à Moi ! Combien grande est Ma Majesté !

La plus grave des fautes, c'est celle qu'on prend pour un acte de vertu.

VINGT-TROISIEME LECTURE

QUATRE FABLES DE LA FONTAINE

INTRODUCTION

Les idées qui nous sont maintenant familières se retrouvent souvent chez les mystiques chrétiens de la contre-réforme, qu'ils soient orthodoxes et même canonisés, comme sainte Thérèse d'Avila ou saint Jean de la Croix, ou hérétiques et dissidents comme Fénelon ou Mme Guyon, l'auteur du Moyen court. Mais ces esprits, si remarquables soient-ils, n'en sont pas moins trop dépendants, soit du dogme chrétien, soit d'une conception trop humaine et trop sentimentale des rapports avec Dieu. Pour nous, ils ont choisi la voie de l'erreur, qui est aussi la voie de la facilité.

La sagesse, la vraie, nous la trouvons tout de même, à l'époque classique, et nous la trouvons, comme il fallait s'y attendre, chez un esprit fort : le fabuliste La Fontaine.

Dans l'introduction de son Anthologie vivante de la poésie du passé, le poète stalinien Paul Eluard éprouve le besoin d'exécuter notre auteur, en quelques phrases aussi insultantes que calomnieuses. Lui-même courtisan de Staline, il a le culot de reprocher à La Fontaine d'être un courtisan de Louis XIV, une sorte d'Eluard du Grand Siècle... Or La Fontaine est tout ce qu'on veut, sauf cela. Il est vrai qu'il n'est pas non plus assez bête pour faire un révolutionnaire... Pour quiconque sait lire, les quatre fables ci-après suffisent à révéler tout ce que « le bonhomme » recelait en lui de violence contenue, de mépris à peine dissimulé pour la société de son temps, depuis la Cour (dont la définition, dans Les obsèques de la lionne, évoque irrésistiblement la Chine de Mao-tse-Tung ou nos milieux de gauche) jusqu'au petit peuple, éternelle victime des querelles des grands, mais dont il dénonce également l'âpre cupidité, la soif de domination, la vanité stupide (Le rat et l'éléphant). Du haut en bas de l'échelle, chacun ne cherche qu'à profiter de toute situation qui lui permette d'abuser son prochain, ou d'abuser de lui.

Comme Swift, avec lequel il a des traits communs, La Fontaine échappe à la vulgarité par son amertume et son pessimisme. Il est à bon droit convaincu que jamais, quoi qu'on fasse, les dirigeants n'auront les mêmes intérêts que les dirigés ; que le pouvoir politique n'est qu'un mal nécessaire, et l'homme, en fin de compte, une assez vilaine bête. Conclusions pratiques : il ne faut pas faire envie (ce qui est dangereux), encore moins pitié (ce qui l'est encore plus) ; il vaut mieux, au total, être bon que méchant, mais ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est d'être faible : mieux vaut encore passer pour riche et vache que pour pauvre et poire.

Le « sage », d'après lui, se contente de peu. Il est sceptique, prudent, modeste et méfiant. Il évite d'attirer l'attention, et aspire à se faire oublier. Bienveillant sans illusions avec les petits, il redoute les grands. Il n'hésite pas, quand il le faut, à les payer de la fausse monnaie dont ils sont si friands : flatterie, mensonge, opportunisme, trahison. Pour lui-même, il cultive le détachement, l'indépendance, l'individualisme, les voluptés discrètes...

Telle est bien la morale du petit peuple, aujourd'hui comme toujours, et toute l'histoire en porte témoignage.

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

TEXTE

1 - LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ? Vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs ! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglement se va fourrer
Chez une autre belette, aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
« Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeant,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

L'EVANGILE DU RIEN

Le sage dit, selon les gens :
« Vive le roi ! vive la Ligue ! »

2 - LE VIEILLARD ET L'ANE

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
- Pourquoi ? répondit le paillard :
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
- Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
- Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois. »

3 - LES OBSEQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Et tout son antre en résonna :

Les lions n'ont point d'autre temples.

On entendit, à son exemple,

Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,

Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,

Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,

Tâchent au moins de le paraître :

Peuple caméléon, peuple singe du maître ;

On dirait qu'un esprit anime mille corps :

C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,

Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?

Cette mort le vengeait : la reine avait jadis

Etranglé sa femme et son fils.

Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire

Et soutint qu'il l'avait vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,

Est terrible, et surtout celle du roi lion ;

Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.

Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,

Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.

Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles : venez, loups,

Vengez la reine ; immolez tous

Ce traître à ses augustes mânes. »

Le cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs

Est passé ; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue ;

Et je l'ai d'abord reconnue.

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,

« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.

« Aux Champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,

« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

« J'y prends plaisir. » A peine on eut oui la chose,

L'EVANGILE DU RIEN

Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apo théose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

4 - LE RAT ET L'ELEPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois,
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

CEUX QUI S'ABSTIENNENT

D'un grain moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

QUATRIEME PARTIE

CEUX QUI LUTTENT

Le vent se lève... il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !

Paul VALÉRY, *Le cimetière marin*.

PREAMBULE

1 — *Limites et dangers de la sagesse*

Nous abordons maintenant ce que nous avons appelé les doctrines de l'engagement.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette nouvelle attitude ? Est-ce que la sagesse « négative » ne suffit pas ? Est-ce qu'elle ne résout pas tout ?

Hélas non, elle ne résout pas tout !

Entendons-nous, il ne s'agit pas de revenir sur ce qui a été dit : le monde est une absurdité, c'est incontestable ; la vie est un jeu de dupes, ce ne l'est pas moins ; j'ajouterai, pour ma part, et sans la moindre difficulté, que l'homme est une ordure et l'histoire une poubelle. Les suicidés ont toujours raison et les mystiques, les sages, ceux qui renoncent, n'ont pas tort en principe : leur raisonnement est juste, leurs doctrines ont un charme indéniable, et le mode de vie qu'ils recommandent serait parfaitement indiqué, si seulement l'on était sûr qu'ils y trouvent le bonheur.

Mais voilà : le trouvent-ils ?

Pour en juger, on ne peut se contenter du témoignage des nouveaux convertis. Oh ! ils sont édifiants, il n'y a rien à dire, pendant les premiers mois, les premières années de pratique ! Lors de la grande vogue du mouvement hippy, on en a vu, de ces jeunes non-violents, qui avaient tout lâché : parents, famille, travail régulier, vie sociale, pour vivre en communau-

tés, loin des villes et de la pollution, sans contraintes, dans la nature.... Leurs motifs étaient nobles, leur expérience intéressante, leur bonté véritable. Ils pourront se dire, en vieillissant, que leur jeunesse, à eux, aura été plus propre, plus estimable que bien d'autres. Et si tous n'étaient pas Tolstoï, il y avait un petit Tolstoï en chacun d'eux... Mais au bout de dix ans, que reste-t-il de ces fameuses communautés ? de ce fameux renoncement aux cadres sociaux établis ? de ce fameux mépris de l'éducation bourgeoise ? Fini, tout cela, éclaté, disparu ! Chacun s'est fait récupérer, réinsérer de plus ou moins bonne grâce, tantôt sous l'habit du petit-bourgeois, tantôt sous celui du paysan (mais celui-ci n'est pas plus « proche de la nature », ni plus pacifique, ni plus sage que le citadin), tantôt enfin sous l'uniforme du clochard, c'est-à-dire du parasite pur et simple, qu'on tolère par goût du folklore et qu'on laisse crever quand il n'amuse plus personne.

Il y a donc, dans l'attitude du renoncement, si sincère qu'elle soit, quelque chose qui cloche, quelque chose qui ne colle pas avec la vraie nature de l'homme. Et c'est là, en définitive, le seul critère qui compte vraiment. Si beau que soit le costume, il ne peut me servir à rien tant qu'il n'est pas à ma taille.

On oublie trop souvent que les philosophes de l'Antiquité se faisaient chasser à coups de pierres. Au Moyen Age, quoi qu'on en pense, les moines étaient cordialement méprisés, pour des raisons différentes, aussi bien par l'aristocratie féodale (voir les romans de *Guillaume d'Orange*) que par la bourgeoisie naissante. Dans un admirable roman, intitulé *The Blithedale romance* (en français *Valjoie*, aux éditions Gallimard), Nathaniel Hawthorne, déjà, nous raconte l'échec d'une communauté « naturiste » américaine, au siècle dernier. De tout temps les contemplatifs ont été accusés de désertion, d'égoïsme, de gloutonnerie et d'irresponsabilité par les gens vulgaires, et les meilleurs d'entre eux ont accepté ces moqueries, cette persécution, comme faisant partie de l'existence qu'ils s'étaient choisie. Il suffit de lire, pour s'en persuader, les *Fioretti* de saint François d'Assise... La question n'est donc pas à proprement parler morale, elle est psychologique : que la sagesse rende « heureux », c'est bien possible ; mais voulons-nous le bonheur ? Sommes-nous

CEUX QUI LUTTENT

faits pour nous contenter, même à ce prix, d'une vie diminuée, d'une sensibilité amortie, d'une émotivité réduite, d'une activité inhibée ? Le lâcher-prise universel, la non-dépendance intérieure, la parfaite satisfaction de son être propre, cela existe, c'est sûr, sans remords, sans regrets, sans aucune tentation de revenir en arrière : mais c'est seulement chez les drogués, chez les autistes, chez les schizophrènes. Les maisons de fous sont pleines de sages...

On me dira que je confonds plaisir et bonheur ; que le plaisir, tout compte fait, est infiniment plus sain et plus « spirituel » que le bonheur absolu. C'est vrai, mais alors il faut ajouter que le plaisir n'est jamais jouissance pure, n'est jamais uniquement passif. Il est le plus souvent la récompense d'une quête, d'une chasse, le résultat d'un effort d'appropriation, ce qui nous fait rentrer, presque fatalement, dans la règle de vie commune. Par-dessus tout, le vrai plaisir de vivre n'est pas de prendre, mais de donner, mais de créer. Seulement, pour donner, il faut avoir ; et pour créer il faut avoir appris à faire... et nous revoici dans le cercle vicieux des interdépendances.

Personnellement, je suis écrivain. Cela suppose, il est vrai, une certaine ascèse : je ne considère pas le succès immédiat comme un but, ni comme un critère ; j'ai accepté de vivre, pendant plusieurs dizaines d'années, sinon dans la misère, du moins dans une certaine pauvreté ; je me refuse à certaines distractions trop chères, à des visites ou à des sorties trop fréquentes qui me feraient perdre mon temps... Et pourtant je suis tout le contraire d'un sage, puisque je fais dépendre ma satisfaction d'un certain nombre de choses qui, à coup sûr, me sont extérieures : possibilité de mûrir mes œuvres et de les écrire, travail « alimentaire » à mi-temps qui me laisse des demi-journées libres, existence d'un éditeur (ma bénédiction sur toi, Dimitri !) qui n'est pas un obsédé de la rentabilité immédiate, d'un circuit de diffusion efficace, et de lecteurs assez nombreux, pourvus de la curiosité, de la bienveillance, des loisirs et de l'argent nécessaires pour me lire... Je ne suis pas « heureux », on s'en doute. Je suis toujours en train de râler contre le mercantilisme des uns, l'indifférence des autres, les retards des imprimeurs, la malveillance ou les silences calculés

L'EVANGILE DU RIEN

de la critique... Mais en fait, ce que je veux, c'est continuer ainsi, continuer d'écrire, de publier, d'attendre après les uns, les autres, et de râler toujours. Si l'on venait m'offrir l'ataraxie gratuite et perpétuelle, la présence de Dieu en pilules, le Nirvana sur un plateau, je refuserais, bien sûr — et cela, tout en sachant fort bien que, d'ici vingt mille ans, ce qui est une bagatelle, ce que je fais, ce que je dis, ce que j'écris n'aura plus le moindre sens !

On se plaint de l'ambition, et des tourments qu'elle cause. Mais la pire misère, c'est de manquer d'ambition. Mieux vaut encore souffrir du fait des autres, parce qu'on veut quelque chose, que de crever d'ennui dans l'indifférence universelle, parce qu'on n'a envie de rien.

2 — *Le Chinois de Jules Verne*

Jules Verne est considéré, à juste titre, comme un des pères de la science-fiction. Il faut cependant remarquer que les romans d'anticipation ne sont pas très nombreux dans son œuvre : une quinzaine, je pense, même en comptant les moins connus. Tout le reste consiste en romans de voyages et d'aventures, parfois enrichis d'éléments symboliques, poétiques, politiques, philosophiques et humoristiques.

Un de ces romans nous intéresse tout particulièrement par son contenu philosophique et son humour. Il s'agit des *Tribulations d'un Chinois en Chine*.

En voici le sujet :

Kin-Fo est un jeune Chinois, d'une famille très riche, qui a tout, comme on dit, pour être heureux, et qui vit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans cet état de non-désir et d'impassibilité permanente que les mystiques et les sages de tous les temps recherchent avec tant d'efforts... Le résultat, c'est qu'il s'ennuie à mourir, et qu'il désire se suicider. Il commence par souscrire, au bénéfice de sa charmante fiancée, une assurance sur la vie, auprès d'une compagnie américaine très à la page, qui, moyennant une prime assez forte, accepte de couvrir même le risque de mort volontaire. Cela fait, il rentre chez lui,

prend une pipe d'opium empoisonné — mais, au moment de l'allumer, il la rejette loin de lui : même la mort lui est indifférente, et il voudrait tout de même, ne fût-ce qu'une fois dans toute son existence, éprouver une petite émotion !

Alors, il va trouver son ami, le philosophe Wang, qui est peut-être un ancien tueur du mouvement Tai-Ping, et lui tient ce langage :

— Je te demande, comme un vrai service, de me tuer, comme tu voudras, quand tu voudras, et sans me prévenir, afin que j'en aie la surprise !

Le philosophe accepte et, à dater de ce jour, notre jeune homme blasé reprend quelque intérêt à l'existence. Il épie son futur assassin, essaie de deviner le jour et la manière dont il le fera mourir... Et lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne veut plus mourir du tout, il va le retrouver pour annuler son ordre... mais Wang a disparu !

Kin-Fo, dès lors, n'a plus qu'une chose à faire : partir à sa recherche, le pister à travers tout le Céleste Empire, bref, lui courir après avec la crainte perpétuelle de lui tomber entre les mains, si l'autre juge bon de le tuer sans se faire reconnaître. Poursuivre et fuir en même temps le même homme, telle est la tâche de notre héros... Ajoutons qu'il se fait escorter, dans cette expédition, par deux agents de la compagnie d'assurances américaine. Ceux-ci lui servent de gardes du corps, se dévouent sans compter, sont prêts à se faire hacher pour lui sans l'ombre d'une hésitation, jusqu'au jour — ou plutôt jusqu'au soir — où le contrat expire, et alors ils le laissent froidement tomber, l'abandonnent sans remords au beau milieu d'une contrée déserte, infestée de brigands féroces...

Bien entendu, tout finit bien, le philosophe n'ayant voulu que donner une leçon à son jeune élève. Après toutes ces émotions, celui-ci se marie avec sa charmante promise et coule désormais des jours heureux, en épicurien véritable, c'est-à-dire en appréciant à leur valeur tous les agréments de la vie. Il faut aller en Chine pour voir cela ! conclut perfidement notre misogyne auteur.

On le voit, ce petit chef-d'œuvre est plein de sens, et ce n'est sûrement pas par hasard que son action se passe en Chine. Ce

L'EVANGILE DU RIEN

pays, nous le verrons, est une terre classique de la sagesse « active ».

3 - *Faire comme si*

Il nous faut donc trouver une formule qui concilie l'hygiène mentale d'un Epicure avec le besoin de réalisation qui fait partie de la nature humaine.

Les textes que nous présentons dans cette dernière partie ont le mérite de poser la question et, je le prétends, de la résoudre. L'abstention pure et simple, la non-activité complète seraient peut-être la bonne solution dans un monde immobile. Mais le monde n'est pas immobile. L'homme, de son côté, est un animal actif qui, même s'il ne bouge pas, transforme tout autour de lui, et se transforme. Dès lors nous arrivons à cette conclusion, aussi paradoxale en apparence que logique en réalité : le « sage », le vrai sage, ne diffère en rien, vu de l'extérieur, de Monsieur Tout-le-monde. Intelligent ou bête, célèbre ou obscur, il va, il vient, il travaille comme les autres, il se marie, élève des enfants ou, au contraire, reste célibataire, se consacre à une tâche, ou à plusieurs, réussit ou échoue, revient à la charge, recommence, aboutit ou succombe — en fin de compte il succombe toujours...

Où est la différence ? La différence est intérieure. Le sage est un monsieur qui ne se fait pas de cinéma, qui joue le jeu de la vie sans se dissimuler le vide de la vie, qui se résigne par avance à sa propre mort, à celle de son œuvre et à celle de l'univers. D'où la légitimité de formules telles que : la paix dans la guerre — service inutile — le combat sans la foi.

L'hédonisme d'Epicure, les recettes d'Epictète et l'obéissance de Maître Eckhart ne sont pas à proprement parler dépassés : nous les retrouverons chez Lao-Tseu, chez Marc Aurèle, chez Kipling, mais intégrés à la vie active, à l'existence réelle, vécue, quotidienne, professionnelle, familiale, politique ou autre, suivant la vocation de chacun.

Eh quoi, ce n'est que ça, la sagesse ? Eh oui ! Et la mystique, alors ce n'est pas plus compliqué ? Eh non ! La sagesse, la

CEUX QUI LUTTENT

mystique véritables, ce n'est rien d'autre que cela. Tout ce qu'on y ajoute, qu'il s'agisse de miracles, d'occultismes ou de mystère, n'est que vanité.

On me dira que l'Evangile du Rien débouche, en fin de compte, sur des doctrines assez peu rassurantes, comme le fascisme, le communisme... Qu'y puis-je ? Les sages n'ont jamais prétendu qu'ils avaient le pouvoir de changer l'univers. L'homme n'est pas « gentil », l'histoire n'est pas « gentille », mais nous en sommes pourtant, de cette race et de ce monde !

Maintenant, pour ceux qui le désirent, il y a des partis politiques qui se feront une joie de les organiser pour la transformation de la société humaine — tout en se gardant bien, par prudence, de préciser en quoi consistera cette transformation.

VINGT-QUATRIÈME LECTURE

KRISHNA LE DEVORANT

INTRODUCTION

Contrairement à ce que croient nos bons socialistes et nos bons radicaux, l'hindouisme n'est pas « non violent ». La non-violence est une forme de lutte parmi d'autres, adoptée par les nationalistes indiens après l'écrasement de la révolte, violente ô combien, de Nana-Sahib, quand ils se sont aperçus qu'ils ne viendraient jamais à bout de la domination anglaise par la force, et qu'ils avaient beaucoup plus de chances d'y arriver en donnant aux Anglais de la Métropole un complexe de culpabilité. Une fois Gandhi mort et l'Inde libérée, le peuple indien s'est montré, comme il fallait s'y attendre, pareil à tous les peuples, c'est-à-dire non violent avec plus fort que lui, et parfaitement sanguinaire toutes les fois qu'il pouvait l'être impunément.

Pour qui l'a vraiment lue, et ne se contente pas d'en parler par ouï-dire, la Baghavad-Gîta est une apologie de la violence, et nous verrons que le Seigneur bien-aimé y apparaît, en fin de compte,

CEUX QUI LUTTENT

comme une sorte de « Dieu des armées », pas tellement différent du Sabaoth biblique. Mais cette vision, fort pessimiste, n'intervient qu'au terme de toute une discussion, dont voici le résumé :

Au moment de livrer une bataille fratricide, le roi Arjuna se plaint à Krishna, son conducteur de char, et lui confie le tourment de sa conscience : ne vaudrait-il pas mieux se laisser tuer, plutôt que de répandre le sang de ses proches ? Krishna, qui n'est autre qu'une incarnation du dieu Vishnou, fait honte au roi de son attitude pusillanime : certes, dit-il, le monde est un, la vie est une ; du point de vue cosmique, il n'y a aucune distinction à faire entre Moi et l'Autre, entre l'ennemi et l'allié, entre le tueur et sa victime. Mais ce n'est pas une raison pour se dérober aux devoirs de son état. C'est une raison de plus, au contraire, pour accomplir sa tâche, si cruelle qu'elle soit, avec une sérénité inaltérable et un détachement parfait, sans se laisser impressionner par la victoire ni par l'échec. Tout cela est exprimé en formules magnifiques, dont je donne quelques échantillons ci-après.

Pleinement convaincu, Arjuna demande alors au dieu de se montrer à lui « en majesté », sous sa forme véritable. D'où la vision qui suit. Nous verrons que Vishnou, qui est en principe l'aspect protecteur et préservateur de la Trinité hindouiste, y apparaît, paradoxalement, sous la forme d'un destructeur, fonction réservée à Shiva, troisième personne de cette même Trinité. Mais il est évident que tout culte qui tend à privilégier une des trois personnes aboutit, du même coup, à lui faire jouer aussi le rôle des deux autres... Dans la réalité, création, volonté de puissance et destruction ne font qu'un.

Nous citons la traduction d'Anna Kamensky, publiée au « Courrier du livre », 21, rue de Seine, Paris VI^e.

TEXTE

1 - SENTENCES DETACHEES

Les sages ne pleurent, ni sur les morts, ni sur les vivants
(II, 11).

L'EVANGILE DU RIEN

C'est l'action seule qui te concerne, jamais ses fruits. Que le fruit de l'action ne soit donc jamais ton motif, et qu'à l'inaction non plus tu ne sois jamais attaché (II, 47).

Personne en vérité ne peut rester, même un instant, en état d'inaction, car l'homme est obligé, malgré lui, de prendre part à l'action (III, 5).

Notre propre devoir, si humble qu'il soit, vaut mieux que le devoir d'un autre parfaitement accompli. Il vaut mieux mourir en accomplissant son propre devoir. Le devoir d'autrui est plein de dangers (III, 35).

Celui qui peut voir l'inaction dans l'action et l'action dans l'inaction, celui-là est sage parmi les hommes (IV, 18).

Celui qui, abandonnant tout attachement au fruit de l'action, est toujours content et ne cherche refuge nulle part, celui-là n'agit pas, même alors qu'il accomplit une action (IV, 20).

Je suis le commencement, le milieu et aussi la fin de tous les êtres (X, 20).

2 - KRISHNA LE DEVORANT (XI, 23 à 33)

Arjuna dit :

... En contemplant ta forme puissante, munie de bouches et d'yeux sans nombre, de bras, de jambes et de pieds multiples, de tant de poitrines et de dents nombreuses et terribles, les mondes sont frappés d'épouvante, et moi aussi je frémis.

En te voyant, radieux, toucher au ciel, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les bouches béantes et les yeux immenses et flamboyants, je suis secoué jusqu'au fond de moi-même, Vishnou, ma force et ma paix sont anéanties.

Tes dents qui se dressent dans tes immenses mâchoires me semblent être les flammes dévorantes du Temps ; je me sens éperdu et ne trouve pas d'asile. Grâce, ô Dieu, refuge des mondes !

Les fils de Dhritarashtra, et avec eux les légions des rois de la terre, Bhishma et Drona, le fils royal de Suta, et tous les nobles guerriers de notre armée,

CEUX QUI LUTTENT

Tous ils se précipitent dans tes bouches béantes à dents terribles, si effrayantes à voir ; quelques-uns sont pris entre tes dents et restent suspendus, leurs têtes écrasées et broyées.

Comme les flots impétueux des rivières se jettent en mugissant dans l'Océan, de même ces puissants guerriers, ces rois de la terre se précipitent dans tes bouches flamboyantes.

Comme les papillons volent à tire-d'aile pour tomber dans les flammes qui les dévorent, de même ces héros se précipitent pour s'engouffrer dans tes mâchoires.

Tu dévores tout, tu saisis les êtres avec tes langues de feu et tu les absorbes. Ta gloire remplit l'espace, ô Vishnou, et l'Univers est embrasé par tes rayons incandescents.

Révèle-toi : qui es-tu sous cette forme terrible ? Je t'adore en me prosternant. Grâce, Dieu suprême ! Je voudrais te connaître dans ton essence ; cette manifestation de ta vie me laisse éperdu.

Le Seigneur béni dit :

Je suis le temps, qui apporte au monde la désolation. Je me manifeste sur terre pour anéantir l'humanité ! Même sans toi, tous ces guerriers rangés en bataille, armée contre armée, cesseraient d'être.

Relève-toi donc ! Obtiens la gloire ! Triomphe des adversaires et jouis d'un règne prospère. Ces guerriers sont déjà vaincus par moi. Sois la cause extérieure de leur défaite, sois mon instrument.

VINGT-CINQUIEME LECTURE

LE TAO ET SA VERTU

INTRODUCTION

Les Chinois sont aux Indiens ce que Rome fut à la Grèce. La langue chinoise étant, par nature, peu propre à l'exposé d'idées abstraites, les philosophes du Céleste Empire procèdent plus volontiers par images concrètes et par conseils pratiques, ce qui leur évite de tomber dans le jargon philosophique.

Certes, le Tao-te-king n'est pas un texte facile, et nombreux sont les commentateurs qui n'ont jamais pu sortir de la discussion de ses premières lignes. En outre, quand on en lit plusieurs traductions différentes, on s'aperçoit avec horreur que la doctrine exposée change de l'une à l'autre. Certains même sont allés jusqu'à suggérer un rapprochement entre le Tao et Dieu, ce qui est du pur délire... Il y a là de quoi effrayer le profane !

J'ose prétendre, cependant, que ce texte parle, et assez clair, pour des gens qui, comme nous, ont lu Epicure, Epictète et la Bhaghavad-

CEUX QUI LUTTENT

Gita ; qui savent l'aborder avec simplicité, sans essayer de lui faire dire ce qu'il ne dit pas. A défaut d'un exposé cohérent, Lao-Tseu, son auteur présumé, nous présente une série de symboles, d'images poétiques, tout un système d'analogies très suggestives et, à la longue, singulièrement éclairantes.

Sa philosophie est moniste, dynamiste plutôt que matérialiste (mais nous savons depuis longtemps que la matière n'est pas une substance), et foncièrement immanentiste. C'est le type même de la dialectique totale, et de la religion sans Dieu. Le Tao, en fin de compte, n'a rien de mystérieux : c'est l'éternel Mouvant, le Devenir universel, et la Vertu consiste, non à rester immobile, ce qui est impossible, mais à s'identifier à lui, à suivre le mouvement, à s'orienter correctement pour obéir, sans se forcer, au Grand Courant de l'Etre. Cela suppose l'acceptation de tout ce qui peut advenir, l'acceptation aussi, par chacun de nous, de son être propre.

Rien, dans tout cela, de bien original, mais Lao-Tseu, nous le verrons, possède l'art de donner à cette vieille sagesse un aspect tout nouveau, et parfois fort inattendu. Notons au passage que ses conseils ne s'adressent pas, comme on pourrait le croire, à des paysans, à des fonctionnaires subalternes, encore moins à des esclaves ; mais au contraire à des empereurs, à des ministres et à des généraux d'armées. Reconnaissons aussi que, malgré ses aspects souriants, la politique taoïste est féroce ment conservatrice, pour ne pas dire réactionnaire...

Nous empruntons ces extraits à la traduction de Liou-Kia-Hway, publiée par les Editions Gallimard, dans la collection « Connaissance de l'Orient ».

TEXTE

2 — ... (Le saint) produit sans s'approprier,
il agit sans rien espérer ;
son œuvre accomplie, il ne s'y attache pas,
et, puisqu'il ne s'y attache pas,
son œuvre durera.

L'EVANGILE DU RIEN

5 - L'univers n'a point d'affections humaines ;
Toutes choses lui sont indifférentes (« chien de paille »).
Le saint n'a point d'affections humaines ;
le peuple lui est indifférent.

7 - Le ciel subsiste et la terre dure.
Pourquoi subsiste-t-il ? Pourquoi dure-t-elle ?
Parce qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes.
Voilà ce qui les fait durer.

8 - La bonté suprême est comme l'eau
qui favorise tout et ne s'oppose à rien.

11 - Trente rayons convergent au moyeu,
mais c'est le vide médian
qui fait marcher le char.

On façonne l'argile pour faire des vases,
mais c'est du vide intérieur
que dépend leur usage.

Une maison est percée de portes et de fenêtres ;
là encore, c'est le vide
qui la rend habitable.

L'être donne des possibilités
mais c'est par le non-être qu'on les utilise.

17 - Le bon dirigeant se garde de parler.
L'œuvre accomplie, la tâche remplie,
le peuple dit : « C'est moi qui l'ai fait. »

20 - Chacun s'échauffe et s'exalte,
comme s'il célébrait un grand sacrifice
ou comme s'il montait sur les terrasses du printemps.
Moi seul je reste imperturbable
comme le nouveau-né qui n'a pas encore ri.
Moi seul j'erre sans but précis,
comme un sans-logis.
Chacun a sa richesse,
moi seul je parais démuné.
Mon esprit est celui d'un ignorant,
parce qu'il est très lent.
Tout le monde est clairvoyant,

CEUX QUI LUTTENT

moi seul je suis dans les ténèbres.

Tout le monde est perspicace,

moi seul j'ai l'esprit confus,

flottant comme la mer, soufflant comme le vent.

Tout le monde a un but précis,

moi seul je suis obtus comme un paysan.

Moi seul, je diffère des autres hommes,

parce que je continue à téter la Mère.

22 - Qui se plie restera entier,

qui s'incline sera redressé,

qui se tient creux, sera rempli,

qui subit l'usure se renouvellera,

qui embrasse peu obtiendra la certitude,

qui embrasse beaucoup tombera dans le doute.

24 - Qui se dresse sur la pointe des pieds
ne restera pas longtemps debout.

Qui fait de grandes enjambées

ne marchera pas très loin.

Qui s'exhibe ne rayonnera pas.

Qui s'affirme ne s'imposera pas.

Qui se glorifie ne verra pas son mérite reconnu.

Qui s'exalte ne deviendra pas un chef.

28 - Le bloc de bois, débité selon son fil, forme les ustensiles.

Le saint, en suivant la nature de l'homme, devient chef des ministres.

C'est pourquoi le grand maître ne blesse rien.

29 - Qui cherche à façonner le monde,

je le vois, n'y réussira pas.

Le monde, vase spirituel, ne peut être façonné.

Qui le façonne le détruira,

qui le tient le perdra.

31 - Le massacre des hommes, il convient de le pleurer
avec chagrin et tristesse.

Une bataille victorieuse, il convient de la marquer
par des rites funèbres.

L'EVANGILE DU RIEN

33 - Qui connaît autrui est intelligent,
qui se connaît est éclairé ;
qui vainc autrui est fort,
qui se vainc soi-même a la force de l'âme.

37 - Le Tao, par lui-même, n'agit pas,
et pourtant tout se fait par lui.

38 - Après la perte du Tao vient la vertu,
après la perte de la vertu vient la bonté,
après la perte de la bonté vient la justice,
après la perte de la justice vient le rite.
Le rite est l'écorce de la fidélité et de la confiance,
mais il est aussi la source du désordre.
L'intelligence prévoyante est la fleur du Tao,
mais aussi le commencement de la bêtise.

46 - Qui sait se borner
aura toujours assez.

47 - Sans franchir la porte
on connaît l'univers.
Sans regarder par la fenêtre
on aperçoit la voie du ciel.
Plus on va loin,
moins on connaît.
Le saint connaît sans voyager,
comprend sans regarder,
accomplit sans agir.

48 - Celui qui s'adonne à l'étude
augmente de jour en jour.
Celui qui se consacre au Tao
diminue de jour en jour.
Diminue et diminue encore
pour arriver à ne plus agir.
Par le non-agir,
il n'est rien qui ne se fasse.

55 - Celui qui possède en lui la plénitude de la vertu
est comme l'enfant nouveau-né :
les insectes ne le piquent pas,

CEUX QUI LUTTENT

les bêtes sauvages ne le griffent pas,
les oiseaux de proie ne l'enlèvent pas.
Il a les os frêles et les muscles débiles,
mais sa poigne est toute-puissante.
Il ignore l'union du mâle et de la femelle,
mais son membre viril se dresse,
tant sa vitalité est à son comble.
Il vagit tout le jour sans être enrôlé,
tant son harmonie est parfaite.

56 — Celui qui sait ne parle pas,
celui qui parle ne sait pas.
Tu ne peux approcher du Tao
non plus que t'en éloigner ;
lui porter bénéfice
non plus que préjudice ;
lui conférer honneur
non plus que déshonneur.

57 — Plus il y a d'interdits et de prohibitions,
plus le peuple s'appauvrit.
Plus on possède d'armes tranchantes,
plus le désordre sévit.
Plus se développe l'intelligence fabricatrice,
plus en découlent d'étranges produits.
Plus se multiplient les lois et les ordonnances,
plus foisonnent les voleurs et les bandits.

60 — On gouverne un grand Etat
comme on fait frire un petit poisson.

64 — Cet arbre qui emplît tes bras est né d'un germe infime,
Cette tour de neuf étages vient de l'entassement de mottes de terre,
le voyage de mille lieues commence par un pas.

65 — Les anciens qui pratiquaient le Tao
ne cherchaient pas à éclairer le peuple.
Ils s'attachaient à le laisser dans l'ignorance.
Si le peuple est difficile à gouverner,
cela vient de l'excès de son intelligence.

L'EVANGILE DU RIEN

66 — Ce qui fait que les Fleuves et la Mer
reçoivent le tribut des Cent Vallées,
c'est qu'ils savent se mettre plus bas qu'eux.

68 — Un véritable stratège n'est pas belliqueux,
un véritable guerrier n'est pas coléreux,
un véritable vainqueur ne s'engage pas dans la guerre,
un véritable meneur d'hommes se met au-dessous d'eux.

76 — Les hommes en naissant sont tendres et frêles,
la mort les rend durs et rigides ;
en naissant, l'herbe et les arbres sont tendres et fragiles,
la mort les rend secs et durcis.
Le dur et le rigide conduisent à la mort,
le souple et le faible conduisent à la vie.

78 — Rien n'est plus souple ni plus faible que l'eau,
mais rien de tel pour vaincre ce qui est dur et fort.

VINGT-SIXIEME LECTURE

QUATRE APOLOGUES DE LIE-TSEU

INTRODUCTION

Les idées de Lao-Tseu furent développées après lui par Lie-Tseu et Tchouang-Tseu, les trois philosophes étant considérés traditionnellement comme les « Pères de l'Eglise » de la religion taoïste.

L'opinion commune veut que Tchouang-Tseu soit très supérieur à Lie-Tseu. Je confesse, quant à moi, ma préférence pour celui-ci, merveilleux écrivain, délicieux conteur et maître de l'humour. Son Vrai classique du vide parfait (traduit par Benedykt Grynbas, Collection « Connaissance de l'Orient », Edition Gallimard) est d'une lecture délectable, mélange bien chinois de profondeur et de drôlerie, dont les extraits suivants peuvent donner une idée.

L'EVANGILE DU RIEN

TEXTE

1 - *DES BRIGANDS D'ESPECES DIFFERENTES* (1, 13)

A Ts'i vivait un homme très riche du nom de Kouo. A Song vivait un homme très pauvre qui s'appelait Hiang. Ce dernier se rendit de Song à Ts'i pour demander à Kouo son secret. Celui-ci s'exprima ainsi :

— Je suis un habile voleur. Depuis que je suis voleur, dès la première année j'avais de quoi vivre ; la seconde année j'étais dans l'aisance, et la troisième année j'étais à la tête de grands biens. A partir de là, j'ai continué mes acquisitions jusqu'à posséder la région entière.

Hiang fut très content. Il avait très bien compris qu'il était question de commettre des vols, mais il n'avait pas compris de quelle sorte de vols il s'agissait. Il commença à faire le saute-muraille, faisait irruption dans les maisons et s'emparait de tout ce qui lui tombait sous la main, si bien qu'il ne tarda pas à être châtié pour vols et perdit, par-dessus le marché, les biens qu'il possédait auparavant. Estimant que Kouo l'avait trompé, il se rendit chez lui et lui fit des reproches. Kouo répliqua :

— Comment as-tu organisé ton métier de voleur ?

Hiang lui conta alors sa manière. Kouo dit avec un soupir :

— Comment t'es-tu mépris à ce point sur mon art de voler ? Ecoute, je vais te l'expliquer. J'ai entendu dire que le ciel a ses saisons et la terre ses fruits. J'ai dérobé au ciel la vertu des saisons et à la terre ses fruits ; j'ai profité de l'humidité fertilisante des nuages et de la pluie, des produits de la montagne et des lacs pour faire pousser mon blé et faire mûrir mes céréales, pour élever mes murs, construire ma maison. Sur terre j'ai volé les oiseaux et les bêtes des champs ; dans l'eau j'ai volé les poissons et les tortues. Tout cela, c'était du vol, car les céréales, la terre, les bois, les bêtes à plume et à poil, les poissons et les tortues, tous sont produits par le ciel ; en aucune façon ils ne m'appartiennent. Mais en volant le ciel, je ne risque aucun malheur, tandis que l'or, les jades, les bijoux, les vivres, les étoffes et les marchandises, ce sont des biens que d'autres

se sont déjà appropriés. Comment pourraient-ils être encore de libres dons du ciel ? Quand on vole ces choses-là, on est puni : qui peut s'en plaindre ?

Hiang, fort perplexe, soupçonna Kouo de vouloir le tromper encore une fois. Il rendit alors visite à Maître Tong Kouo et lui demanda son avis. Ce sage lui parla en ces termes :

— L'usage que tu fais de toi-même, n'est-ce pas déjà un vol ? Tu dérobes un peu de mélange hamonique du Yin et du Yang pour constituer ta force vitale et pour donner consistance à ton corps : que dire alors des choses du monde extérieur ? Le vol, dans ce cas, n'est-il pas encore plus manifeste ? En vérité le Ciel, la Terre et les dix mille êtres forment un tout solidaire : vouloir y faire des discriminations et des appropriations constitue une grave erreur. Lorsque Kouo commet ses vols, c'est conformément à l'ordre commun des choses, aussi ne s'attire-t-il pas de malheur. Toi, quand tu voles, c'est dans un esprit particulariste, c'est pourquoi tu te rends coupable. Mais celui qui veut se conformer à l'ordre commun et celui qui agit de façon particulariste sont également voleurs. Or il est dans la réalité naturelle du Ciel et de la Terre que tout peut être tenu pour commun, et tout peut y être tenu pour particulier. Pour qui connaît cette réalité naturelle, quand y a-t-il vol ? Quand n'y a-t-il pas vol ?

2 - L'HOMME DE YEN ET LE FARCEUR (III, 10)

Un homme de Yen, né à Yen, avait été élevé à Tch'ou. Devenu vieux, il retourna au pays natal. Comme il arrivait en vue de Tsin, un voyageur qui suivait la même route que lui le trompa. Il lui montra les remparts de Tsin et lui dit :

— Voici les remparts de Yen.

L'homme de Yen devint mélancolique et changea de contenance. Son compagnon de route, lui indiquant un autel dédié aux génies du sol, dit :

— Voici un autel de ton pays natal.

L'homme de Yen poussa alors de profonds soupirs. L'autre lui montra une chaumière :

– Voici la demeure de tes ancêtres, dit-il.

Et l'homme de Yen, ému jusqu'aux larmes, se mit à pleurer. Son compagnon lui montra des tertres et lui déclara :

– Voici les tombes de tes aïeux.

L'homme de Yen ne put retenir ses sanglots. Son compagnon se mit à rire bruyamment et dit :

– Je me suis moqué de toi. Ici, c'est le pays de Tsin.

L'homme de Yen se sentit honteux. Quand il arriva pour de bon dans sa patrie et qu'il vit les vrais remparts de son pays natal, les autels, les chaumières et les tombes de ses ancêtres, son émotion était fort émoussée.

3 – *DE LA MODESTIE DANS LE MAINTIEN* (VII, 22 et II, 15)

Yang Tchou se rendait du Sud à Pei, tandis que Lao-Tseu voyageait à l'ouest vers le pays de Ts'in. Comme il cherchait sa route, le premier arriva près de Liang, où il rencontra Lao-Tseu. Celui-ci, au milieu du chemin, regarda le ciel en soupirant et dit :

– Jadis, j'ai cru pouvoir t'instruire, mais maintenant je vois que c'est impossible.

Yang Tchou ne répondit pas. Ils arrivèrent dans une auberge. Là, dès que Yang Tchou eut fini de se laver, de se rincer la bouche, de se sécher et de se peigner, il ôta ses chaussures devant la porte, il se rendit à genoux auprès de Lao-Tseu et il l'implora :

– Maître, tout à l'heure vous avez regardé le ciel en soupirant et vous avez dit : « Jadis j'ai cru pouvoir t'instruire, mais maintenant je vois que c'est impossible. » Or je désirerais, Maître, vous voir m'en instruire par un mot. Pendant notre marche, une explication n'aurait pas été opportune ; ainsi je n'osais pas vous la demander. Maintenant, vous avez le loisir de le faire. Dites-moi, je vous prie, quelles sont mes fautes ?

Lao-Tseu dit :

– Dans ton regard, il y a quelque chose de suffisant, tant et si bien que personne n'aime rester en ta compagnie. La grande

blancheur est comme une tache, et la vertu abondante insuffisante.

Yang Tchou, gêné, changea de contenance et dit :

— Vénérable, je vous obéis.

A son arrivée, la veille, l'aubergiste était allé à sa rencontre, le père de l'aubergiste avait préparé sa natte, la femme de l'aubergiste avait apporté serviette et peigne, les clients lui avaient cédé les meilleures places et le cuisinier lui avait cédé un coin du foyer. Mais lorsqu'il revint après l'entretien avec Lao-Tseu, il avait l'air très humilié, et les clients lui disputèrent les bonnes places.

4 — *LE VOLEUR DE HACHE* (VIII, 32)

Un homme perdit sa hache. Il soupçonna le fils du voisin et se mit à l'observer. Son allure était celle d'un voleur de hache ; l'expression de son visage était celle d'un voleur de hache ; sa façon de parler était tout à fait celle d'un voleur de hache. Tous ses mouvements, tout son être manifestaient distinctement le voleur de hache.

Or il arriva que l'homme qui avait perdu sa hache, en creusant par hasard la terre dans la vallée, remit la main sur cet outil.

Le lendemain, il regarda de nouveau le fils du voisin. Ses mouvements, son être n'avaient plus rien d'un voleur de hache.

VINGT-SEPTIEME LECTURE

LE ZEN

INTRODUCTION

Ne quittons pas l'Asie sans rendre l'hommage qu'il mérite au bouddhisme, bien qu'il soit quasiment impossible d'en donner une idée complète dans le cadre de cette étude : une doctrine qui a été pratiquée, pendant des siècles, par des millions d'hommes, de races et de cultures différentes, présente naturellement bien des aspects contradictoires : que l'on songe seulement à la variété, à la multiplicité des sectes chrétiennes ! Il y a un bouddhisme populaire, fondé sur la croyance aux réincarnations, il y a un bouddhisme dévôt, formaliste, superstitieux. Il y a aussi un puritanisme et une bigoterie bouddhistes...

Sous sa forme la plus haute, qui est aussi la plus simple et la plus universelle, il peut se résumer ainsi :

Siddhartha Gautama, jeune prince montagnard du clan des Shakyas, a fait, tout jeune encore, trois rencontres : celle d'un malade, celle d'un vieillard et celle d'un cadavre. Hanté depuis ce

CEUX QUI LUTTENT

jour, comme Gilgamesh, par la pensée de la décrépitude et de la mort, il quitte sa famille et son palais pour se consacrer à la sagesse. Il la cherche d'abord, mais en vain, dans les techniques du yoga, dans l'ascèse, les privations... Et puis un jour, méditant calmement sous un arbre, il obtient l'Illumination.

Qu'a-t-il découvert alors ?

Il a découvert, en premier lieu, ce que tout le monde sait depuis toujours : que la vie est souffrance. Et ensuite, ce qui n'est pas moins évident, que tout passe ; que tout ce qui nous entoure est destiné à périr ; que notre âme elle-même est un courant d'états de conscience, un agrégat de tendances et de qualités, promis, comme notre corps, à la dissociation ; que l'unité du Moi, par conséquent, est aussi illusoire que l'unité d'un objet matériel, une cruche par exemple, qui peut se casser d'un moment à l'autre.

De ces constatations se dégage tout naturellement la conclusion suivante : si nous voulons éviter la souffrance, il ne faut pas nous attacher à ce qui passe ; et comme tout passe, y compris nous-mêmes, il ne faut donc nous attacher à rien, pas même, et surtout pas, au « salut de notre âme ».

C'est bien à tort, on le voit, que certains s'imaginent que l'illumination bouddhiste s'obtient par l'anéantissement du Moi. Nous n'avons pas à faire le moindre effort pour anéantir notre Moi, puisqu'il s'anéantit fort bien de lui-même. Nous avons simplement à prendre conscience, à ne voir dans le monde que ce qui existe réellement, c'est-à-dire, non des choses, non des êtres, non des personnes ou des nations ou des collectivités, mais des combinaisons transitoires qui naissent et meurent à chaque seconde — l'une de ces combinaisons étant notre vie psychique elle-même.

Partant de là, on peut adopter, nous l'avons vu, l'attitude de l'abstention, et beaucoup de bouddhistes l'ont fait. Mais on peut adopter aussi une attitude active, et c'est ce qu'ont fait les maîtres du Zen, enseignement particulièrement adapté à la caste guerrière japonaise.

Voici quelques sentences et fragments de dialogues, empruntés aux Essais sur le bouddhisme Zen de Daisetz Teitaro Suzuki (Ed. Albin Michel, 3 vol.). La formulation en est souvent très elliptique, et l'on ne peut s'empêcher de penser que les maîtres japonais n'ont pas toujours su résister à la tentation de se valoriser aux yeux de leurs

L'EVANGILE DU RIEN

élèves en faisant passer leur enseignement pour plus ardu qu'il n'est en réalité. Lorsque, par hasard, ils consentent à s'expliquer d'une façon un peu plus claire, on s'aperçoit très vite que nous sommes en territoire connu. L'illumination tant désirée n'est, une fois de plus, que la simple perception de la réalité immédiate, en dehors de toute croyance et de toute idéologie. Rien là de mystérieux ni de surnaturel, pas d'extases ni de trances ni de ravissements : le Bouddha sous son arbre, et c'est là ce qui fait sa grandeur, a découvert, comme Epicure, comme Epictète, l'évidence même.

TEXTE

- Qu'est-ce que le Zen ?
- C'est cela.

L'empereur de Chine dit à Bodhidharma, disciple du Bouddha :

- Depuis le début de mon règne, j'ai fait construire des temples, copier des manuscrits, j'ai fait des dons aux monastères. A votre avis, quels mérites me suis-je acquis ?

- Aucun ! répond Bodhidharma.
- Que doit faire un homme quand il n'a rien ?
- Qu'il le jette !
- Qu'il jette quoi, puisqu'il n'a rien ?
- Alors, qu'il le garde !
- Montrez-moi le chemin de la délivrance.
- Qui t'a enchainé ?
- Personne.
- Alors, quelle délivrance cherches-tu ?
- Purifiez mon âme.
- Apporte ici ton âme, je la purifierai.
- Lavez-moi mes péchés.
- Apporte tes péchés, je les laverai.
- Qu'est-ce que le Bouddha ?
- Qu'est-ce qui n'est pas le Bouddha ?

CEUX QUI LUTTENT

- Entends-tu le ruisseau ?
- Oui, maître.
- Il y a là une porte pour entrer.
- Maître, depuis mon arrivée, vous ne m'avez rien enseigné.
- Depuis ton arrivée, je ne cesse de t'enseigner.
- De quelle façon, maître ?
- Quand tu me donnes à boire, je bois. Quand tu me donnes à manger, je mange. Quand tu me salues, je te salue. Quand donc ai-je négligé de t'enseigner ?
- Si vous rencontrez le Bouddha, tuez-le.
- Qu'est-ce que le Bouddhisme ?
- C'est comme si vous cherchiez un bœuf, en étant monté sur son dos.

Sermon-express d'un maître Zen :

- Après que Houei-Ko eut obtenu l'illumination, son nez resta, comme devant, au milieu de son visage.

Un mystique avait prétendu voir, sur la pointe d'une aiguille, tous les Bouddhas présents, passés et à venir discuter ensemble.

Réflexion, sur ce sujet, d'un maître Zen :

- Ça devait faire une belle assemblée de vieux singes !
- Qu'est-ce que le Bouddha ?
- Un vieux moine du pays d'occident (l'Inde).
- Qu'est-ce que l'illumination ?
- Sortez d'ici ! ne venez pas faire de la poussière !
- Quel est le devoir d'un moine ?
- Etre détaché de tous les devoirs.

Là où il n'y a pas Bouddha, passez rapidement. Là où il y a Bouddha, ne vous arrêtez pas.

- Je ne comprends pas qui est Bouddha.
- Bouddha, c'est celui qui ne comprend pas qui est Bouddha. Il n'y en a pas d'autre.

Votre esprit de tous les jours, c'est cela, le Tao.

Vous êtes sauvé tel que vous êtes.

Si vous cherchez l'état de Bouddha, votre recherche devient

L'EVANGILE DU RIEN

la cause de votre échec. La recherche de l'illumination est cause qu'on ne trouve pas l'illumination.

- Comment atteindre le Nirvana ?
- En n'ayant pas d'attachement qui vous enchaîne.
- Quels sont les attachements qui nous enchaînent ?
- Eh bien, par exemple, le désir d'atteindre le Nirvana...
- Mais alors, comment se libérer ?
- Il n'y a pas d'esclavage. De quoi se libérer ?

Réflexion d'un disciple après avoir obtenu l'illumination :

- Après tout, ce n'est pas grand-chose que le bouddhisme !

Au moment où le tambour du monastère annonce le dîner, le Maître voit un moine qui se met à rire.

- Voilà un garçon intelligent ! s'écrie-t-il.

Il appelle le moine près de lui :

- Quelle vérité as-tu comprise quand tu as entendu le tambour ?

- Aucune, maître. J'avais faim et j'étais heureux de l'entendre.

Sourire approuvateur du maître.

Sentant venir la mort, un maître Zen chinois se cherche un successeur. Il examine, l'un après l'autre, tous les moines qui sont sous ses ordres, mais aucun ne lui donne satisfaction. Lorsque enfin le tour vient du cuisinier de la communauté, celui-ci se refuse tout de suite :

- Voyez-vous, maître, j'aime mieux vous l'avouer, je n'ai jamais rien compris au bouddhisme !

Inutile de dire que c'est le cuisinier qui fut désigné pour succéder au maître...

VINGT-HUITIEME LECTURE

L'ECCLESIASTE

INTRODUCTION

Il y a de tout, dans la Bible, et même de la sagesse. Il se trouve en effet que, par suite de je ne sais quel malentendu providentiel, le canon juif de l'Ancien Testament contient un des livres les plus radicalement nihilistes qui aient jamais été écrits, et par-dessus le marché un des plus beaux du genre : le Qohelet, que les chrétiens appellent l'ecclésiaste.

Le passage suivant, particulièrement typique, commence, comme les lamentations de Job, par un constat de l'iniquité divine. Il continue par une série de conseils délibérément hédonistes, qui rappellent, jusque dans le détail, ceux que donne Sidouri-la-cabaretière à Gilgamesh. Il se termine enfin, contrairement à toute attente, par un appel à l'action : l'homme étant, par nature, un animal actif, l'universelle vanité n'est plus une raison de s'abstenir, mais un motif de plus, au contraire, pour se mettre au boulot. Que chacun fasse donc

L'EVANGILE DU RIEN

sans tarder ce qu'il a envie de faire, ce qu'il aime faire et que, par conséquent, il fera bien, avec plaisir et profit pour les autres comme pour lui-même. En vérité, Dieu se réjouira de son œuvre. Après la mort, il ne sera plus temps...

Voici donc les versets 2 à 10 du chapitre IX de l'Ecclésiaste, dans la traduction de Louis Segond.

TEXTE

Tout arrive également à tous : même sort pour le juste et pour le méchant, pour celui qui est bon et pur et pour celui qui est impur, pour celui qui sacrifie et pour celui qui ne sacrifie pas ; il en est du bon comme du pécheur, de celui qui jure comme de celui qui craint de jurer.

Ceci est un mal parmi tout ce qui se fait sous le soleil, c'est qu'il y a pour tous un même sort ; aussi le cœur des fils de l'homme est-il plein de méchanceté, et la folie est dans leur cœur pendant leur vie ; après quoi ils vont chez les morts. Car qui est excepté ?

Pour tous ceux qui vivent il y a de l'espérance, et même un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront ; mais les morts, eux, ne savent rien, et il n'y a plus pour eux de salaire, puisque leur mémoire est oubliée. Et leur amour, leur haine et leur envie ont déjà péri ; ils n'auront plus jamais aucune part à tout ce qui se fait sous le soleil.

Va, mange avec joie ton pain, et bois gaiment ton vin ; car dès longtemps Dieu prend plaisir à ce que tu fais. Que tes vêtements soient toujours blancs, et que l'huile ne manque point sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vanité ; car c'est ta part dans la vie, au milieu de ton travail que tu fais sous le soleil. Et tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni œuvre ni pensée ni science ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas.

VINGT-NEUVIEME LECTURE

LES OUVRIERS DE LA ONZIEME HEURE

INTRODUCTION

L'Evangile, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas « sage », puisqu'il suppose à chaque ligne l'existence d'un Dieu « humain, trop humain », auquel il importe à chacun de faire sa cour, s'il ne veut pas être jeté dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents... On trouve cependant, dans les propos attribués à Jésus-Christ, de certaines paroles, et de certaines paraboles, qui nous font dresser l'oreille.

L'histoire des ouvriers dans la vigne (Matthieu, XX, 1 à 16), que nous reproduisons ci-après, pourrait servir à illustrer, d'une façon frappante, cette maxime chinoise : « Celui qui a trouvé le Tao le matin, tout va bien pour lui, même s'il doit mourir le soir. »

Il est bien évident que, d'un point de vue syndical, le système de rémunération du maître de la vigne est d'une injustice criante. Mais

L'EVANGILE DU RIEN

c'est justement cette iniquité supérieure qui nous aiguille sur l'interprétation mystique de l'apologue. Car il est bien vrai que l'état d'éveil, quelque nom qu'on veuille bien lui donner : royaume des cieux, Nirvana, illumination ou autre..., est le même, rigoureusement le même pour le dernier arrive, si tard et de si loin qu'il vienne, que pour celui ou celle qui a mené toute une vie de vertu.

TEXTE

Car le royaume des cieux est semblable à un maître de maison, qui sortit dès le matin, afin de louer les ouvriers pour sa vigne.

Il convint avec eux d'un denier par jour, et il les envoya à sa vigne.

Il sortit vers la troisième heure, et il en vit d'autres, qui étaient sur la place sans rien faire. Il leur dit :

— Allez aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable.

Et ils y allèrent.

Il sortit de nouveau vers la sixième heure et vers la neuvième, et il fit de même.

Etant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient sur la place, et il leur dit :

— Pourquoi restez-vous ici toute la journée sans rien faire ?

Ils lui répondirent :

— C'est que personne ne nous a loués.

— Allez aussi à ma vigne, leur dit-il.

Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant :

— Appelle les ouvriers, et paie-leur le salaire, en allant des derniers aux premiers.

Ceux de la onzième heure vinrent, et reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent ensuite, croyant recevoir davantage ; mais ils reçurent aussi chacun un denier. En le recevant, ils murmurèrent contre le maître de la maison et dirent :

CEUX QUI LUTTENT

— Ceux-là n'ont travaillé qu'une heure, et tu les traites comme nous, qui avons supporté la fatigue du jour et la chaleur !

Il répondit à l'un d'eux :

— Mon ami, je ne te fais pas tort : n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? Prends ce qui te revient et va-t'en. Il me plaît de donner au dernier arrivé autant qu'à toi. Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux ? Ou bien vois-tu de mauvais œil que je sois bon ?

Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.

TRENTIEME LECTURE

PENSEES DE MARC AURELE

INTRODUCTION

Epictète, que nous avons classé parmi les sages négatifs, et Marc Aurèle, que nous abordons maintenant, font partie de la même école : le stoïcisme romain. La différence entre eux, c'est qu'Epictète est un esclave et Marc Aurèle un empereur. De par sa condition, le premier est exempt de toute initiative, et voué par conséquent à supporter et à s'abstenir, en ne développant que sa liberté intérieure. Le second, qui professe la même doctrine, est obligé, lui, de prendre des décisions, de défendre l'Empire, de réprimer l'agitation chrétienne et même de faire la guerre. Comment concilier tout cela avec la philosophie ? A cette question une seule réponse, que nous avons déjà trouvée et que nous retrouverons chez tous les grands mystiques et sages de tous les temps : le détachement, la non-appropriation personnelle du résultat de l'acte, l'acceptation sereine de la victoire ou de l'échec. « Fais le bien et jette-le à l'eau », dit un proverbe grec moderne.

De tout cela découle une morale de la tenue, du courage, de la noblesse des sentiments : sincérité, générosité, bienveillance. S'il n'a pas le caractère percutant et incisif du Manuel d'Epictète, le livre de Marc Aurèle n'en est pas moins remarquable par son style, fait de douceur et de virilité, et par certaines échappées philosophiques singulièrement convaincantes et profondes, exprimées cependant de la manière la plus simple qui soit.

J'utilise la traduction de Mario Meunier (Garnier, éditeur).

TEXTE

Celui qui a le plus longtemps vécu et celui qui mourra le plus tôt font la même perte. Car c'est du seul présent qu'on peut être privé, puisqu'on n'a que lui seul, et qu'on ne peut perdre ce qu'on n'a point (II. 14).

Mais souviens-toi aussi que chacun ne vit que le moment présent, et que ce moment ne dure qu'un instant ; le reste, il a été vécu, ou il est encore incertain. Petit donc est le temps que chacun vit ; petit le coin de terre où il le vit, et petite aussi la gloire posthume, même la plus durable. Car elle ne tient qu'à la succession de ces petits hommes qui mourront très vite, sans se connaître eux-mêmes, à plus forte raison sans connaître celui qui mourut avant eux (III. 10).

Tout me convient de ce qui te convient, ô Monde ! (IV. 23).

Celui-ci, lorsqu'il a rendu service à quelqu'un, est tout prêt à lui porter en compte ce bienfait. Celui-là n'est pas homme à se comporter ainsi, mais toutefois il considère, à part lui, son obligé comme son débiteur, et il sait ce qu'il a fait. Cet autre ne sait plus, dans une certaine mesure, ce qu'il a fait : il est semblable à la vigne qui porte du raisin et ne demande rien d'autre, une fois qu'elle a produit son fruit particulier ; semblable au cheval qui a couru, au chien qui a chassé, à l'abeille qui a fait son miel. Cet homme, en obligeant autrui, ne cherche pas à en tirer avantage, mais il passe à un autre bienfait,

L'EVANGILE DU RIEN

comme la vigne qui, la saison venue, produit à nouveau du raisin. — Il faut donc être de ceux qui agissent, dans une certaine mesure, sans s'en rendre compte ? — Oui... (V, 6).

Poursuivre l'impossible est d'un fou. Or il est impossible que les méchants ne commettent pas quelques méchancetés (V, 17).

Ma cité et ma patrie, en tant qu'Antonin, c'est Rome ; en tant qu'homme, c'est l'univers. En conséquence, les choses utiles à ces deux cités sont pour moi les seuls biens (VI, 44).

Une seule chose ici-bas est digne de prix : passer sa vie dans la vérité et dans la justice, en restant indulgent pour les menteurs et les injustes (VI, 47).

Bientôt tu auras tout oublié ; bientôt tous t'auront oublié (VII, 21).

Creuse au-dedans de toi. Au-dedans de toi est la source du bien, une source qui peut toujours jaillir, si tu creuses toujours (VII, 59).

Il est parfaitement possible d'être un homme divin, et de n'être remarqué par personne. Souviens-t'en toujours, et encore de ceci : que le bonheur de vivre dépend de très petites choses, et que, si tu désespères de pouvoir être un dialecticien ou un physicien, il ne faut pas pour autant renoncer à être libre, modeste, sociable et docile à la voix de Dieu (VII, 67).

Il est ridicule de ne point échapper à sa propre malignité, ce qui est possible, et de vouloir échapper à celle des autres, ce qui est impossible (VII, 71).

Que personne ne t'entende plus te plaindre de la vie de la cour, et que, toi-même, tu ne t'entendes plus ! (VIII, 9).

Je ne mérite pas de m'affliger moi-même, car je n'ai jamais volontairement affligé autrui (VIII, 42).

Pour une pierre lancée en l'air, ce n'est pas un mal que de retomber, ce n'est pas un bien que de remonter (IX, 17).

La faute d'un autre, il faut la laisser où elle est (IX, 20).

Qu'exiges-tu de plus, quand tu as fait du bien à quelqu'un ? Ne te suffit-il pas d'avoir agi suivant ta nature, mais cherches-tu encore à être payé ? C'est comme si l'œil exigeait

une récompense pour voir, et les pieds pour marcher... (IX, 42).

Il ne s'agit plus du tout de discourir sur ce que doit être l'homme de bien ; il s'agit de l'être (X, 16).

Il faut qu'un œil soit en état de voir tout ce qui est visible, et ne dise pas : « Je veux du vert », ce qui est le fait d'un homme aux yeux malades... (X, 35).

Quelle âme, que celle qui est prête, à l'instant même s'il le faut, à se délier du corps, que ce soit pour s'éteindre, se disperser ou survivre ! Mais le fait d'être prêt doit provenir d'un jugement propre, et non, comme chez les chrétiens, d'une pure obstination. Qu'il soit raisonné, grave, et, si tu veux qu'on te croie, sans pose tragique (XI, 3).

Au début, les tragédies furent représentées pour rappeler les accidents de la vie, montrer qu'ils doivent ainsi naturellement arriver, et que ces drames, qui vous ont charmés sur scène, ne doivent point vous accabler sur une scène plus grande... Après la tragédie parut la comédie ancienne. Son libre parler servit d'enseignement et, par sa franchise même, rappela, non sans succès, la modestie aux hommes. C'est dans la même intention que Diogène lui emprunta cette franchise... (XI, 6).

Un tel me méprisera ? C'est son affaire. La mienne, c'est de n'être jamais pris à faire ou à dire quelque chose qui soit digne de mépris (XI, 13).

Même dans la colère, ne perds pas de vue que ce n'est pas l'irritation qui est virile, mais que la douceur et la politesse sont des vertus d'autant plus humaines qu'elles sont mâles, et que celui qui en est pourvu montre plus de force, de nerf et de virilité que celui qui s'indigne ou se fâche... (XI, 18).

Maintes fois je me suis étonné de ce que chaque homme, tout en se préférant à tous, fasse pourtant moins de cas de sa propre opinion sur lui-même que de l'opinion d'autrui... (XII, 4).

Si ce n'est pas convenable, ne le fais pas. Si ce n'est pas vrai, ne le dis pas. Que la décision provienne de toi (XII, 17).

L'EVANGILE DU RIEN

L'orgueil qui s'enorgueillit sous la modestie est le plus insupportable de tous (XII, 27).

Pars donc de bonne grâce, car celui qui te donne congé le fait de bonne grâce (XII, 36).

TRENTE ET UNIEME LECTURE

LA SAGESSE DE JEAN-PAUL

INTRODUCTION

Le romantisme allemand est avant tout une réaction, fort salubre selon moi, contre l'idéologie des Lumières, telle qu'elle sévissait dans la France des « philosophes », lesquels n'avaient plus rien de commun avec leurs homonymes de l'Antiquité. C'étaient, en fait, des militants, et même, si l'on prend au sérieux la notion de responsabilité de l'homme de lettres, des criminels contre l'humanité. Si l'on fusille Brasillach, il faut brûler Voltaire.

Lesdits philosophes étant, sinon toujours matérialistes, du moins toujours rationalistes, il était naturel que les romantiques de la première génération opérassent un retour vers une certaine religiosité. C'est le cas de Novalis, qui fut profondément influencé, dès son enfance, par la secte des Frères Moraves, et c'est aussi le cas de Jean-Paul Richter.

Celui-ci, qui est, hélas, beaucoup trop peu connu chez nous, mérite d'être étudié à part, aussi bien comme penseur que comme écrivain.

L'EVANGILE DU RIEN

Ses romans, qui annoncent à la fois Hoffmann, Gogol, Dickens et Victor Hugo, sont bâtis à la diable, compliqués à plaisir, farcis de digressions lyriques, philosophiques, visionnaires, comiques, profondes, passionnantes, saugrenues... Influencé par Sterne et par Jean-Jacques Rousseau, il va beaucoup plus loin que le premier dans la fantaisie, que le second dans la pensée.

Voici une série de citations à caractère mystique, et l'on verra de quelle qualité ! Les premières sont extraites du roman intitulé Hespérus dans la traduction, non intégrale hélas ! d'Albert Béguin — et les dernières d'un autre roman : Vie de Quintus Fixlein, traduction de Pierre Velut, dans le premier volume consacré aux Romantiques allemands de la Collection de la Pléiade (Editions Gallimard).

Toutes ces maximes vont dans le même sens : il s'agit de nous inspirer le désir d'une vie à la fois contemplative et équilibrée, chacun tenant sa place dans l'univers et accomplissant avec sérénité sa tâche quotidienne, en parfait accord avec « la volonté de Dieu », avec l'ordre du monde.

TEXTE

1 — HESPERUS (extraits)

En vérité, l'homme a presque autant de reproches à se faire lorsqu'il ne parvient pas au bonheur que lorsqu'il pêche (13^e jour).

Malheur au cœur qui n'est pas sincère avec un cœur sincère, grand envers un grand cœur, chaleureux pour un cœur chaleureux, alors qu'il devrait être tout cela, même envers qui n'est rien de tout cela ! (18^e jour).

L'homme doit être à la fois capable de passions et maître de ses passions (33^e jour).

Un simple humain peut compatir, mais seul un ange sympathise avec la joie (33^e jour).

CEUX QUI LUTTENT

La vertu ne peut pas rendre digne du bonheur, mais seulement plus digne, car la seule existence nous donne, comme aux animaux dénués de morale, le droit à la joie... Car les années de la joie précèdent les années de la vertu, de sorte que le vertueux devrait mériter, non l'avenir, mais le passé ; non le ciel, mais la terre (35^e jour).

La pensée et l'attente de la mort rendent l'homme meilleur, autant que la certitude et le choix de la mort (42^e jour).

2 - *VIE DE QUINTUS FIXLEIN* (extraits du dernier chapitre)

De petites joies réconfortent comme le pain domestique, sans jamais écœurer, alors que les grandes joies dégoutent rapidement, comme les pâtisseries.

L'homme le plus sublime aime et recherche les mêmes choses que le dernier des hommes, mais seulement pour des raisons plus élevées et par des voies plus élevées.

Que chaque minute, ô homme, soit pour toi comme une vie bien remplie ! Méprise la crainte et le désir, l'avenir et le passé ! Si l'aiguille des secondes n'est pas pour toi un poteau indicateur qui te conduise à un Eden de ton âme, l'aiguille des mois le sera encore moins, car tu ne vis pas de mois en mois, mais de seconde en seconde !

Jouis de ton être plus que de ta manière d'être, et que le plus cher objet de ta conscience soit ta conscience elle-même !

N'use pas du présent comme d'un instrument de l'avenir, car celui-ci est-il autre chose qu'un présent à venir ? Et tout présent méprisé n'était-il pas un avenir désiré ?

Ne joue pas à la loterie — reste chez toi — ne donne ni ne fréquente de grands festins — ne perds pas la moitié de ta vie en voyages ! Ne laisse pas des plans à longue échéance te masquer la vue de ton foyer, de ta chambre, de tes amis !

Méprise la vie pour en jouir.

Visite le cadre de ta vie, chaque planche de ta chambre, chaque coin, et recroqueville-toi, pour te loger, dans la dernière et la plus confortable des spires de ta coquille d'escargot !

L'EVANGILE DU RIEN

Ne considère une ville de résidence princière que comme une collection de villages, et un village que comme l'impasse d'une ville ; la gloire, que comme une conversation avec des voisins sur le seuil de la porte ; une bibliothèque, que comme un savant entretien ; la joie, que comme une seconde, la douleur, que comme une minute, la vie, que comme un jour, et trois choses comme le Tout : Dieu, la création et la vertu.

TRENTE-DEUXIEME LECTURE

LE MENSONGE SOCIAL

INTRODUCTION

Si nous passons maintenant du romantisme allemand au romantisme français, nous trouvons, là encore, un véritable philosophe, dans le sens antique du mot : c'est Alfred de Vigny, dont nous avons déjà cité la strophe du Silence.

Son œuvre philosophique en prose, très supérieure à ses poèmes, tente de concilier le désespoir métaphysique le plus radical avec la vie active, qu'il s'agisse de la vie du soldat, fondée sur une morale de l'honneur (Servitude et grandeur militaires), de la vie de l'écrivain qui se voue à son œuvre (Stello), ou même de la vie du réformateur religieux qui s'efforce, sans trop d'illusions, d'améliorer la pauvre humanité, ce dont elle le remercie à sa manière, par l'incompréhension, la moquerie et la haine (Daphné).

Stello, ce bréviaire du poète, se présente sous la forme d'un essai dialogué, illustré par trois nouvelles. Tout artiste de vocation se doit

L'EVANGILE DU RIEN

de lire et de relire ce livre admirable, qui reprend et développe, dans des termes d'une sidérante actualité, l'attitude de méfiance et de mépris, qui était celle du bonhomme La Fontaine, envers la politique et ceux qui la font.

Sous le coup d'une crise de cafard, le jeune poète Stello a conçu le projet de se dévouer à une cause sociale et politique, et de faire ce qu'on appelle de nos jours de la littérature engagée, ou militante. Pour le guérir de cette lubie dangereuse, son ami le Docteur-Noir entreprend de lui raconter la mort de trois poètes : Gilbert, Chatterton et André Chénier. Il y a, conclut-il, incompatibilité absolue entre littérature et politique ; l'écrivain n'a rien de bon à attendre du pouvoir, quel que soit ce dernier : absolutiste, libéral ou populaire.

Nous extrayons les pages qui suivent du chapitre 39. C'est, bien entendu, le Docteur Noir qui parle.

TEXTE

Le sentiment d'indignation que j'ai excité en vous a été trop vif, monsieur, pour me permettre de douter que vous n'ayez bien senti qu'il y a et qu'il y aura toujours antipathie entre l'homme du Pouvoir et l'homme de l'Art ; mais, outre la raison d'envie et le prétexte d'utilité, ne reste-t-il pas encore une autre cause plus secrète à dévoiler ? Ne l'apercevez-vous pas dans les craintes continuelles, où vit tout homme qui a une autorité, de perdre cette autorité chérie et précieuse qui est devenue son âme ?

— Hélas ! j'entrevois à peu près ce que vous m'allez dire encore, dit Stello ; n'est-ce pas la crainte de la vérité ?

— Nous y voilà ! dit le Docteur avec joie.

Comme le Pouvoir est une science de convention, selon les temps, et que tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule, tandis qu'au contraire les beautés de tout Art ne sont possibles que dérivant de la vérité la plus intime, vous comprenez que le Pouvoir, quel qu'il soit, trouve une

continuelle opposition dans toute œuvre ainsi créée. De là ses efforts éternels pour comprimer ou séduire.

— Hélas ! dit Stello, à quelle odieuse et continuelle résistance le Pouvoir condamne le Poète ! Ce Pouvoir ne peut-il se ranger lui-même à la vérité ?

— Il ne le peut, vous dis-je ! s'écria violemment le Docteur en frappant sa canne à terre. Et mes trois exemples politiques ne prouvent point que le Pouvoir ait tort d'agir ainsi, mais seulement que son essence est contraire à la vôtre et qu'il ne peut faire autrement que de chercher à détruire ce qui le gêne.

— Mais, dit Stello avec un air de pénétration (essayant de se retrancher quelque part, comme un tirailleur chargé en plaine par un gros escadron), mais si nous arrivions à créer un Pouvoir qui ne fût pas une fiction, ne serions-nous pas d'accord ?

— Oui certes ; mais est-il jamais sorti et sortira-t-il jamais de ces deux points uniques sur lesquels il puisse s'appuyer, *hérédité*, et *capacité*, qui vous déplaisent si fort, et auxquels il faut revenir ? Et si votre pouvoir favori règne par l'Hérédité et la Propriété, vous commencerez, monsieur, par me trouver une réponse à ce petit raisonnement connu sur la Propriété :

C'est là ma place au soleil ; voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. (Pascal.)

Et sur l'Hérédité, à ceci :

On ne choisit pas, pour gouverner un vaisseau dans la tempête, celui des voyageurs qui est de meilleure maison. (Pascal.)

Et, en cas que ce soit la Capacité qui vous séduise, vous me trouverez, s'il vous plaît, une forte réponse à ce petit mot :

Qui cédera la place à l'autre ? — Je suis aussi habile que lui. — Qui décidera entre nous ? (Pascal.)

Vous me trouverez facilement ces réponses, je vous donne du temps — un siècle, par exemple.

— Ah ! dit Stello consterné, deux siècles n'y suffiraient pas.

— Ah ! J'oubliais, poursuit le Docteur-Noir ; ensuite il ne vous restera plus qu'une bagatelle, ce sera d'anéantir au cœur de tout homme né de la femme cet instinct effrayant :

Notre ennemi, c'est notre maître. (La Fontaine.)

Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité.

L'EVANGILE DU RIEN

— Ma foi, ni moi, dit Stello emporté par la vérité, fût-ce l'innocent pouvoir d'un garde champêtre...

— Et de quoi s'affligerait-on si tout ordre social est mauvais et s'il doit l'être toujours ? Il est évident que Dieu n'a pas voulu que cela fût autrement. Il ne tenait qu'à lui de nous indiquer, en quelques mots, une forme de gouvernement parfaite, dans le temps où il a daigné habiter parmi nous. Avouez que le genre humain a manqué là une bien bonne occasion !

— Quel rire désespéré ! dit Stello.

— Et il ne la retrouvera plus, continua l'autre ; il faut en prendre son parti, en dépit de ce beau cri que répètent en chœur tous les législateurs. A mesure qu'ils ont fait une Constitution écrite avec de l'encre, ils s'écrient : « En voilà pour toujours ! »

Allons, comme vous n'êtes pas de ces gens innombrables pour qui la politique n'est autre chose qu'un chiffre, on peut vous parler ; allons, dites-le hautement, ajouta le Docteur en se couchant dans son fauteuil à sa façon, de quel paradoxe êtes-vous amoureux maintenant, s'il vous plaît ?

Stello se tut.

— A votre place, j'aimerais une créature du Seigneur plutôt qu'un argument, quelque beau qu'il fût.

Stello baissa les yeux.

— A quel mensonge social nécessaire voulez-vous vous dévouer ? Car nous avouons qu'il en faut un pour qu'il y ait une société. Auquel ? Voyons ! Sera-ce au moins absurde ? Lequel est-ce ?

— Je ne sais, en vérité, dit la victime du raisonneur.

— Quand pourrai-je vous dire, continua l'imperturbable, ce que je sens venir sur mes lèvres, toutes les fois que je rencontre un homme caparaçonné d'un Pouvoir ? *Comment va votre mensonge social, ce matin ? Se soutient-il ?*

— Mais ne peut-on soutenir un Pouvoir sans y participer, et, au milieu d'une guerre civile, ne pourrai-je pas choisir ?

— Eh ! qui vous dit le contraire ? interrompit le Docteur avec humeur ; il s'agit bien de cela ! Je parle de vos pensées et de vos travaux, par lesquels seulement vous existez à mes yeux. Que me font vos actions ?

Qu'importe, dans les moments de crise, que vous soyez brûlé avec votre maison ou tué dans un carrefour, *trois fois tué, trois fois enterré et trois fois ressuscité*, comme signait le capitaine normand François Séville, au temps de Charles IX ?

Faites le jeu qui vous plaira. Mettez, si vous voulez, *L'Hérédité*, dans le carrosse, et la *Capacité* sur le siège, pour voir à les accorder.

— Peut-être, dit Stello.

— Jusqu'à ce que le cocher essaie de verser le maître ou d'entrer dans la voiture, ce qui ne serait pas mal, continua le Docteur.

Oh ! Nul doute, monsieur qu'il ne vaille autant choisir en temps de lutttes, que se laisser ballotter comme un numéro dans le sac d'un grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du Pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des négations, quand on est de bonne foi. Mais, dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau.

TRENTE-TROISIEME LECTURE

LES QUATRE LOIS DE LA DIALECTIQUE

INTRODUCTION

Une anthologie comme la nôtre, consacrée aux doctrines fondées sur le refus de toute espérance métaphysique, ne saurait ignorer le marxisme, et celui-ci figure de plein droit dans notre catalogue, quels que soient par ailleurs les crimes commis par les marxistes. Après tout les bouddhistes, les taoïstes et les chrétiens ont, eux aussi, versé le sang...

L'Eglise de Rome a fait beaucoup d'honneur au « communisme athée » en le qualifiant d'intrinsèquement pervers. D'abord, parce qu'en fait de perversité, je ne vois rien qui puisse se comparer au dogme chrétien : Dieu offensé par l'homme, Dieu faisant torturer, pendant des heures, une toute pure incarnation de lui-même, pour expier cette offense... pour trouver plus vicieux que ça, il faut se lever de bonne heure ! Ensuite, parce que le « matérialisme dialectique » (assez improprement nommé) n'a rien, philosophiquement parlant, qui nous choque. Il concorde, à peu de choses près, avec ce que nous savons être la vérité : tout ce qui existe, sans exception, est sujet

à naissance, à développement, à dépérissement et à mort. Si les marxistes n'avaient rien fait de pire que d'enseigner ces damnales propositions, nous serions bien d'accord avec eux !

Ce qu'on peut leur reprocher, c'est au contraire d'être infidèles aux lois de leur propre dialectique, et cela de deux manières :

Sur le plan théorique d'abord, en introduisant frauduleusement, dans leur philosophie de l'histoire, la notion bourgeoise de Progrès, alors que l'humanité, socialiste ou non, doit, comme tout le reste, dépérir et périr ;

Ensuite, sur le plan pratique, par toute une série de contradictions grotesques :

S'il est vrai que toute chose n'existe que par un équilibre transitoire de forces antagonistes, alors il est parfaitement vain d'espérer une société sans classes, où travailleurs et dirigeants auraient les mêmes intérêts.

Si tout dépend de tout, il faut reconnaître aussi que le monde socialiste dépend du monde capitaliste, et qu'il n'y a donc pas de « socialisme dans un seul pays ».

Il est profondément stupide de faire la chasse aux « réactionnaires » et aux ennemis du peuple, puisque ceux-ci font partie des fameuses forces antagonistes : une fois supprimées, ces forces ne peuvent que ressurgir sous une autre forme. Ainsi, après avoir massacré les patrons, le Parti est devenu patron ; après avoir exterminé les koulaks, il est devenu seigneur féodal.

De toute manière, l'opposition est un symptôme, elle n'est pas l'ennemi. Dans l'intérêt même du pouvoir, il convient de la laisser exister. Les forces qui s'expriment par elle ne seront, de toute manière, jamais anéanties, et il importe de connaître la pression qu'elles exercent. Une machine à vapeur sans manomètre est une machine qui risque à tout moment de sauter.

D'autre part, il est terriblement risqué de prévoir l'évolution future de l'humanité, de prétendre la diriger ou l'accomplir. L'histoire n'a pas toujours la complaisance de se plier aux exigences de messieurs les idéologues, même marxistes...

Il est enfin parfaitement idiot de réclamer des militants le respect de la doctrine, car les doctrines sont comme tout le reste : elles naissent, elles vivent, elles se transforment, elles meurent. Une doctrine parfaitement cohérente est une doctrine qui cesse très vite de

L'EVANGILE DU RIEN

correspondre aux faits. Et les grands politiques, y compris le père Staline, sont tous, sans exception, des opportunistes et des révisionnistes.

En résumé, toute société repose sur des intérêts divergents qui doivent tôt ou tard la conduire à la subversion, puis à la mort. Quant au terme du processus historique, nous le connaissons d'avance : ce n'est pas le communisme, c'est la mort de l'espèce humaine, dévorée aussi bien par ses contradictions internes que par les forces de réaction qu'elle provoquera dans la Nature.

Ces quelques petites réserves faites, les lois de la dialectique restent incontestables. Les voici, formulées d'une façon fort claire et tout à fait pédagogique, par Staline lui-même, dans l'opuscule intitulé : Matérialisme dialectique et matérialisme historique, texte français emprunté à l'édition Norman Béthune, 76, boulevard Saint-Michel, Paris (VI^e).

TEXTE

1^o Contrairement à la métaphysique, la dialectique regarde la nature, non comme une accumulation accidentelle d'objets, de phénomènes détachés les uns des autres, isolés et indépendants, mais comme un tout uni, cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement.

2^o Contrairement à la métaphysique, la dialectique regarde la nature, non comme en état de repos et d'immobilité, de stagnation et d'immuabilité, mais comme en état de mouvement et de changement perpétuels, de renouvellement et de développement incessants, où toujours quelque chose naît et se développe, quelque chose se désagrége et disparaît.

3^o Contrairement à la métaphysique, la dialectique considère le processus du développement, non comme un simple processus de croissance où les changements quantitatifs n'aboutissent pas à des changements qualitatifs, mais comme un développement qui passe des changements quantitatifs insi-

gnifiants et latents à des changements apparents et radicaux, à des changements qualitatifs ; où les changements qualitatifs sont, non pas graduels, mais rapides, soudains, et s'opèrent par bonds, d'un état à un autre ; ces changements ne sont pas contingents, mais nécessaires ; ils sont le résultat de l'accumulation de changements quantitatifs insensibles et graduels.

4° Contrairement à la métaphysique, la dialectique part du point de vue que les objets et les phénomènes de la nature impliquent des contradictions internes, car ils ont tous un côté négatif et un côté positif, un passé et un avenir, tous ont des éléments qui disparaissent ou qui se développent ; la lutte de ces contraires, la lutte entre l'ancien et le nouveau, entre ce qui meurt et ce qui naît, entre ce qui dépérit et ce qui se développe, est le contenu interne du processus de développement, de la conversion des changements quantitatifs en changements qualitatifs.

TRENTE-QUATRIEME LECTURE

AU-DELA DU BIEN ET DU MAL

INTRODUCTION

Aimer Nietzsche est une preuve de santé intellectuelle. Je dis bien : l'aimer ; je ne dis pas : penser comme lui. Plus que les idées énoncées, ce qui importe en effet, dans ses écrits, c'est l'homme, son humeur, ses exigences. D'accord ou non, nous sommes complices. Chacun de ses livres est un coup de vent, une rafale purifiante et vengeresse dans le bric-à-brac poussiéreux de la philosophie universitaire.

Nietzsche, c'est l'emmerdeur, c'est la mauvaise conscience de l'Occident, le spécialiste des vérités désagréables, celui qui vend la mèche, qui dit ce qu'il ne fallait pas dire. Il a osé dire, par exemple, que la démocratie et l'égalitarisme étaient, à leur manière, aussi cruels et criminels que les régimes les plus despotiques ; il a osé prévoir que le XX^e siècle ne serait pas celui du progrès radieux, de la fraternité humaine, mais au contraire le siècle classique de la guerre.

CEUX QUI LUTTENT

Alors que nos agnostiques mondains ne pouvaient s'empêcher de donner, au passage, un petit coup de chapeau à l'Evangile, il a dénoncé, contre tous, croyants et mécréants, la profonde immoralité, la monstrueuse perversité du christianisme primitif. Enfin, parti du nihilisme, acceptant avec enthousiasme les négations les plus amères de Schopenhauer, de Bouddha ou d'Héraclite, il conclut pour la vie quand même, pour la vie pleinement vécue, avec tout son cortège de plaisirs et de peines, de raffinements et d'ignominies, pour la vie souveraine en dépit de toutes les morales, injustifiable si l'on veut, mais qui n'a pas à se justifier, puisqu'il lui suffit d'être...

Ce dépassement du nihilisme par lui-même s'exprime avec toute la clarté désirable dans les trois aphorismes suivants, que j'ai traduits avec l'aide de Claude Clergé. Ils sont tirés de l'opuscule intitulé *Le crépuscule des idoles*. Ce sont les aphorismes 1 et 2 du chapitre *Le problème de Socrate*, et l'aphorisme 8 du chapitre *Les quatre grandes erreurs*.

TEXTE

LE PROBLEME DE SOCRATE

1 — Sur la vie, de tout temps, les plus sages ont jugé de même : *elle ne vaut rien*. Toujours et partout on a entendu de leur bouche le même son : un son plein de doute, plein de mélancolie, de fatigue de vivre, de résistance contre la vie. Socrate lui-même disait en mourant : « Vivre, cela veut dire être longtemps malade. Je dois un coq à Esculape sauveur. » Même Socrate en avait assez. Qu'est-ce que cela *prouve* ? Qu'est-ce que cela *montre* ? Autrefois on aurait dit (Oh ! on l'a dit, et assez haut, nos pessimistes en tête !), on aurait dit : « Il faut qu'il y ait là quelque chose de vrai. L'unanimité des sages est une preuve de vérité. » Disons-nous de même encore aujourd'hui ? En avons-nous *le droit* ? « Il faut qu'il y ait là quelque chose de malade », telle est notre réponse à nous. Ces plus grands sages de tous les temps, il faudrait d'abord les regarder de près. Peut-être, tous autant qu'ils sont, n'étaient-ils

L'EVANGILE DU RIEN

pas déjà très fermes sur leurs jambes ? Peut-être étaient-ils dépassés ? flageolants ? décadents ? La sagesse descendrait-elle sur terre comme un corbeau, qu'un léger parfum de charogne émoustille ?

2 — Cette impertinence, de regarder les grands sages comme des types humains de décadence, l'idée m'en est venue pour la première fois dans un cas où le préjugé, scolaire ou non, s'y oppose le plus fortement. J'ai considéré Socrate et Platon comme des symptômes de déclin, comme des instruments de la dissolution du monde grec, comme quelque chose de pseudo-grec, d'antigrec (*Naissance de la tragédie*, 1872). Cette unanimité des sages, ce qu'elle prouve (je l'ai compris de mieux en mieux), ce n'est pas tant qu'ils avaient raison sur ce en quoi ils étaient tous d'accord ; elle prouve plutôt qu'eux-mêmes, ces grands sages, avaient, quelque part en eux, conclu un accord physiologique, pour avoir la même attitude négative envers la vie — pour s'en faire un devoir. Les jugements de valeur sur la vie, qu'ils soient pour ou contre, ne peuvent, en fin de compte, jamais être vrais. Ils ne valent que comme symptômes, c'est seulement comme symptômes qu'il faut les prendre en considération ; en soi, de tels jugements sont des bêtises. Il faut absolument étendre les doigts et tâcher de saisir cette étonnante *finesse*, que *la valeur de la vie ne peut être appréciée* : ni par un vivant, puisqu'il est partie, et même objet de la question, et non juge ; ni par un mort, pour une autre raison... De la part d'un philosophe, voir un problème dans la valeur de la vie, c'est même en soi une objection contre lui, un point d'interrogation sur sa sagesse, un défaut de sagesse...

LES QUATRE GRANDES ERREURS

8 — Quelle seule possibilité reste à notre doctrine ? Que personne ne donne à l'homme ses qualités : ni Dieu, ni la société, ni ses parents, ni ses ancêtres, ni lui-même (l'absurde théorie enfin rejetée ici a été enseignée par Kant sous le nom

de « liberté intelligible », et peut-être déjà par Platon). Personne n'est responsable du fait que l'homme est là, tout simplement, qu'il est constitué de telle et telle manière, qu'il se trouve en de telles circonstances, dans tel environnement. La fatalité de son être n'est pas séparable de la fatalité de tout ce qui fut et sera. Il n'est en aucun cas la conséquence d'un projet particulier, d'une volonté, d'un but, il n'est pas l'objet d'une expérience tendant à réaliser un « idéal de l'homme », ou un « idéal du bonheur », ou un « idéal moral » ; il est absurde de vouloir engager son être dans un but quelconque. Nous avons inventé la notion de but. Dans la réalité, il n'y a pas de but... On est nécessaire, on est un morceau de destin, on appartient au tout, on est dans le tout ; il n'y a rien qui puisse juger, mesurer, comparer, condamner notre être, car cela voudrait dire juger, mesurer, comparer, condamner le tout. *Mais il n'y a rien en dehors du tout !* Que personne ne soit plus tenu pour responsable, qu'il ne soit plus permis de réduire le caractère de l'être à une cause première, que le monde ne soit plus une unité, ni comme sensation, ni comme esprit, c'est là, pour la première fois, la grande libération : ainsi seulement est rétablie l'innocence du devenir... La notion de *Dieu* était jusqu'ici la plus grande objection à l'existence. Nous rejetons Dieu, nous rejetons la responsabilité en Dieu. C'est ainsi que, pour la première fois, nous sauvons le monde.

TRENTE-CINQUIEME LECTURE

LES FRERES FOURMIS

INTRODUCTION

Il nous faudrait citer à présent des chapitres entiers de La guerre et la paix de Tolstoï. Car ce chef-d'œuvre du roman universel est aussi, est peut-être avant tout le plus grand roman initiatique jamais écrit. Nous y suivons Pierre Bezoukhov, le héros principal, dans sa quête de la sagesse et de la vérité mystique, auxquelles il accède finalement, après un certain nombre d'épreuves qui sont, dans l'ordre : son accession à la fortune, son mariage, son entrée dans la franc-maçonnerie, la guerre, la captivité, et, pour finir, sa rencontre avec Platon Karataïev.

Celui-ci est le type même du sage taoïste ou stoïcien, sous sa forme la plus haute. Paysan, illettré, d'une intelligence fort au-dessous de la moyenne, il ne donne pas de leçons, il n'enseigne jamais, il ne dit même pas un mot qui sente, si peu que ce soit, la doctrine ou l'abstraction : il est d'ailleurs parfaitement incapable d'abstraire. Il

CEUX QUI LUTTENT

agit par sa seule présence, par sa simplicité, son intuition, son affabilité inconditionnelle envers tout ce qui existe, son équilibre et sa gentillesse. Un autre personnage, dans le même roman, incarne la sagesse active, la soumission à l'ordre de l'univers et la stratégie du non-agir, telle qu'elle est exposée dans le Tao-te-king : c'est le général Koutouzcov.

Ayant renoncé à faire un choix dans ce livre inépuisable, j'ai résolu de présenter ici un texte moins connu, mais de toute beauté, qui fait partie d'une autobiographie inachevée que Tolstoï avait commencé à dicter, sur ses vieux jours, et qu'il n'a jamais terminée.

Voici donc deux extraits de Souvenirs, dans la traduction de Sylvie Luneau, publiée par les Editions Gallimard dans le volume de la collection de la Pléiade intitulé : Tolstoï : Souvenirs et récits.

TEXTE

Donc ce fut lui (mon frère aîné Nicolas) qui, lorsque nous avions, mes frères et moi, Serge sept ans, Mitia six ans et moi cinq ans, nous annonça qu'il avait un secret au moyen duquel, lorsqu'il se découvrirait, tous les hommes seraient heureux : on n'aurait plus ni maladies, ni aucun ennui, personne ne se mettrait plus en colère contre personne, tous s'aimeraient les uns les autres, tous deviendraient « frères fourmis » (*bratya mouravyi*) — sans doute était-ce les « Frères Moraves » ; il en avait entendu parler ou avait lu quelque chose sur eux, mais dans notre langage, c'étaient les « frères fourmis ». Je me rappelle que le mot « fourmi » me plaisait tout particulièrement, évoquant ces insectes dans leur fourmilière. Nous inventâmes même le jeu des « frères fourmis » ; il consistait à s'asseoir sous des chaises en les barricadant avec des boîtes, nous les recouvrons de foulards et restions là dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre. J'éprouvais alors, je m'en souviens, un sentiment particulier d'affection et d'attendrissement, et j'aimais beaucoup ce jeu.

La fraternité fourmi nous avait été révélée, mais le principal

L'EVANGILE DU RIEN

secret : comment faire pour que les hommes ne connaissent plus aucun malheur, ne se querellent plus et ne se fâchent plus jamais, mais soient constamment heureux, ce secret-là était, à ce qu'il nous dit, inscrit sur une baguette verte, et cette baguette était enfouie près d'un chemin, au bord du ravin du vieux Zakaze, à l'endroit où, comme il faut bien enfouir mon corps quelque part, j'ai demandé qu'on m'enterre en souvenir de Nicolas.

Hormis cette baguette, il y avait encore un certain mont Fanfaron sur lequel, disait-il, il pouvait nous mener, si nous remplissions toutes les conditions posées pour cela. Ces conditions étaient, premièrement : rester debout dans un coin et ne pas penser à l'ours blanc. Je me rappelle que je me plantai dans un coin et m'efforçai, sans jamais y parvenir, de ne pas penser à l'ours blanc. J'ai oublié la seconde condition, c'était très difficile... Il fallait marcher, sans faire un faux pas, le long d'une fente entre les lames du parquet ; la troisième était facile : pendant un an, ne pas voir de lièvre, vivant, mort ou rôti. Ensuite il fallait jurer de ne révéler ces secrets à personne.

Celui qui remplirait ces conditions et encore d'autres, plus difficiles, qu'il nous ferait connaître plus tard, verrait un de ses souhaits réalisé, quel qu'il soit. Nous devions exprimer notre souhait. Serge souhaita savoir modeler des chevaux et des poules en cire ; Mitia souhaita savoir dessiner toutes espèces d'objets grandeur nature, comme un peintre. Quant à moi, je ne pus rien imaginer, si ce n'est de savoir dessiner en réduction. Tout cela, ainsi qu'il arrive chez les enfants, fut très vite oublié, et personne ne grimpa sur le mont Fanfaron, mais je me rappelle la gravité mystérieuse avec laquelle Nicolas nous initia à ces secrets, notre respect et notre émoi devant ces choses étonnantes qui nous étaient révélées.

J'ai gardé surtout une forte impression de la fraternité fourmi et de la mystérieuse baguette verte, en liaison avec elle, qui devait faire le bonheur de tous les hommes.

Je suppose aujourd'hui que Nicolas avait lu ou entendu maints récits sur les francs-maçons, sur leur désir de faire le bonheur de l'humanité, sur les rites mystérieux qui accompagnent une intronisation dans leur ordre ; il avait

sans doute entendu parler des Frères Moraves et il mélangea le tout dans sa vive imagination et dans son amour des êtres et de la bonté ; il inventa toutes ces histoires, y trouva du plaisir et s'en servit pour nous mystifier.

L'idéal des frères fourmis, affectueusement attachés les uns aux autres, non sous deux chaises recouvertes de foulards, mais sous la voûte céleste de tous les hommes du monde, est resté pour moi intact. Et de même que je croyais alors qu'il existait une baguette verte, sur laquelle était écrit qu'il faut détruire tout le mal au fond des êtres et leur donner le plus grand bien, de même je crois aujourd'hui encore que cette vérité existe, qu'elle sera révélée aux hommes et leur donnera ce qu'elle promet...

(Quelques pages plus loin, Tolstoï revient sur le même sujet, non sans se répéter quelque peu, ayant sans doute oublié ce qu'il en avait dit.)

... Je parlerai seulement de l'état d'âme où je me trouvais plusieurs fois dans ma première enfance et qui, je crois, était important, plus important que beaucoup, beaucoup de sentiments éprouvés dans la suite. Il était important parce que cet état d'âme fût la première expérience de l'amour, non l'amour d'un être, mais l'amour de l'amour, l'amour de Dieu, sentiment que plus tard je n'éprouvai que rarement, mais je l'éprouvai cependant, grâce à cette trace qui fut frayée dans ma petite enfance.

Voici comment ce sentiment s'exprimait : nous (en particulier Mitia, les petites filles et moi) nous asseyions sous des chaises, aussi serrés l'un contre l'autre que possible. Ces chaises, nous les recouvrons de foulards, les barricadions avec des oreillers, et nous déclarions que nous étions des « frères fourmis » : alors, nous éprouvions une tendresse particulière l'un pour l'autre. Parfois cette tendresse se traduisait par un geste, une caresse, ou bien nous nous serrions l'un contre l'autre. Mais c'était rare. Nous sentions nous-même que ce n'était pas cela et nous nous arrêtions aussitôt. Etre « frères fourmis », comme nous disions (quelques récits sur les Frères Moraves étaient vraisemblablement parvenus jusqu'à nous par

L'EVANGILE DU RIEN

l'intermédiaire du mont Fanfaron de Nicolas), cela signifiait seulement se dissimuler aux yeux de tous, se séparer de tous et s'aimer l'un l'autre. Parfois, sous les chaises, nous parlions des êtres, des choses que chacun de nous aimait, de ce qui était nécessaire au bonheur, comment nous vivrions et aimerions tout le monde.

Cela avait commencé, je m'en souviens, en jouant au voyage. Nous nous asseyions sur les chaises, en attelions d'autres, faisons une calèche ou un cabriolet, et, soudain, ceux qui étaient assis dans la calèche s'étaient transformés, de voyageurs, en « frères fourmis ». Les autres s'étaient joints à eux. C'était merveilleux, et je remercie Dieu d'avoir pu jouer à cela. Nous disions que c'était un jeu, et cependant tout au monde est jeu excepté cela.

TRENTE-SIXIEME LECTURE

IF...

INTRODUCTION

Il est difficile de pardonner à Kipling. D'abord il en savait trop. Ce franc-maçon en savait trop sur la démocratie. Ce colonialiste en savait trop sur les femmes d'officiers, sur l'administration anglo-indienne. Cet ami de l'indigène et cet admirateur du bouddhisme savait trop bien ce que les peuples orientaux, malgré leurs magnifiques traditions culturelles, recèlent en eux d'irresponsabilité, de fripouillerie et de férocité. Il a prédit la grande misère de la décolonisation.

Par-dessus tout il avait trop de talent ; ses nouvelles indiennes restent encore sans égales, aussi bien dans la littérature anglaise que dans celles de l'Asie libérée.

Enfin il était trop sage, comme en témoigne ce poème souvent cité, souvent ridiculisé, mais qui demeure, en fin de compte, une des plus grandes sagesses écrites de tous les temps.

Avant d'en présenter une traduction de mon cru, j'en reproduis le texte anglais.

L'EVANGILE DU RIEN

TEXTE

If you can keep your head when all about you
Are losing theirs and blaming it on you ;
If you can trust yourself when all men doubt you,
But make allowance for their doubting too ;
If you can wait and not be tired by waiting,
Or being lied about, don't deal in lies,
Or being hated don't give way to hating,
And yet don't look too good, nor talk too wise :

If you can dream – and not make dreams your master ;
If you can think – and not make thoughts your aim ;
If you can meet with Triumph and Disaster
And treat those two impostors just the same ;
If you can bear to hear the truth you've spoken
Twisted by knaves to make a trap for fools,
Or watch the things you gave your life to, broken;
And stoop and build'em up with worn-out tools :

If you can make one heap of all your winnings
And risk it on one turn of pitch-and-toss,
And lose, and start again at your beginnings
And never breathe a word about your loss ;
If you can force your heart and nerve and sinew
To serve your turn long after they are gone,
And so hold on when there is nothing in you
Except the Will which says to them : « *Hold on !* »

If you can talk with crowds and keep your virtue,
Or walk with Kings – nor lose the common touch,
If neither foes nor loving friends can hurt you,
If all men count with you, but none too much ;
If you can fill the unforgiving minute
With sixty seconds worth of distance run,
Yours is the Earth and everything that's in it,
And – which is more – you'll be a Man, my son.

CEUX QUI LUTTENT

TRADUCTION

Si tu peux garder ta tête quand tous autour de toi
perdent la leur et t'en font le reproche ;
Si tu peux te fier à toi quand tous doutent de toi,
mais accepter aussi ce doute de leur part ;
Si tu peux attendre sans te lasser d'attendre,
ou, victime du mensonge, ne pas donner dans le mensonge,
hâï, ne pas te laisser aller à la haine,
sans non plus te donner des airs de vertueux ni de sage ;

Si tu peux rêver, sans faire du rêve ton maître, '
si tu peux penser, sans faire de la pensée ton but ;
Si tu peux rencontrer Triomphe et Désastre
et traiter ces deux imposteurs exactement de même ;
Si tu peux supporter d'entendre la vérité que tu as dite
tordue par des truands pour piéger des imbéciles,
ou voir brisées les choses auxquelles tu as consacré ta vie,
et te baisser, et reconstruire avec des outils hors d'usage ;

Si tu peux faire un seul tas de tous tes gains
et le risquer à pile ou face,
perdre, et tout reprendre à zéro
sans jamais souffler mot de ta perte ;
Si tu peux obliger ton cœur, tes nerfs et tes muscles
à te servir bien au-delà de leurs forces,
et continuer ainsi quand il n'y a plus rien en toi,
sinon la Volonté qui leur dit : « Encore ! »

Si tu peux parler aux foules en gardant ta qualité,
ou fréquenter les rois sans perdre le sens commun ;
Si les ennemis ni les amis très chers ne peuvent te blesser,
Si tout homme compte pour toi, mais aucun à l'excès ;
Si tu peux faire passer la minute de la vengeance
avec soixante secondes de course à pied,
Alors, à toi la Terre et tout ce qu'elle contient,
et, qui plus est, tu seras un Homme, mon fils.

TRENTE-SEPTIEME LECTURE

D'UN PERE A SON FILS

INTRODUCTION

Montherlant est peut-être le seul, parmi les grands écrivains français, qui ait osé comprendre Nietzsche. Son goût des valeurs « nobles » lui a valu de passer, pendant des années, pour un professeur d'énergie. On lui a même fait le grand honneur de le traiter de fasciste... En réalité, quand on le connaît bien, on s'aperçoit qu'il est beaucoup plus un disciple d'Epicure et d'Alfred de Vigny, que de Mussolini ou de Maurice Barrès. Malgré ses protestations, il n'est jamais autant lui-même que quand il se projette dans Pierre Costals, le héros du cycle des Jeunes Filles (sympathique dragueur et individualiste voluptueux), voire dans Léon de Coantré, qui est celui des Célibataires : un peureux, un timide, un aboulique, mais un être touchant, d'une indiscutable qualité humaine.

Je le cite cependant parmi les sages « actifs » en raison de ses préoccupations pédagogiques, particulièrement évidentes dans la Lettre d'un père à son fils, dont voici quelques extraits, et qui figure dans un admirable recueil de textes dont le titre, à lui seul, est un programme et presque un manifeste : Service inutile.

CEUX QUI LUTTENT

TEXTE :

... Il importe peu, par exemple, que vous croyiez en Dieu ou non. Vous pouvez penser, là-dessus comme bon vous semblera.

Il importe peu que vous aimiez ou non votre prochain. Mais ne recherchez pas son amour. D'abord, parce que celui qui vous donne son amour vous prend votre liberté. Ensuite, parce que chercher à plaire est la pente la plus glissante pour piquer droit vers le plus bas niveau. Nous avons à prendre aux femmes, crainte de nous limiter en étant trop virils, maint instinct propre à leur sexe. Mais, pour Dieu ! Pas celui-là.

Il importe peu vous vous cédiez ou non au plaisir des sens. Vous entendrez dire que la volupté exclut la spiritualité, exclut la charité, exclut la bonne santé, etc. C'est une imposture. Une nature bien pleine et équilibrée arrange tout cela, et s'en arrange. Ce sont des passions qu'il suffit de piloter, voilà tout. « Dieu sait que vous ne pouvez pas vous empêcher de penser aux femmes. » (Coran.) Mais c'est dans ce domaine-là surtout qu'il vous faudra avoir de la tenue. Prenez garde de rien souffrir des femmes, qui vous cabrerait venant d'un homme. Le bonheur que vous donne un être ne lui crée pas de droits sur vous. Soutenir cette pensée n'est pas toujours facile, et d'autant moins qu'on doit le concilier avec la grande reconnaissance que mérite quiconque nous a donné le plaisir.

Beaucoup d'actes que la morale commune tient pour innocents condamnent un homme sans recours. Mais le mensonge, le meurtre, le vol, le pillage de guerre ne condamnent pas un homme nécessairement. Il peut les commettre et garder les caractères de la supériorité. La vie de beaucoup d'hommes ne vaut pas plus que la vie d'un goujon. Le vol a souvent des excuses. Le mensonge fait souvent moins de maux que la vérité ; à l'encontre de l'opinion commune, on peut très bien mentir à ceux qu'on aime le plus : vous m'avez menti, je vous ai menti, je vous mentirai encore. Bien entendu, sur tout cela, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas.

Voilà beaucoup de choses indifférentes. C'est que l'essentiel est la hauteur. Elle vous tiendra lieu de tout. En elle je com-

L'EVANGILE DU RIEN

prends le détachement, car comment prendre de la hauteur sans se détacher ? Elle vous serait une patrie suffisante si vous n'aviez pas l'autre. Elle vous tiendra lieu de patrie le jour où l'autre vous manquera. Il faut être fou de hauteur, car, l'étant, on dégringole encore tant et plus. Que sera-ce donc, si on ne l'est pas !

Je reviens sur la vertu de mépris, puisque, comme je vous l'ai dit, elle est inconnue de nos compatriotes. « Héliogabale ne voulait pas avoir de fils, de peur qu'il ne lui en advînt qui eussent des mœurs honnêtes. » (Lampride.) Je suis ennuyé de me sentir en désaccord avec un chef d'Etat, mais, si quelque chose m'avait empêché d'avoir un fils, c'eût été au contraire, la peur qu'il n'eût pas des mœurs honnêtes. Par « mœurs honnêtes » j'entends surtout cette *qualité* d'un être, grâce à quoi le mal le dégoûte comme une vulgarité. Nous voyons assez souvent des garçons d'excellents milieux, élèves de grandes écoles, ou autres, coincés dans des histoires de stupéfiants, de grues, de gens et de choses interlopes. Il leur a manqué cette *qualité*, qui eût fait qu'à voir seulement ces gens, et sans que le sens moral intervînt, ils eussent su qu'à leur égard il ne pouvait y avoir qu'une règle de conduite : celle de n'avoir rien de commun avec eux. Il leur a manqué de la répugnance ; il leur a manqué du mépris. Ça été pour moi chose déroutante, et gravement triste de voir de quelles sortes de gens de jeunes officiers français, aux colonies, acceptaient d'être entourés. Je prends pour exemple des officiers parce que c'est choquer doublement, que choquer sous l'uniforme. Ces gens étaient immondes ; le premier coup d'œil sur eux avait suffi pour me mettre en boule. Or, non seulement, ils ne faisaient pas cet effet sur de jeunes hommes qu'on tient pour ce qu'il y a de mieux dans la société française, mais ces jeunes se plaisaient à leur contact. On apprend ensuite l'aventure classique du lieutenant et de l'espionne, ou du lieutenant qui se tue pour une grue. Rien de tel ne serait arrivé si ces garçons, devant ces femmes, avaient eu cette sorte de frémissement qu'on appelle le mépris. Quand l'un d'eux se fourre dans une sale histoire, avant même de penser de lui : « C'est un serin » — ce qui est *toujours* le cas — je pense : « C'est un garçon qui n'avait pas de qualité... »

... Vous aurez à l'égard des animaux une douceur raisonnable, pour tous les motifs qu'on en donne communément, mais surtout parce que vous trouverez souvent chez eux plus de noblesse et plus de raison que chez les hommes. Chaque fois que vous aurez résisté à tuer un animal inutilement, ou à le contrarier inutilement, vous aurez bien fait.

De même à l'égard des objets. Chaque fois que vous aurez résisté à cueillir une fleur, à pisser dans une eau limpide, à casser une branche inutilement, etc., vous aurez bien fait. Quand il n'y aurait pas là de mérite certain (et cela n'est pas sûr), du moins aurez-vous évité un mouvement vulgaire.

... Il n'est guère de souffrance dont vous ne puissiez émousser la pointe, en imaginant combien elle pourrait être pire. La conscience de ses ennuis est éliminée rapidement, chez un homme qui a une bonne circulation. Je vous préviens néanmoins, pour mémoire contre la souffrance inutile (tout ce que je vais vous en dire est dit de la souffrance morale). Le bonheur est un état bien plus noble et bien plus raffiné que la souffrance ; quand l'humanité avait une cervelle saine, les dieux qu'elle créa, elle les fit heureux. Ce n'est pas dans les abîmes de la douleur que j'ai vu quoi que ce soit : on y est encerclé d'un mur stupide. C'est des sommets de la félicité que j'ai vu ce que j'avais à voir. De là que les hommes conquièrent rarement le bonheur : ils n'en sont pas assez dignes. L'ayant manqué, ils le calomnient. Si la nature voulait quelque chose, ce ne serait pas la souffrance qu'elle voudrait ; il n'est que de voir comme les gens qui souffrent deviennent méchants, deviennent laids, perdent leurs moyens, quelquefois leur jugement, etc. Chaque fois que vous entendrez parler de la primauté de la souffrance, vous pourrez parier que vous êtes en face d'un esprit vulgaire : la souffrance est le *petit luxe* des personnes de médiocre qualité. C'est à qui voudra faire croire qu'il est le plus malheureux et le plus inquiet, comme ces petites filles que j'entendais causer un jour : « Tu sais, je pleure fort. — Moi, je pleure plus fort que toi. Si je pleure, tout le monde m'entend de la rue. » Les hommes presque tous en sont là : ils veulent que ça s'entende de la rue. La plupart des souffrances morales sont des souffrances qu'ils se créent de toutes pièces, sans raison ; non

L'EVANGILE DU RIEN

seulement elles ne sont pas fondées, elles sont encore inutiles. Ah ! la souffrance physique est autrement plus respectable. Prenez donc de la souffrance morale tout juste ce qui en est nécessaire pour la richesse et la diversité de votre vie intérieure, mais soyez heureux, en restant propre ; il faut se sentir à l'aise dans la nature. Et, quand vous serez heureux, sachez que vous l'êtes, et n'ayez pas honte de confesser un état si digne d'estime.

Quand vous serez devenu ce rare exemplaire humain, qui seul me justifiera de vous avoir fait, alors sans doute le temps sera venu que vous vous fassiez tuer, pour les démêlés d'une civilisation dont vous ne vous sentirez pas solidaire.

TRENTE-HUITIEME LECTURE

LUDION

INTRODUCTION

Mon premier livre de lectures, Pedigree du vampire, se terminait par un conte de moi. Je voudrais, cette fois-ci, conclure par une petite nouvelle fantastique, due à la plume d'un de mes amis : Michel Morat. Ce jeune écrivain n'ayant pas encore réussi à se faire publier, je signale en passant que les droits de reproduction lui appartiennent encore. S'adresser donc à M. Michel Morat, 177, rue d'Alésia, 75014 Paris.

Il s'agit, comme on va le voir, d'un récit de science-fiction, assez court, mais qui présente deux caractères tout à fait exceptionnels :

Tout d'abord, le sujet en est entièrement neuf ; personne encore n'avait pensé à cette histoire-là. Le fait est d'autant plus remarquable que moi-même, spécialiste du métier, auteur d'une bonne cinquantaine de récits fantastiques, c'est à peine si j'ose me targuer d'avoir inventé, réellement inventé, deux ou trois de mes sujets !

L'EVANGILE DU RIEN

Ensuite, et cela nous intéresse tout particulièrement, ce petit texte illustre, d'une façon magistrale, tout ce que nous avons dit sur la parfaite vanité de l'action, et la nécessité d'agir tout de même, malgré tout ce que nous en savons.

C'est donc avec Ludion, de Michel Morat, que je termine ce livre. Le lecteur, j'en suis sûr, n'oubliera pas de sitôt ce mythe, car c'en est un, et de première grandeur ; cette étonnante vision de toute une humanité se dévouant à une tâche aussi grandiose que vaine, la menant à son terme, et projetant ensuite de recommencer en sens inverse et de défaire ce qu'elle a fait ; image poétique, douce-amère, et d'une surprenante exactitude symbolique, des entreprises collectives de l'homme.

TEXTE

La Grande Muraille de Chine, devint-elle soudain une bâtisse dérisoire et la Tour de Babel un mythe oublié ? La lassitude se fit-elle jour d'une terre de température uniforme jusqu'en ses entrailles, où fleuves et océans n'existaient plus ? (Rien qu'un nombre infini de sources qui allaient se perdre dans le sol à une centaine de pas, mais cependant suffisant pour donner plusieurs milliers de fois plus d'eau qu'il n'en fallait aux hommes, aux animaux, aux cultures).

Est-ce l'orgueil, l'ennui, ou la recherche d'un inassouissable toujours plus grand ?

Quoi qu'il en soit, c'est d'un unanime accord, sans que s'élevât la plus petite objection, sans qu'un seul bras, jeune ou vieux, se refusât à la tâche, qu'il fut décidé de démolir la terre pour la reconstruire sur une orbite parallèle. Travail plus que titanesque, travail à la mesure des siècles, la plus gigantesque construction que main humaine ait jamais entreprise. Travail à l'échelle du divin, dans un monde où s'était perdu jusqu'à la signification du mot dieu.

Le plan d'ensemble fut édifié, et tout le monde admit qu'une tour creuse longue de plusieurs milliers de kilomètres et large de

cent devait se dresser au pôle Nord, droit vers les cieux. Le matériel en fut fourni par la couche superficielle de l'astre pelé comme un fruit. C'est par son conduit que les énormes blocs de la terre décortiquée furent véhiculés, et c'est à son extrémité que commença de se bâtir la nouvelle terre.

Travail impossible, si alors le globe n'avait eu cette singulière particularité physique, que la moindre de ses pierres, toutes semblables, entraînait avec elle un halo d'atmosphère. Ainsi, cultures mises en réserves, forêts rasées pour construire chariots et palans, les hommes convoyant un bloc de terre purent se déplacer librement alentour de lui, avec lui.

La logique de l'ouvrage voulut évidemment que le pôle Sud fût d'abord dépecé, qui s'irait implanter à l'extrémité de la tour médiatrice, l'ensemble de l'œuvre en construction formant une espèce d'haltère à boules dressé verticalement, la sphère inférieure grignotée par sa base progressivement transplantée en lieu et place de la sphère supérieure — la nouvelle terre.

Et la première génération de bâtisseurs se mit à l'œuvre...

Inexplicablement, il ne leur vint pas à l'idée de travailler à la chaîne. Pour cela, nombre d'hommes partirent convoier les gigantesques blocs découpés à même la terre, qui n'étaient pas sûrs d'effectuer deux fois le voyage, de voir deux fois dans leur vie le cordon ombilical tressé de leurs propres mains.

Travail aveugle de fourmi, où la moindre fantaisie risquait de compromettre la réussite du projet, mais, comme celui des insectes, travail rigoureusement organisé, sans erreur, discipliné, efficace : à peine la tour fut-elle achevée que déjà se profilait au loin, dans ses flancs cylindriques, le premier tronçon du pôle Sud...

Est-ce le changement d'environnement qui avait à ce point modifié la psychologie humaine ? Toujours est-il que, les unes après les autres, sans temps mort, les générations successives poursuivirent l'œuvre avec une constance sans faille. Et le corps du monument s'érigea lentement, bras après bras, homme après homme, siècle après siècle, à l'infini.

Un tel déploiement de forces, une aussi imperturbable opiniâtreté ne pouvaient être sans résultats, et le jour vint enfin où il ne resta plus, pour parachever l'ouvrage, qu'à restituer à la

L'EVANGILE DU RIEN

terre entièrement transplantée sa couche superficielle, réintégrer la tour au bloc dont elle était née. Le fruit recouvra son écorce et tout parut dit lorsque, un siècle plus tard, la reconstruction et le réensemencement eurent abouti.

Mais, revers de cette si particulière psychologie de l'abnégation à défaut de quoi rien n'aurait jamais été mené à terme, mais les descendants de ces innombrables générations de travailleurs dévoués avaient tout oublié, ne regardaient plus le passé que comme un fatras de légendes incohérentes, l'existence d'une terre précédente comme un mythe pareil à celui de Babel...

Une génération encore apparut. D'elle sortirent quelques hommes qui, dans l'hémisphère sud, alentour des traces circulaires laissées par le « couloir » (était-ce lointain et inconscient souvenir, ou bien plus simplement obéissance à l'obscur force oubliée d'eux qui fait aller les hommes ?) commencèrent à porter les yeux au-dessus de leur tête et à rêver à de singulières et monumentales entreprises, tandis que, tranquillement, l'univers entraînait chaque année le globe dans une course de mille millions de kilomètres.

Michel MORAT.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Première partie : LA QUESTION DU MALHEUR EST POSEE	
Préambule	11
1 ^{re} lecture : LES LARMES DE XERXES (Hérodote)	27
2 ^e lecture : CHANSON BABYLONIENNE	30
3 ^e lecture : LA CONDITION HUMAINE D'APRES JOB	34
4 ^e lecture : ORAISON FUNEBRE DE LADY MACBETH (Shakespeare)	37
Deuxième partie : LES AMOUREUX DU NEANT	
Préambule	41
5 ^e lecture : LE CHANT DU DESEPERE (Ancienne Egypte)	43
6 ^e lecture : MALEDICTIONS DE JOB	45
7 ^e lecture : MEPHISTO SE PRESENTE (Goethe) .	48
8 ^e lecture : LEOPARDI A SOI-MEME	52
	195

L'EVANGILE DU RIEN

9 ^e	lecture : LA STROPHE DU SILENCE (A. de Vigny)	54
10 ^e	lecture : SOLVET SECLUM (Leconte de Lisle) ..	56
11 ^e	lecture : KIRILLOV OU LE SUICIDE PHILOSOPHIQUE (Dostoïevski)	58
12 ^e	lecture : LE DEGOUT D'EXISTER (J.-P. Sartre),	62
13 ^e	lecture : LE TESTAMENT DE CHAVAL	68

Troisième partie : CEUX QUI S'ABSTIENNENT

Préambule	73
14 ^e lecture : LE CHANT DU HARPISTE (Ancienne Egypte)	75
15 ^e lecture : GILGAMESH ET LA CABARETIERE ..	77
16 ^e lecture : L'ENQUETE DE SOCRATE (Platon) ..	80
17 ^e lecture : LETTRE A MENECEE (Epicure)	85
18 ^e lecture : LE MALHEUR D'AIMER (Lucrèce) ..	90
19 ^e lecture : QUATRAINS D'OMAR KHAYYAM ..	94
20 ^e lecture : LE MANUEL D'EPICTETE	97
21 ^e lecture : INSTRUCTIONS SPIRITUELLES (Maître Eckhart)	103
22 ^e lecture : HASSIDIM ET SOUFIS	109
23 ^e lecture : QUATRE FABLES DE LA FONTAINE ..	113

Quatrième partie : CEUX QUI LUTTENT

Préambule	123
24 ^e lecture : KRISHNA LE DEVORANT (Bhagavat-Gita)	130
25 ^e lecture : LE TAO ET SA VERTU (Lao-Tseu) ..	134
26 ^e lecture : QUATRE APOLOGUES DE LIE-TSEU ..	141
27 ^e lecture : LE ZEN (D. T. Suzuki)	146
28 ^e lecture : L'ECCLESIASTE	151
29 ^e lecture : LES OUVRIERS DE LA ONZIEME HEURE (saint Matthieu)	153
30 ^e lecture : PENSEES DE MARC AURELE	156

TABLE DES MATIERES

31 ^e	lecture : LA SAGESSE DE JEAN-PAUL	161
32 ^e	lecture : LE MENSONGE SOCIAL (A. de Vigny)	165
33 ^e	lecture : LES QUATRE LOIS DE LA DIALECTIQUE (Staline)	170
34 ^e	lecture : AU-DELA DU BIEN ET DU MAL (Nietzsche)	174
35 ^e	lecture : LES FRERES FOURMIS (Léon Tolstoï).	178
36 ^e	lecture : IF... (Rudyard Kipling)	183
37 ^e	lecture : D'UN PERE A SON FILS (H. de Montherlant)	186
38 ^e	lecture : LUDION (Michel Morat)	191